

LE

84944

PORTE-FEUILLE

D'UN HOMME DE GOUT,

OU

L'ESPRIT

DE NOS MEILLEURS POÈTES.

Par feu M. l'Abbé DE LA PORTE;

Nouvelle Édition, considérablement augmentée.

TOME SECOND.

Trois Volumes in-12. 9 livres reliés.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques,
près la Fontaine S. Severin.

M. DCC. LXX X.

A Gorman. Dued. 18th.
M. de la Porte



LE 8494

PORTÉ-FEUILLE

D'UN HOMME DE GOUT,

OU

L'ESPRIT

DE NOS MEILLEURS POÈTES.

Par le M. l'Abbé de LA PORTE,

deuxième édition, corrigée et augmentée.

TOME SECOND.

Tout le monde a ses secrets.

A PARIS TROISIÈME

Et se vend à Paris,

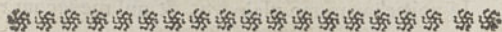
Chez DESSAINT le jeune, Libraire, rue St. Jacques,

par la Fontaine & Sirey.

M. DCC. LXX.



LE
PORTE-FEUILLE
D'UN HOMME DE GOUT,
OU
L'ESPRIT
DE NOS MEILLEURS POËTES.



LIVRE IV.

STANCES SUR DIVERS SUJETS.

L'HOMME MALHEUREUX.

LES Cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moi, s'estimeroient heureux.

Mon lit est de mes larmes
Trempe toutes les nuits;
Le sommeil, par ses charmes,
Ne peut, lorsque je dors, assoupir mes ennuis.

Si je fais quelque songe,
 J'en suis épouvanté ;
 Car même son mensonge
 Exprime de mes maux la triste vérité.

La pitié, la justice,
 La constance & la foi,
 Cédant à l'artifice,
 Dans les cœurs des humains sont éteintes pour moi.

En un cruel orage
 On me laisse périr,
 Et, courant au naufrage,
 Je vois chacun me plaindre, & nul me secourir.

Félicité passée,
 Qui ne peux revenir ;
 Tourment de ma pensée,
 Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

BERTAU

A U T R E S.

L'AMANT MALHEUREUX.

TRISTES & malheureuses nuits,
 Qui réveillez tous mes ennuis,
 Tandis que vous donnez repos à toutes choses,
 Me plaindrai-je toujours ainsi ?
 C'est assez soupirer ; souffrez que je repose ;
 Et ne me dites plus : Cloris n'est point ici.

Déjà la Lune, en pâlisant,
Fuit devant le Soleil naissant;
Et le sommeil encor n'a fermé ma paupiere.
Pour moi seulement sous les Cieux
La nuit est sans repos, & le jour sans lumiere,
Aussi-tôt que Cloris s'éloigne de mes yeux.

Messagere de la clarté,
Déesse de qui la beauté
Emprunte mille attraits de celle que j'adore,
Viens-tu m'annoncer son retour?
Tu cours en vain pour moi; retourne, belle Aurore,
Si tu viens seulement pour annoncer le jour.

Pourquoi, couriere d'orient,
Verfes-tu des pleurs en riant?
Pleures-tu de pitié, voyant ce que j'endure?
Et, si tu ris en même tems,
N'est-ce point que tu veux me donner un augure,
Que je verrai bientôt la Beauté que j'attends?

Hélas! que ce penser est doux!
Le Ciel de mon bien trop jaloux,
Me défend d'espérer l'heur que tu me proposes.
Mais toi, qui redonnes le jour,
Et qui rends à nos yeux toutes les belles choses,
Que ne ramenes-tu l'objet de mon amour?

DESMARET 3.



A U T R E S.

T O U T P A S S E.

L E Printems vêtu de verdure,
 Chassera bientôt la froidure ;
 La Mer a son flux & reflux ;
 Mais , depuis que notre jeunesse
 Quitte la place à la vieillesse ,
 Le tems ne la ramene plus.

Les loix de la Mort sont fatales ;
 Aussi-bien aux Maisons Royales ,
 Qu'aux taudis couverts de roseaux.
 Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
 Ceux des Bergers & des Monarques
 Sont coupés des mêmes ciseaux.

Je sçais , ami , que les merveilles ,
 Qui naissent de tes doctes veilles ,
 Vivront autant que l'Univers ;
 Mais que te sert-il que ta gloire
 Se lise au Temple de mémoire ,
 Quand tu feras mangé des vers ?

RACAN.

A U T R E S.

L A B E L L E F E M M E.

C'EST un grand Temple d'yvoire ,
 Plein de grace & de beauté ,

En quelques lieux marqueté
 D'une ébène douce & noire,
 Qui sert, en ce lieu si beau,
 Comme d'ombre en un tableau.

Deux flambeaux incomparables,
 Plus brillans que le Soleil,
 Par un éclat fans pareil
 Et des rayons favorables,
 Rendent les lieux d'alentour
 Peins de lumiere & d'amour.

La nef de cet édifice
 Est pleine d'un jour très-pur;
 Mais le chœur en est obscur,
 Et fait par tel artifice,
 Que les yeux les plus perçans
 Ne pénètrent point dedans.

Tout ce que la terre & l'onde
 Produisent de précieux,
 Tout ce qu'on voit dans les cieus,
 Et qui paroît dans le monde,
 Est fait imparfaitement,
 Au prix de ce bâtiment.

VOITURE.

A U T R E S.

LE CHIEN ET L'AMOUR.

LE Chien se met aisément en colere,
 Et s'appaïse facilement.

Connoissez-vous l'Amour ? voilà son caractère ;
Il se fâche & s'apaise en un même moment.

Avec ce chien , Iris , vous folâtrez sans cesse ;
En folâtrant , ce petit chien vous mord.
On joue avec l'Amour : il badine d'abord ;
Mais , en badinant , il vous blesse,

Loin de punir ce petit animal ,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'amour on sente les blessures ,
A l'amour qui les fait , on ne veut point de mal.

Vous caressez ce chien , parce qu'il est petit :
S'il devenoit trop grand , il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand , il accable.

FONTENELLE.

A U T R E S.

REFROCHES A APOLLON.

PERE cruel , injuste Dieu ,
Qui produis l'or par ta puissance ,
Pourquoi , toujours dans l'indigence ,
Tes enfans en ont-ils si peu ?

Apprends-moi , pere sans pitié ,
Tandis qu'avec éclat tu guides
Ton char & tes coursiers rapides ,
Pourquoi tes enfans vont à pié ?

Enorgueillis d'un titre vain,
 Pourquoi, tandis que l'ambroisie,
 Selon ton gré, te rassasie,
 Tes enfans meurent-ils de faim ?

Par toi nos champs sont revêtus
 Des ornemens les plus aimables.
 Pourquoi, fiers, quoique misérables,
 Tes enfans sont-ils presque nus ?

Dans ton Palais sont rassemblés
 Cent trésors dont il est la source.
 Pourquoi tes enfans, sans ressource,
 Sont-ils toujours si mal meublés ?

Uses-en donc plus tendrement ;
 Traite tes enfans en vrai père ;
 Et, pour qu'il ne t'en coûte guère,
 Enrichis les bons seulement.

A U T R E S.

LES NOUVELLES DU JOUR.

ON dit que la belle Suzon
 Anticipe sur le veuvage,
 En dépit du qu'en-dira-t-on,
 Et Catin sur le mariage.

8
S T A N C E S.

On dit , & c'est la vérité ,
Que le téméraire Philinte ,
De sa bourse & de sa santé ,
A payé les faveurs d'Aminte.

On dit qu'avec un Financier ,
S'enrichit la jeune Dorine ;
On dit qu'avec un Officier
La même femme se ruine.

On dit que le tuteur Frontin
Est amoureux de sa pupille ;
Et que cet amour clandestin
Est connu de toute la ville.

On dit que , souvent vers la nuit ,
Au cours , Olympe se promene ;
Que son sot époux l'y conduit ,
Et que son Amant la ramene.

On dit qu'Erasme est décrié
Par Célimene qu'il décrie ;
Qu'Idas veut être marié ,
Et Damon qu'on le démarie.

A U T R E S.

LE PERE RIVAL DE SON FILS.

PHILIS , mes beaux jours sont passés ,
Et mon fils n'est qu'à son aurore ;
Pour vous il est trop jeune encore ,
Et je ne le suis pas assez.

Une maligne destinée
Sauve nos cœurs de votre loi ;
Vous naquîtes trop tard pour moi ,
Pour lui trop tôt vous êtes née.

Ni moi , ni ce jeune Écolier ,
Ne sçaurions comment nous y prendre ;
A peine il commence d'apprendre ;
Et je commence d'oublier.

Que votre destin & le nôtre
Seroit charmant & merveilleux ,
Si ce qui manque à l'un des deux
Pouvoit se retrancher à l'autre !

Si , de mon âge joint au sien ,
On faisoit un égal partage ,
Et qu'on ajoûtât à son âge
Ce que l'on ôteroit du mien !

L'amour qu'alors vous feriez naître ,
Mériteroit moins vos refus ;
Je deviendrois ce que je fus ,
Et lui ce qu'un jour il doit être.

Mais pourquoi former ce desir ?
Si mon âge approchoit du vôtre ,
Nous serions rivaux l'un de l'autre ;
Et vous auriez peine à choisir.

Que mon fils donc seul y prétende ;
 Que pour jouir de vos appas ,
 L'Amour en lui double le pas ;
 Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle en l'attendant ?
 Votre cœur , avant qu'il s'engage ,
 Voudroit-il se mettre en ôtage
 Entre les mains d'un confident ?

Mais , Dieux ! quelle assurance prendre
 Sur ce jeune cœur en dépôt ?
 Tel qui l'auroit , mourroit plutôt ,
 Que de se résoudre à le rendre.

Ce cœur , s'il vouloit prendre avis
 Sur un si délicat mystere ,
 Pourroit essayer sur le pere ,
 Comment il aimera le fils.

RANCHIN.

A U T R E S.

SUR L'INCONSTANCE.

LA constance & la foi ne sont que de vains noms
 Dont les Laides & les Barbons
 Tâchent d'embarrasser la jeunesse crédule ,
 Pour retenir toujours dans leurs liens affreux ,
 Par le charme d'un faux scrupule ,
 Ceux qu'un juste dégoût a chassés de chez eux.

Cupidon , sous les loix de la simple nature ,
 Régit tout ce qu'il fait soupirer ici-bas :
 Il ne punit jamais rebelle ni parjure ;
 C'est un Empire qui ne dure
 Qu'autant que les Sujets y trouvent des appas.

Dès qu'un objet cesse de plaire ,
 Le commerce amoureux aussi-tôt doit finir.
 Le respect des sermens n'est plus qu'une chimere.
 La perte du plaisir , qui nous les a fait faire ,
 Nous dispense de les tenir.

L'Amour de son destin est toujours le seul maître ;
 Et sans que nous sçachions ni pour quoi , ni comment ,
 Comme dans notre cœur à toute heure il peut
 naître ,
 Il en peut , malgré nous , sortir à tout moment.

Ulysse qui , pour sa sagesse ,
 Fut si célèbre dans la Grèce ,
 Quoiqu'amoureux & bien traité ;
 Refuse , malgré sa tendresse ,
 D'accepter l'immortalité ,
 A la charge d'aimer toujours une Déesse.

Aimez tant que l'amour unira vos esprits ;
 Mais ne vous piquez pas d'une fausse constance ;
 Et n'attendez pas que l'absence
 Vous fasse faire pénitence
 Des plaisirs que vous aurez pris.

Quand on sent mourir sa tendresse,
 Qu'on bâille auprès d'une Maîtresse,
 Et que le cœur n'est plus content,
 Que servent les efforts qu'on fait pour le paroître?
 L'honneur de passer pour constant
 Ne vaut pas la peine de l'être.

PAVILLON.

A U T R E S.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME.

PHILIS, plus avare que tendre,
 Ne gagnant rien à refuser,
 Un jour exigea de Silvandre
 Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, seconde affaire:
 Pour le Berger le troc fut bon.
 Il exiga de la Bergere
 Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
 Craignant de moins plaire au Berger,
 Fut trop heureuse de lui rendre
 Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis peu sage,
 Voulut donner moutons & chien,
 Pour un baiser que le volage
 A Lisette donnoit pour rien.

FERRAND.

AUTRES.

LES QUATRE AGES DE L'HOMME.

QUE l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire , il pleure , il crie ;
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance , toujours des pleurs ;
Un Pédant , porteur de tristesse ;
Des livres de toutes couleurs ;
Des châtimens de toute espee.

L'ardente & fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état.
Des Créanciers , une Maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr , autre combat.
L'ambition le sollicite :
Richesses , dignités , éclat ,
Soins de famille , tout l'agite.

Vieux , on le méprise , on l'évite.
Mauvaise humeur , infirmité ,
Toux , gravelle , goutte , puitte.
Affiègent sa caducité.

Pour comble de calamité,
 Un Directeur s'en rend le maître.
 Il meurt enfin, peu regretté :
 C'étoit bien la peine de naître.

ROUSSEAU.

A U T R E S.

LES MALHEURS DE L'AMOUR.

QUE l'homme est foible & ridicule,
 Quand l'Amour vient s'en emparer !
 D'abord il craint, il dissimule ;
 On l'entend tout bas soupirer.

S'ose-t-il enfin déclarer ?
 On le fuit. Sa poursuite est vaine.
 N'importe ! il veut persévérer.
 Que de soins, d'ennuis & de peines !

On l'aime. Tant pis. Double chaîne !
 Mil'e embarras dans son bonheur.
 L'esprit sans cesse est en haleine ;
 Pere, mere, espions, tout fait peur.

Est-ce tout ? Non. Reste l'honneur.
 Il s'effarouche avec méthode.
 On croit le vaincre ; il est vainqueur ;
 On se brouille ; on se raccommode.

Vient un rival , autre incommode.
 Loin des yeux le repos s'enfuit :
 Jaloux , on veille , on tourne , on rôde ;
 Ce n'est qu'allarmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit ;
 L'on jouit enfin de sa Belle.
 Le feu s'éteint , le dégoût fuit.
 Le jeu valoit-il la chandelle ?

PIRON.

A U T R E S.

SUR LA VIEILLESSE.

JE ne le sçais que trop , dans le cours du bel âge ;
 Quand la nature ardente , échauffant nos desirs ,
 Nous rend si propres aux plaisirs ,
 Il est mal-aisé d'être sage.

Cependant , malgré tant d'attraits ,
 On ne peut trop le dire & le faire connoître ;
 En ce tems-là même il faut l'être ;
 Ou l'on court grand danger de ne l'être jamais.

Il n'est pas vrai que la vieillesse
 Ramene chez nous le bon sens.
 Ce que l'on y voit de sagesse
 N'est que l'effet de la foiblesse ,
 Qui rend ses desirs impuissans.

En vain elle paroît renoncer aux délices
 Qui firent autrefois son crime & son erreur.
 Rendez à tous ses sens leur première vigueur ;
 Vous verrez aussi-tôt revivre tous ses vices.

C'est à tort qu'un vieux Débauché
 Sur quelques vains regrets fonde son espérance.

Ce remords dont il est touché
 N'est qu'une fausse pénitence,
 Qui, sans expier son offense,
 Ne sert qu'à punir son péché.

Dans les pleurs qu'on lui voit répandre
 Pour les crimes qu'il a commis,
 Qui sçait s'il se repent des plaisirs qu'il a pris,
 Ou s'il regrette ceux qu'il ne sçauroit plus prendre ?

A U T R E S.

LA CRAINTE D'AIMER.

JE voudrois aimer à mon tour,
 Disoit Eglé, prête à se rendre.
 Si l'on avoit autant de plaisir en amour,
 Qu'on a de peine à s'en défendre.

Pour laisser toucher notre cœur,
 Il ne faut pas trop nous contraindre.
 Ce n'est pas l'Amour qui fait peur,
 Mais les Amans qui sont à craindre.

Si nous faisons des mécontens ,
 Ils font la cause de nos peines ;
 Et , s'il n'étoit point d'inconstans ,
 Il ne seroit point d'inhumaines.

Quand , soumis à nos pieds , vous venez nous
 flatter

D'une sûre & pleine victoire ,
 Quel plaisir de vous écouter !
 Quel chagrin de n'oser vous croire !

Ne nous blâmez donc point d'être pour vous
 trop fieres ;

C'est vous qui nous y contraignez ,
 Nous souffrons toujours les premières
 Des rigueurs dont vous vous plaignez.

A U T R E S .

L'AMOUR DU TEMS PASSÉ.

DANS les siècles passés , quand l'amoureuse
 flamme ,

Avec quelque vivacité

Pressoit une jeune Beauté ,

L'Amant qui lui plaisoit en faisoit une femme.

C'est ainsi qu'on aimoit dans le tems d'Amadis.

D'une maniere si commode

Nous n'avons pas perdu la mode ;

On aime encor comme on aimoit jadis.

Le beau Sexe autrefois, pour la galanterie,
Prenoit la fine fleur de la Chevalerie;

Il lui falloit des Paladins.

Aujourd'hui ce n'est pas de même:

Il met tout en usage, & jusq'aux Baladins.

On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos peres, qui vivoient dans un siècle peu fin,

Ne vouloient qu'amour & simplesse,

Et, sur le fait de la tendresse,

Alloient toujours leur grand chemin.

Ils cherchoient à se satisfaire;

Et, sans toucher au bien d'autrui,

Se contentoient de l'ordinaire.

On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis, du moment qu'une Belle

Avoit subi le joug de quelque bon Gaulois,

Dût-elle enrager de son choix,

Il falloit qu'elle fût fidelle.

A présent on fait grace à leurs divins attraits;

Les femmes, sur cette matiere,

Ayant indulgence pléniere,

En usent toutes de maniere,

Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais.

Au bon vieux tems, Dieux! quels supplices!

L'amour ne trouvoit que rigueur;

On payoit la moindre faveur

D'une éternité de services.

Aujourd'hui nul en vain ne paroît enflammé.

On n'attend point la récompense.

D'une triste persévérance ;

On est payé comptant , & souvent par avance ;

On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

LA FARE.

A U T R E S.

LA SOLITUDE.

DANS le fond d'un vallon rustique ,

Entre deux champêtres côteaux ,

De toutes parts entouré d'eaux ,

S'élève un bâtiment antique.

Des prés s'étendent d'un côté ;

De l'autre , avec art est planté

Un bois percé de vingt allées :

Au milieu roule , en un canal ,

La masse des eaux rassemblées ,

Et fuit en nappes de crystal.

C'est-là l'aimable solitude ,

Où , d'un tranquille & doux loisir ;

Je goûte l'innocent plaisir ,

Libre de toute inquiétude.

Avec le monde que j'ai fui ,

S'est éloigné le sombre ennui ;

J'ai vu les soucis disparaître ;

Et loin , ici , de tous chagrins ,

Loin des objets qui les font naître ;

Mes jours coulent toujours sereins.

Tantôt, dans ces chênes superbes,
 Par l'automne déjà flétris,
 Et dont mes pas, dans leurs débris,
 Foulent la feuille avec les gerbes;
 Je lis le sort de ces Héros
 Que la vieillesse, ou le repos,
 Fait souvent survivre à leur gloire;
 Je vois ces Ministres mourans,
 Dont la fortune & la mémoire
 S'avilissent dans leurs enfans.

Tantôt, errant dans les prairies,
 J'étudie, au bord des ruisseaux,
 Dans l'éternel cours de leurs eaux,
 Le cours abrégé de nos vies;
 Comme, l'un par l'autre poussés,
 Mille & mille flots sont passés,
 Sans qu'il en reste nulle trace,
 Ainsi, d'un cours précipité,
 Tous les hommes, de race en race,
 S'abîment dans l'éternité.

Ici, pour l'Auteur de mon être,
 Tout sollicite mon amour;
 Tout me l'annonce; &, tour-à-tour,
 Chaque objet le fait reconnoître.
 Le chant des oiseaux de nos bois
 Semble inviter aussi ma voix
 A ses louanges immortelles:
 Le soin qu'il a de les nourrir,

M'apprend qu'à ses mains paternelles,
J'ai droit aussi de recourir.

A mes yeux sa magnificence
Éclate au lever du Soleil;
Et, de cet astre, à mon réveil,
Contemplant ici la naissance,
Je vois, de feux étincellans,
Se former cent groupes brillans;
Cent couleurs à la fois paroître;
Et par-tout, en traits radieux,
Je trouve écrit le nom du Maître
Qui forma la Terre & les Cieux.

D'autres leçons, d'autres pensées
Me donne encore la sombre nuit,
Où, du Soleil qui tombe & fuit,
Les lumieres sont éclipsées.
Ainsi chaque jour finira;
Ainsi bientôt me couvrira
L'affreuse mort de sombres voiles;
Dans l'ombre je crois voir le deuil;
Je crois trouver, dans les étoiles,
Les pâles flambeaux du cercueil.

Trois fois heureuse la campagne,
Où l'homme, exempt de passion,
Ne connoît ni l'ambition,
Ni la fureur qui l'accompagne;
Où jamais sa coupable main
Ne s'arma d'un fer inhumain,

Pour avoir place dans l'Histoire ;
 Où , tranquille dans ses foyers ,
 Il méprise la folle gloire
 De cueillir de sanglans lauriers !

Se bornant au bien de ses peres ,
 Il ignore l'art affaffin
 De s'autoriser au larcin
 Par des avances usuraires ;
 On ne voit point sa vanité ,
 Le parant d'un titre acheté ,
 Lui faire oublier sa naissance ;
 Et , regorgeant de biens pillés ,
 Insulter , par son opulence ,
 Les peuples qu'il a dépouillés.

Dans le sein d'une paix profonde ,
 Ici se ranime ma foi ;
 Et , sans fard se présente à moi
 La vaine image de ce monde ;
 La fragile félicité
 Dont l'homme aveugle est enchanté ;
 Ces biens de si peu de durée ,
 Les richesses & les honneurs ,
 Où notre ame court , enivrée ,
 Et qui tombent comme les fleurs.

VILLIERS



A U T R E S.

L A C A M P A G N E.

Plus on observe ces retraites ;
Plus l'aspect en est gracieux.
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux ;
Ou pour le cœur qu'elles sont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête & ne m'enchanté ;
Tout y retient , tout y contente
Mon goût , mon choix & mes regards.

Quand je regarde ces prairies
Et ces bocages renaissans ,
J'y mêle , aux plaisirs de mes sens ,
Le charme de mes rêveries ;
J'y laisse couler mon esprit ,
Comme cette onde gasouillante ,
Qui suit un chemin de sa pente ,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois sur des côteaux fertiles ;
Des troupeaux riches & nombreux.
Ceux qui les gardent sont heureux ;
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups ,
Et , si l'hyver vient les contraindre ,
Ce sont-là tous les maux à craindre ;
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne sçavons plus nous connoître ;
 Nous contenir encore moins.
 Heureux , nous faisons par nos soins
 Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
 Notre cœur soumet notre esprit
 Aux caprices de notre vie.
 En vain la raison se récrie :
 L'abus parle ; tout y souscrit.

Ici je rêve à quoi nos peres
 Se bernoient dans les premiers tems.
 Sages , modestes & contens ,
 Ils se refusoient aux chimeres.
 Leurs besoins étoient leurs objets ;
 Leur travail étoit leur ressource ;
 Et le repos , toujours la source
 De leurs soins & de leurs projets.

A l'abri de nos soins profanes ,
 Ils élevoient , religieux ,
 De superbes Temples aux Dieux ,
 Et pour eux de simples cabanes ;
 Renfermés tous dans leur état ,
 Et contens de leur destinée ,
 Ils la croyoient plus fortunée
 Par le repos , que par l'éclat ,

Ils sçavoient à quoi la Nature
 A condamné tous les humains.
 Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
 Leur vêtement , leur nourriture.

Ils ignoroient la volupté
Et la fausse délicatesse,
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

L'intérêt ni la vaine gloire
Ne dérangoient pas leur repos.
Ils aimoient plus, dans leurs Héros,
Une vertu qu'une victoire.
Ils ne connoissoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne.
Le mérite de la personne
Passoit avant les droits du sang.

Dès qu'ils songeoient à l'hyménée,
Leur penchant conduisoit leur choix;
Et l'Amour soumettoit ses loix
Aux devoirs de la foi donnée.
En amour leurs plus doux souhaits
Se bornoient au bonheur de plaire;
Leurs plaisirs ne leur coûtoient guère;
Les faisons en faisoient les frais.

En amitié, quelle constance!
Quels soins! quelle fidélité!
Ils avoient la sincérité;
Nous n'en avons que l'apparence.
S'étoient-ils donnés ou promis?
Leurs cœurs, jaloux de leurs promesses,
Voloient au devant des foiblesses
Et des besoins de leurs amis.

Quel fut ce tems ! quel est le nôtre !
 Entre deux amis aujourd'hui ,
 Quand l'un a besoin d'un appui ,
 Le trouve-t-il toujours dans l'autre ?
 Esclaves de tous nos abus ,
 Victimes de tous nos caprices ,
 Nous ne donnons plus qu'à des vices
 Les noms des premières vertus.

Dégoutés des anciens usages ,
 Entêtés de nos goûts nouveaux ,
 Loin de songer à nos troupeaux ,
 Nous détruisons nos pâturages.
 Nous changeons nos prés en jardins ,
 En patterres nos champs fertiles ,
 Nos arbres fruitiers , en stériles ,
 Et nos vergers en boulingrins.

Heureux habitans de ces plaines ,
 Qui vous bornez dans vos desirs ,
 Si vous ignorez nos plaisirs ,
 Vous ne connoissez pas nos peines !
 Vous goûtez un repos si doux ,
 Qu'il rappelle le tems d'Astrée.
 Enchanté de cette contrée ,
 Je reviendrai vivre avec vous.

LA FARE.



A U T R E S.

L E S D E S I R S.

Du bien que nous cherchons, la longue jouissance
Peut flatter, mais non pas contenter nos desirs :
Quand un fouhait finit, un autre recommence ;
Un plaisir sert d'amorce à de nouveaux plaisirs.

Le desir qui, d'un bien nous présente l'idole,
Nous invite à goûter un tranquille bonheur ;
Mais, sur un autre objet aussi-tôt il s'envole,
Et, pour cet autre encor, nous donne de l'ardeur.

La volonté, qui court où le desir l'appelle,
Croit avoir du repos dans le bien désiré,
Quand elle entend la voix de ce guide infidelle,
Qui lui promet ailleurs un bonheur assuré.

Ainsi, toujours errante & toujours vagabonde,
Elle épuise sa force en mille vains projets ;
Et, quand elle a goûté de tous les biens du monde,
Elle revient encor sur les mêmes objets.

Mais s'ils ont eu d'abord de quoi la satisfaire,
Alors ils n'ont plus rien digne de son amour ;
Comme, l'un après l'autre, ils sçavent tous lui plaire,
Ils sçavent tous aussi lui déplaire à leur tour.

Dès qu'un bien est présent, il n'a rien qui contente ;
De l'espoir du futur on se laisse flatter ;

Notre esprit se repaît d'une trompeuse attente ;
Et cherche , en l'avenir , de quoi s'inquiéter.

Mais, s'il n'est point de bien pour qu'il on ne soupire,
Il n'est point de faison qui n'ait ses mécontents :
Le desir , dans son vaste & rigoureux empire ,
Comme tous les objets , embrasse tous les tems.

De notre premier âge il corrompt l'innocence
L'enfant fait des souhaits qu'il ne peut exprimer,
Et demande des biens avec impatience ,
Avant qu'il ait appris comme il faut les nommer.

Il trouble le repos de nos belles années ;
Le feu de la jeunesse en augmente l'ardeur :
Alors les passions , à l'envi mutinées ,
Semblent être d'accord pour déchirer un cœur.

Le vieillard , dont les ans ont mûri la sagesse,
De ses jeunes desirs est encore agité ;
Et tel , qui résistoit au feu de la jeunesse ,
Est vaincu dans le froid de sa caducité.

Quand on suit d'un desir l'extrême violence ,
Au but qu'on se propose on parvient rarement :
Pour devenir heureux , un peu d'indifférence
A souvent plus d'effet qu'un grand empressement.

Le secret , pour trouver le repos de la vie ,
N'est pas de se conduire au gré de ses desirs :
Qui sçaura les régler , & borner son envie ,
Verra bientôt la fin de tous ses déplaisirs.

A U T R E S.

A V I S A U X A M B I T I E U X.

L'ASTRE , qui partage les jours ,
Et qui nous prête sa lumiere ,
Vient de terminer sa carriere ,
Et recommence un nouveau cours.

Avec une vîtesse extrême ,
Le dernier an s'est écoulé ;
Celui-ci passera de même
Sans pouvoir être rappellé.

Tout finit ; tout est , sans remede ,
Aux loix du tems assujetti ;
Et , par l'instant qui lui succede ,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir.
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi , par-tout suivie ,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc , en si peu d'espace ,
De tant de soins m'embarrasser ?

Pourquoi perdre le jour qui passe,
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un instant peut les voir finir ;
Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans.
A des espérances douteuses
Il immole les biens présens.

Insensés ! votre ame se livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits,
Je ne prétends pas me repaître.
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance ;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance,

Le moment passé n'est plus rien ;
 L'avenir peut ne jamais être.
 Le présent est l'unique bien
 Dont l'homme soit vraiment le maître.

ROUSSEAU.

A U T R E S.

A V I S A U X P E R E S D E F A M I L L E.

P O U R bien élever vos enfans ,
 N'épargnez Précepteur , ni Mie ;
 Mais , jusques à ce qu'ils soient grands ,
 Faites-les taire en compagnie ;
 Car rien ne donne tant d'ennui
 Que d'écouter l'enfant d'autrui.

Le pere aveugle croit toujours
 Que son fils dit choses exquisés ;
 Les autres voudroient être sourds ,
 Qui n'entendent que des sottises ;
 Mais il faut de nécessité
 Applaudir à l'enfant gâté.

Quand on vous a dit , d'un bon ton :
 Qu'il est joli ! qu'il est bien sage !
 Qu'on lui a donné du bonbon ,
 N'en exigez pas davantage ;
 Faites-lui faire serviteur ,
 Aussi-bien qu'à son Précepteur.

Peres, charmés de vos enfans ;
 Recevez cet avis sincère ;
 Étant seuls, prenez votre tems
 Pour jouir des plaisirs de pere ;
 Mais en public, en vérité,
 Suspendez la paternité.

Parlant d'eux, ne dites jamais ;
 Qu'ils sont beaux, ni qu'ils sont aimables ;
 Un pere fait mal des portraits ;
 Ésope l'apprend dans ses Fables :
 Voyez celle du Chat-huant ;
 Et, croyez-moi, profitez-en.

Qui croiroit, qu'avec du bon sens ;
 Quelqu'un pût s'aviser d'écrire
 A des Marmoufets de trois ans,
 Qui, de quatre ans, ne sçauront lire :
 D'un pere encor dernièrement,
 Je vis ce fade amusement.

Sçachez encor, mes bonnes gens ;
 Que rien n'est plus insupportable
 Que de voir vos petits enfans,
 En rang d'oignon à la grand' table ;
 Des morveux qui, le menton gras,
 Mettent les doigts dans tous les plats.

Qu'ils mangent, d'un autre côté,
 Sous les yeux d'une gouvernante,

Qui leur prêche la propreté ,
Et qui ne soit point indulgente ;
Car on ne peut trop promptement
Apprendre à manger proprement.

En faveur des petits enfans ,
Je veux gronder ces gouvernantes ;
Qui , pour les rendre obéissans ,
Leur font des peurs extravagantes ;
Et qui , contentes du succès ,
Les rendent peureux à jamais.

On leur fait peur du loup-garou ;
On leur fait peur de la grand' bête :
Le dragon va sortir d'un trou ,
Qui , pour les avaler , s'apprête ;
Enfin ces petits malheureux
N'ont que des monstres autour d'eux.

De-là vient que , quand ils sont grands ;
Ils ont peur par accoutumance ;
De-là vient que les objets blancs ,
La nuit , mettent leur cœur en transe ;
Et , qu'effrayés des moindres bruits ,
Ils croient que ce sont des esprits.

L'on n'ose plus passer les nuits
Sans une escorte , ou sans lumière ;
L'on voudroit être au fond d'un puits ;
Si-tôt qu'il tonne , ou qu'il éclaire ;

Et même , avec beaucoup de cœur ,
L'on ne peut vaincre cette peur.

Peres , ne foyez point fâchés
D'un avis auffi nécessaire ;
Tant que vous pourrez , empêchez
Tous les fots contes de commere ,
Qui ne fervent à vos enfans
Qu'à les gêter , petits & grands.

A U T R E S.

LE SAVETIER HEUREUX.

C E Savetier matineux ,
Quoiqu'aux bords de la difette ,
Ne fe croit pas malheureux ;
Il eft époux de Lifette.

S'il travaille nuit & jour ,
Son ame en eft fatisfaite ,
Quand il fonge , plein d'amour ,
Qu'il travaille pour Lifette.

Son habit déguenillé
Nullement ne l'inquiète ;
Quoiqu'il foit mal habillé ,
Il eft aimé de Lifette.

Allez grande eft , à fon gré ,
Sa petite maifonnette ;
Peut-il être trop ferré
Avec fa chere Lifette ?

Son ordinaire est petit,
 Mais il fait chere parfaite;
 Car il a bon appetit,
 Et mange avec sa Lifette.

Dans des draps bien savonnés,
 Il se plaît en sa couchette,
 Trouvant tous lits bien ornés
 Où l'on couche avec Lifette.

VANEFFEN.

A U T R E S.

L'HEUREUX BERGER.

Tous les Bergers chantent leur flamme,
 Et parlent sans cesse d'amour;
 Je veux en parler à mon tour,
 Et découvrir mon ame.

J'aime, & je n'en fais point mystere,
 J'aime le Dieu qui m'a formé;
 Lui seul mérite d'être aimé,
 Lui seul a sçu me plaire.

L'objet à qui l'on rend les armes,
 N'a souvent qu'un appas vainqueur;
 Le Dieu, qui possède mon cœur,
 Renferme tous les charmes.

B vj

L'éclat de la beauté mortelle
 Passe comme la fleur des champs.
 La beauté du Maître des tems
 Paroît toujours nouvelle.

La fiere Beauté qu'on adore
 Aime à se faire rechercher ;
 Dieu me cherche ; & , pour m'attacher ;
 Il me prévient encore.

Daphnis se plaint de son martyre ;
 Philis est sourde à ses soupirs ;
 Le Seigneur entend mes desirs ,
 Avant que je soupire.

Malgré le serment qui l'engage,
 Amaryllis change d'Amant.
 Je ne crains point de changement ;
 Mon Dieu n'est point volage.

Tircis a la foi de Sylvie.
 La mort finira leurs amours.
 Le mien prolongera son cours
 Au-delà de la vie.

Bergers , dont le cœur est si tendre ;
 Aimez le Dieu qui m'a charmé ;
 Il vous aime ; il veut être aimé.
 Pourquoi vous en défendre ?

Enflammés d'une ardeur extrême ;
 Offrez-lui vos cœurs & vos voix ;
 Et dites-lui cent & cent fois :
 Vous m'aimez ; je vous aime.

PORÉE.

A U T R E S.

L' A M I T I É.

L'AMITIÉ voyant le Monde
 Soumis aux loix de l'Amour,
 Voulut, de la Terre & l'Onde,
 Prendre l'empire à son tour.

Par ses innocentes fêtes,
 Et l'appas de ses bienfaits,
 Elle fit plus de conquêtes
 Que l'Amour avec ses traits.

Sa généreuse puissance
 Fut prodigue de faveurs,
 Tant que la reconnoissance
 Lui fit hommage des cœurs.
 Je m'épuiserai peut-être,
 Dit-elle, par mes présens ;
 Mais qui sçait les reconnoître ;
 En mérite de plus grands.

Pour lui paroître fidèle,
 Chacun faisoit l'empressé ;
 Mais un tel excès de zèle
 Avoit l'air intéressé.
 Un jour, à ces cœurs avides,
 L'Amitié rien ne donna ;

Elle parut les mains vuides ,
Et chacun l'abandonna.

Ah ! dit-elle , amis bizarres ,
Cherchez des bienfaits ailleurs ;
Les miens vont être aussi rares.
Que le feront les bons cœurs.
Quand je trouverai qui m'aime ,
Mes trésors seront les siens ;
Je me donnerai moi-même ,
Quand je n'aurai plus de biens.

LA SANTE.

AUTRES.

CONTRE LA JALOUSIE.

DE la sombre jalousie ,
Maris , fuyez le poison.
Cette noire phrénésie
Vous prie de la raison.
Si des rivaux redoutables
Causent vos tourmens secrets ,
En vous rendant plus aimables ,
Renversez tous leurs projets.
Pour l'objet qui vous engage
Devenez plus complaisans ;
Par un gracieux langage ,
Méritez des soins constans.
L'époux , qui gronde & murmure ,
Sur le livre du Destin
Est mis , en grosse écriture ,
Au chapitre de Vulcain.

Argus, auprès d'une Belle,
Eut beau veiller nuit & jour;
Malgré sa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce gardien si sévère
Ne peut rien, avec cent yeux,
Helas ! que pourriez-vous faire,
Vous qui n'en avez que deux ?

Si votre épouse est fidelle,
A tort, vous vous allarmez ;
Si l'Amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez.
Par douceur, vous pourriez être
Excepté du fort commun.
Mais, si vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.

La contrainte dont on use,
Par un jaloux mouvement,
D'une Femme accroît la ruse
Et les desirs d'un Amant.
Souvent même on ne s'engage,
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un surveillant.

Pour trop user d'un remède,
Bien souvent on se détruit.
De l'erreur qui vous possède,
Jaloux, c'est-là tout le fruit.
Vos précautions sévères

Avancent l'instant fatal ;
 Et vos peurs imaginaires
 Réalisent votre mal.

A U T R E S.

L E S P O E T E S É P I Q U E S.

P L E I N de beautés & de défauts
 Le vieil Homère a mon estime ;
 Il est , comme tous ses Héros ,
 Babillard outré , mais sublime.

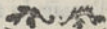
Virgile orne mieux la raison ;
 A plus d'art , autant d'harmonie ;
 Mais il s'épuise avec Didon ,
 Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans , trop de magie
 Mettent le Tasse un cran plus bas.
 Mais que ne tolérè-t-on pas
 Pour Armide & pour Herminie ?

Milton , plus sublime qu'eux tous ,
 A des beautés moins agréables ;
 Il semble chanter pour les Fous ,
 Pour les Anges & pour les Diables.

Après Milton , après le Tasse ,
 Parler de moi seroit trop fort ;
 Et j'attendrai que je sois mort ,
 Pour apprendre quelle est ma place.

V O L T A I R E.



 CHANSONS ET VAUDEVILLES.

LE MOIS D'AVRIL,

CHANSON.

AVRIL, l'honneur & des mois

Et des bois ;

Avril, la douce espérance

Des fruits qui, sous le coton

Du baton ,

Nourrissent leur jeune enfance ;

Avril, c'est ta douce main ,

Qui, du sein

De la Nature , desserre

Une moisson de senteurs ,

Et de fleurs ,

Embaumant l'air & la terre.

C'est toi, courtois & gentil ,

Qui, d'exil

Retires ces passageres ,

Ces arondelles qui vont

Et qui sont

Du Printems les messageres.

C'est à ton heureux retour ,

Que l'Amour

Souffle à doucettes haleines ,

Un feu discret & couvert ,

Que l'hyver

Receloit dedans nos veines.

BELLEAU.

LE BUVEUR.

CHANSON.

UN sot qui veut faire l'habile,
Dit qu'en lisant, il prétend tout sçavoir.

Un fou qui court de Ville en Ville,
En les voyant, dit qu'il prétend tout voir.
Et moi je dis, d'un ton plus véritable,

Que sans, sortir de table,
Et sans avoir lu,
Je sçais tout & j'ai tout vu,
Lorsque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Épicure
Je ne vois pas qu'il soit bien établi,
S'il est du vuide en la nature;
Ou si l'espace est d'atômes rempli?
Dans un Buveur la Nature décide

Qu'elle abhorre le vuide;
Car il est certain
Que j'abhorre un verre, en main,
Quand il n'est plus plein.

Grands Philosophes, je vous blâme;
Et je veux faire un système nouveau.

Vous avez fait résider l'ame,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Sçavez-vous bien où la mienne s'avance
Pour tenir audience?

C'est dans mon palais,
Qu'elle juge d'un vin frais
Qui coule à longs traits.

De ceux qui vivent dans l'Histoire,
Ma foi, jamais je n'envierai le fort.

Nargue du Temple de mémoire,
Où l'on ne vit, que lorsque l'on est mort.
J'aime bien mieux, avec une Silvie,
Boire pendant ma vie ;

Car je sentirai
Les momens que je vivrai,
Tant que je boirai.

Les noirs ministres d'Hippocrate,
De deux fyrops qu'ils infusent dans l'eau,
Envoient l'un chercher la rate,
Dépêchent l'autre au pays du cerveau.
C'est grand hazard, quand une seule goutte
Veut bien suivre sa route.

Mais cette liqueur,
Sûrement, par sa douceur,
Va tout droit au cœur.

L'autre jour, à l'Observatoire,
Les ennemis du tranquille sommeil
Voulurent, par malice noire,
Me faire voir des taches au Soleil.
Pour les punir d'oser, dans leur taniere,
Dénigrer la lumière

D'un astre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'toit pas clair-fin.

Un Nouveliste politique,

Qui tient conseil dans la cour du Palais ;
 Demande au plus fort de sa clique ,
 Si nous aurons ou la guerre ou la paix ?
 Moi , curieux d'une feule nouvelle ,
 Lorsqu'il pleut , ou qu'il gèle ;
 Du soir au matin
 Je demande à mon voisin :
 Aurons-nous du vin ?

Un usurier , de son grimoire ,
 Par son calcul , tâchant de m'affronter ,
 Toute la nuit compte sans boire ;
 Moi , je la passe à boire sans compter.
 A me tromper je mets toute ma gloire.
 Je prends plaisir à croire ,
 Comptant par mes doigts ,
 Que je n'ai bu qu'une fois ,
 Quand j'en ai bu trois.

De l'homme , voici la chimère :
 Tout ce qu'il voit est fait exprès pour lui.
 C'est pour lui que tourne la sphère ;
 Tout l'Univers pour lui seul est construit.
 Sur un tel fait ses argumens plausibles
 Ne me sont pas sensibles ;
 Mais je m'apperçoi
 Que ce vin est fait pour moi ,
 Lorsque je le boi.

Ni de Cujas ni de Bartole
 On ne suit point exactement la loi ;

Tous les Contrats du Protocole
N'établiront jamais la bonne foi.

Les francs Buveurs de leur vin font , à table ,
Un partage équitable.

C'est l'usage ancien.

Boi ton verre , & moi le mien ;

Chacun boit son bien.

Si Raphaël peint le sublime ;

Si le Corrège a peint Graces & Ris ;

Si le Brun ses tableaux anime ,

Et si Rubens excelle en coloris ,

Mieux que Calot , en grotesque figure ;

Je charge la nature.

Le plaifant tableau

Que je peins dans mon cerveau ,

Par ce vin nouveau.

Un Grenadier , en pleine guerre,
Est moins cruel que je ne suis ici ;

Il met son ennemi par terre ;

Et moi , je mets par terre mon ami.

A dire vrai , la mort est peu durable ;

Et bien plus douce à table.

Meurs donc , fans chagrin ;

Tu voudras encor demain

Mourir de ma main.

Un jour l'Amour , sur ma cervelle ,
Voulut graver l'image d'Ifabeau.

Pour remplir la place nouvelle ,

Il fit d'abord monter dans mon cerveau
 Tant de vapeurs du bon vin de Tonnère,
 Que l'enfant de Cythère,
 Enivré soudain,
 Traça, de sa propre main,
 L'éloge du vin.

L E S É T O N N E M E N S .

V A U D E V I L L E .

QUE les Mortels redoutent le trépas,
 Et que tout homme ait grande envie
 De jouir long-tems de la vie ;
 Cela ne me surprend pas.

Mais que chacun, à l'abrèger, s'adonne,
 Et que, pour en hâter le cours,
 Leur expérience ait recours
 Aux expédiens les plus courts ;
 C'est-là ce qui m'étonne.

Que Cupidon suive par-tout les pas
 D'une Beauté qui lui résiste :
 Que, plus on fuit, plus il persiste ;
 Cela ne me surprend pas.

Mais que bientôt cette ardeur l'abandonne,
 Quand on lui fait un doux accueil,
 Que ce port lui serve d'écueil,
 Et que son but soit son cercueil ;
 C'est-là ce qui m'étonne.

Que le mari d'un objet sans appas
Cherche un amusement aimable,
Quoiqu'au fond il soit très-blamable ;

Cela ne me surprend pas.

Mais que l'époux d'une Beauté mignonne
Qui, de bien vivre, a le renom,
La quitte pour une guenon,
Qui jamais ne répondit : non ;

C'est-là ce qui m'étonne.

Que Ducs & Pairs, Seigneurs & Magistrats
Trouvent souvent, sur leur passage,
Des gens qui leur rendent hommage ;

Cela ne me surprend pas ;

Mais qu'une Cour tous les jours environne
Un Faquin qui, sur un brancard,
Foule des coussins de brocard,
Aux dépens du tiers & du quart ;

C'est-là ce qui m'étonne.

Que des objets, qui sont nés délicats,
Sans leur équipage & leur suite,
Ne puissent faire une visite ;

Cela ne me surprend pas.

Mais que Philis, qui long-tems fut piétonne,
Ait des maux de cœur, des hoquets,
Pour avoir été, sans laquais,
Du vieux Louvre au quai Malaquais ;

C'est-là ce qui m'étonne.

Qu'à s'ajuster, du haut jusques en bas,

Iris , pour paroître jolie ,
 Passe les trois quarts de sa vie ;

Cela ne me surprend pas.

Mais qu'un Abbé , tous les jours , s'amydonne ;

Et qu'à pas comptés , ce poupin ,

Sur la pointe de l'escarpin ,

Marche toujours droit comme un pin ;

C'est-là ce qui m'étonne.

Qu'au Châtelet Doyens & Candidats

Plument , comme il faut , une dupe ;

Qui , dans un procès , les occupe ;

Cela ne me surprend pas.

Mais qu'en quittant cette troupe gloutonne ,

Un Plaideur aille , dans l'instant ,

Chez un autre où l'on gruge autant ,

De ses fonds porter le restant ;

C'est-là ce qui m'étonne.

Qu'un soupirant prodigue les ducats ,

Quand , chez la Beauté qui le pique ,

Il est le premier & l'unique ;

Cela ne me surprend pas.

Mais qu'au pays où l'on danse & frédonne ;

Une foule d'enchérisseurs

Se ruine pour des douceurs

Qu'ont goûté mille précurseurs ;

C'est-là ce qui m'étonne.

Que , dans Alger , on trouve des ingrats ;

Et que , chez le peuple Tartare ,

La reconnoissance soit rare ;
Cela ne me surprend pas.

Mais qu'à Paris, mainte & mainte personne,
Qui vient vous demander Lundi,
Un plaisir qu'on lui fait Mardi,
N'y pense plus le Mercredi ;
C'est-là ce qui m'étonne.

PANARD.

LE SÉRIEUX BADINAGE.

REFRAIN.

UN jour dans une grotte obscure ;
Où, d'un ruisseau, le cours secret
Accompagnoit, de son murmure,
Les plaintes d'un Amant discret ;
Tircis, à l'objet qui l'engage,
Recommençoit cette chanson :
Ç'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Lorsque l'excès de ma souffrance
Me rend inquiet & rêveur,
Tu fais voler mon espérance
Sur les ailes de ta faveur :
Puis tu me fais perdre courage
Par des rigueurs hors de saison :
Ç'en est trop, &c.

Quand, sur ma mufette plaintive,
 Je chante quelque air langoureux,
 Je vois ton oreille attentive
 A mes préceptes amoureux.
 Si je veux les mettre en usage,
 Tu deviens sourde à ma leçon:
 C'en est trop, &c.

De fleurs fraîchement amassées,
 Quand je te présente un bouquet,
 Sur ton sein je les vois placées
 D'un air complaisant & coquet.
 Veux-je en faire un galant pillage?
 A peine j'en obtiens pardon:
 C'en est trop, &c.

Fiqué de quelque jalousie,
 Si je te découvre mes maux,
 Tu te ris de ma phrénésie,
 Et plaisantes de mes rivaux.
 Avec eux, sous l'épais feuillage,
 Tu danfes pourtant fans façon:
 C'en est trop, &c.

Quelquefois, par un trait de flamme,
 Tes yeux aux miens font entrevoir
 Qu'Amour, qui captive mon ame,
 Te tient aussi sous son pouvoir.
 Si j'en veux un baiser pour gage,
 Je n'en puis obtenir le don:
 C'en est trop, &c.

Pour me prouver toute la force
 Du trait dont ton cœur est blessé,
 Tu graves sur la tendre écorce
 Ton chiffre au mien entrelassé :
 Mais soudain, d'une main volage,
 Tu veux l'effacer sans raison :
 Ç'en est trop, &c.

Ingrat, interrompt la Bergère ;
 Avant qu'il fût prêt d'achever ;
 Est-ce véritable colère ?
 Ou la feins-tu pour m'éprouver ?
 Je t'aime, & tu le sçais ; sois sage ;
 Chasse un injurieux soupçon :
 Ç'en est trop, &c.

Un Faune, habitant de cet antre ;
 Qui les regardoit par un trou ,
 Couché tout à plat sur le ventre ,
 Commence à rire comme un fou ;
 D'une voix moqueuse & sauvage ,
 Redisant sur le même ton :
 Ç'en est trop, &c.

Cette histoire, par la contrée,
 Se répandit en peu de tems ;
 Et du galant pays d'Astrée
 Réjouit fort les habitans..
 Tous y chantoient dans le village ;
 Menant paître chevre & mouton :
 Ç'en est trop, &c.

LES RARETÉS.

CHANSON.

ON dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choisie.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un Abbé, qui n'aime rien
Que le Séminaire;
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son Breviaire.
Va-t-en voir, &c.

Un Magistrat curieux
De Jurisprudence,
Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t-en voir, &c.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t-en voir, &c.

Une femme & son époux,
Couple bien fidelle;

Elle le préfere à tous ;
 Et lui n'aime qu'elle.
 Va-t-en voir , &c.

Un Chanoine dégoûté
 Du bon jus d'Octobre ;
 Un Poëte fans vanité ;
 Un Musicien fobre.
 Va-t-en voir , &c.

Un Breton , qui ne boit point ;
 Un Gascon tout bête ;
 Un Normand franc de tout point ;
 Un Picard fans tête.
 Va-t-en voir , &c.

Une femme que le tems
 A presque flétrie ,
 Qui voit des appas naiffans
 Sans aucune envie.
 Va-t-en voir , &c.

Une Belle , qui , cherchant
 Compagne fidelle ,
 La choisit , en le fçachant
 Plus aimable qu'elle.
 Va-t-en voir , &c.

Un fçavant Prédicateur ,
 Comme Bourdaloue ,
 Qui veut toucher le Pécheur ;
 Et craint qu'on le loue.
 Va-t-en voir , &c.

Une None de Longchamps,
 Belle comme Astrée,
 Qui brûle, en courant les champs,
 D'être recloîtrée.

Va-t-en voir, &c.

Un Médecin, sans grands mots,
 D'un sçavoir extrême,
 Qui n'envoye point aux eaux,
 Et guérit lui-même.

Va-t-en voir, &c.

Et, pour bénédiction,
 Il nous vient un Moine;
 Fort dans la tentation,
 Comme saint Antoine.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
 Va-t-en voir s'ils viennent.

LA MOTTE.

LES DEUX TEMS.

COUPLETS.

DANS ma jeunesse
 La vérité régnoit,
 La vertu dominoit,
 La constance brilloit,
 La bonne foi régloit
 L'Amant & la Maîtresse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela :

Ce n'est qu'injustice ,
 Trahison , malice ,
 Changemens , caprice ,
 Détours , artifice ;
 Et l'amour va
 Cahin , caha.

Dans ma jeunesse ,
 Les veuves , les mineurs
 Avoient des défenseurs ;
 Avocats , Procureurs ,
 Juges & Rapporteurs
 Soutenoient leur foiblesse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :

L'on gruge , l'on pille
 La veuve , la fille ,
 Majeur & pupille ;
 Sur tout on grapille ;
 Et Thémis va
 Cahin , caha.

Dans ma jeunesse ,
 Quand deux cœurs amoureux
 S'unissoient tous les deux ,
 Ils sentoient mêmes feux ;
 De l'hymen les doux nœuds
 Augmentoient leur tendresse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :

Quand l'Hymen s'en mêle ,
 L'ardeur la plus belle

N'est qu'une étincelle ;
 L'Amour bat de l'aîle ;
 Et l'époux va
 Cahin , caha.

Dans ma jeunesse ,
 On voyoit des Auteurs ,
 Fertiles producteurs ,
 Enchanter les Lecteurs ,
 Charmer les Spectateurs
 Par leur délicatesse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 Les Vers assoupissent ;
 Les Scènes languissent ;
 Les Muses gémissent ,
 Succombent , périssent ;
 Pégase va
 Cahin , caha.

Dans ma jeunesse ;
 Les papas , les mamans ,
 Sévères , vigilans ,
 En dépit des Amans ,
 De leurs tendrons charmans
 Conservoient la sagesse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 L'Amant est habile ,
 La fille docile ,
 La mere facile ,
 Le pere imbécile ;

Et l'honneur va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse ,
L'homme sobre & prudent ,
Au plaisir moins ardent ,
Se bornoit fagement ;
Et ce ménagement
Retardoit sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Honteux d'être sage ,
Le libertinage ,
Dès quinze ans , l'engage ;
A vingt , il fait rage ;
A trente , il va
Cahin , caha.

Dans ma jeunesse ;
Les femmes , dès vingt ans ;
Renonçoient aux Amans ;
De leurs engagemens
Les devoirs importans
Les occupoient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Plus d'une grand' mere
S'efforce de plaire ;
Et veut encore faire
Un tour à Cythere :
La Bonne y va
Cahin , caha.

Dans ma jeunesse ,
 Des riches Partisans
 Les trésors séduisans ,
 Les fêtes , les présens
 N'étoient pas suffisans
 Pour vaincre une Maîtresse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 Un Commis , sans peine ,
 Gagne une Climène ;
 Et dès qu'à Vincenne ,
 En fiacre , il la mène ;
 La vertu va
 Cahin , caha.

PANARD.

LA TENTATION DE S. ANTOINE.

Air : *Plus inconstant que l'onde.*

CIEL ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre ?
 Quel bruit ! Quels cris ! Quel horrible fracas !
 Devant moi je vois la foudre ;
 Elle tombe par éclats ;
 Tout est en poudre
 Sur mon grabat.
 Grand Dieu ! du haut des Cieux ;
 Vois ma disgrâce ;
 Et , par ta grace ,
 Fais que je chasse
 L'Enfer de ces lieux.

Air : *Du haut en bas.*

C'étoit ainfi
 Qu'Antoine exprimoit ses alarmes :
 C'étoit ainfi
 Qu'Antoine exprimoit son souci.
 Lorsque le Diable , par ses charmes ,
 Venoit , chez lui , faire vacarmes ;
 C'étoit ainfi.

Air : *Des folies d'Espagne.*

On vit sortir d'une grotte profonde
 Mille démons , mille spectres divers :
 Des noirs esprits toute la troupe immonde ;
 Pour le tenter , déserta les Enfers.

Air : *Turelure , lure , & flon , flon.*

On vit des Démons
 De tous les cantons ,
 De la ville & de la campagne ;
 De la Cochinchine & de l'Espagne ;
 On y vit des Diabes blondins ,
 Des bruns , des gris & des châains :
 Les bruns , sur-tout , méchans lutins ,
 Faisoient remuer des pantins ,
 Turelure , lure ;
 Et flon , flon ,
 Tous avoient leur ton ,
 Leur allure.

Air : La Faridondaine.

Quelques-uns prirent le cochon
 De ce bon saint Antoine ;
 Et lui mettant un capuchon ,
 Ils en firent une Moine.
 Il n'en coûtoit que la façon ,
 La faridondaine ,
 La faridondon ;
 Peut-être en avoit-il l'esprit ,
 Biribi.

Air : Sous un Ormeau.

Sur un sofa
 Une Diablesse en falbala ;
 Aux regards frippons ;
 Découvroit deux jolis monts
 ronds.

Air : Au fond de mon caveau.

Ronflant comme un cochon ,
 On voyoit sur un thrône
 Un des Envoyés de Pluton :
 Il portoit pour couronne
 Un vieux réchaut de fer sans fond ;
 Et pour sceptre un tison ;
 Sous ses pieds un démon
 En forme d'un dragon ,

Vomissoit du canon.

Le Diable s'éveille & s'étonne ,

Et dit : Garçons :

Air : *La pierre-fitoise* , Contre-danse.

Courez vite ; prenez le Patron ,

Et faites-le moi danser en rond ;

Courez vite ; prenez le Patron ;

Tirez-le par son cordon.

Bon.

Messieurs les Démon , laissez-moi donc ;

Non ;

Tu chanteras ,

Tu sauteras ,

Tu danseras.

Courez vite ; prenez le Patron ;

Tirez-le par son cordon.

Bon.

Air : *Quand la Mer rouge apparut.*

Le Saint craignant de pécher

Dans cette aventure ,

Courut vite se cacher

Sous sa couverture.

Mais , montant sur son châlit ,

Il rencontra dans son lit

Une concubine ;

C'étoit Proserpine.

Air : Nous autres bons Villageois.

Piqué , dans ce bacchanal ,
 D'avoir vu qu'on brifoit sa cruche ,
 Et qu'un derriere infernal
 Avoit fait caca dans sa huche ;
 Crainte aussi de tentation ,
 Notre Saint prit un goupillon ,
 Et flanque , aux Démonn étonnés ,
 De l'eau bénite par le nez.

Air : Du second quatrain des Folies d'Espagne.

Tel qu'un voleur , si-tôt qu'il voit main-forte ,
 Tel qu'un soldat , à l'aspect des Prévôts ,
 On vit s'enfuir l'infernale cohorte ,
 Et s'abîmer dans ses affreux cachots.

Air : Ah ! Maman , que je l'échappe belle !

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
 Dit le Saint tremblant ,
 Tout en sortant
 De sa ruelle.

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
 Un moment plus tard ,
 Je faisois le Diable cornard.

Air : Le Démon malicieux & fin.

Le Démon , quoiqu'il passe pour fin ,
 Ne fut pas alors assez malin.

S'il eût pris la forme de Toinette,
 Son air charmant, sa taille & ses appas;
 C'étoit fait, la grace étoit muette;
 Et saint Antoine eût volé dans ses bras.

SEDAINE.

S A I N T R O C H .

CHANTONS d'un cœur & d'une ame dévoté;
 Pour un vieux Saint un cantique nouveau;
 Nous ne prendrons point un air de Gavotte
 Pour un sujet si pieux & si beau;
 Mais, d'un air tendre,
 Faisons entendre
 Que, plus qu'un roc,
 Étoit ferme saint Roch.

C'est d'un fort long & fort large village
 Que ce Monsieur saint Roch est né natif;
 Et, de quinze ans, à peine avoit-il l'âge,
 Qu'à Satanas il se montra rétif.

 Le Diable infiste;
 Le Saint résiste.
 L'esprit malin
 Y perdit son latin.

Un pauvre, un jour, lui demandant l'aumône;
 Trembloit du froid qui lui glaçoit le corps,
 Saint Roch soudain se dépouille & lui donne
 Habit, veste, culotte & juste-au-corps;

Puis, en chemise,
 Va dans l'église,
 Où, sans façon,
 Il entend le sermon.

Mais, au logis, revenant de la sorte,
 Son pere veut lui rompre les deux bras;
 Saint Roch jure, que le Diable l'emporte,
 Que c'est pour Dieu qu'il a mis habits bas.

L'autre s'irrite,
 Prend la marmite,
 Et, d'un seul coup,
 Vous lui casse le cou.

Saint Roch voyant qu'il étoit difficile,
 En son logis, de vivre en bon Chrétien;
 Très-loin de-là se choisit un asyle;
 Et, dans les bois, s'enfuit avec son chien:

A leur pitance,
 La Providence
 Prit très-grand soin
 De fournir au besoin.

Monfieur son chien, élevé pour la chasse,
 Soir & matin alloit furter les bois;
 Pour boire, son chapeau servoit de tasse;
 De son bâton, il vous gauloit des noix;

Lorsque la peste,
 De leurs jours, zeste,
 Trancha le fil
 Par son venin subtil.

Saint Roch voyant venir sa dernière heure,
 Dit, de bon cœur, cinq à six *Oremus*;
 Et puis, adieu, mon pauvre chien, demeure;
 Moi, je m'en vais dire mon *in manus*:

Exempt de blâme,
 Il rendit l'ame,
 En bon Chrétien,
 Dans les bras de son chien.

GALLET.

LES REPROCHES.

CHANSON.

UNE faveur, Lisette,
 M'a prouvé ton amour:
 Au son de ma musette,
 Tu dançois l'autre jour.
 Le hautbois de Sylvandre
 Ne règle point tes pas;
 Mais tu daignes l'entendre:
 Non, tu ne m'aimes pas.

Pour toi, dans la prairie,
 Je faisois un bouquet;
 Mais je l'offre à Sylvie
 D'un air vif & coquet:
 Je feins de rendre hommage
 A ses naissans appas;
 Tu n'en prends point d'ombrage;
 Non, tu ne m'aimes pas.

Quand , te trouvant seulette ,
 Je cache ma langueur ;
 Tu parois inquiète ;
 Ton esprit est rêveur :
 L'absence de Sylvandre
 Cause ton embarras ;
 Ton cœur souffre à m'entendre :
 Non , tu ne m'aimes pas.

Lorsque , dessus l'herbette ,
 Mon chien vient te flatter ,
 D'un coup de ta houlette ,
 On te voit l'écarter ;
 Et quand le sien , cruelle ;
 Par hazard , fuit tes pas ,
 Par son nom , tu l'appelle :
 Non , tu ne m'aimes pas.

L'autre jour , dans la danse ,
 Avec moi , sous l'ormeau ,
 Tu suivois la cadence
 De mon doux chalumeau :
 De loin , tu vis Sylvandre ,
 Et tu fis un faux pas ;
 Je sçus bien te comprendre :
 Non , tu ne m'aimes pas.

Son ame fut ravie ;
 Mon pipeau s'en rompit ;
 Et la danse finie ,
 J'en rougis de dépit :

Ce Berger, d'un air tendre,
 Te dit un mot tout bas ;
 Et tu daignas l'entendre :
 Non, tu ne m'aimes pas.

ÉLOGE DE BABET.

CHANSON.

BABET m'a sçu charmer ;
 Babet a ma tendresse.
 Qui voudroit m'en blâmer ,
 N'a pas vu ma Maîtresse ;
 C'est un air si fin ,
 Une taille , un sein ! . . .
 C'est la plus belle fille !

Neût-elle que ses juppons courts,
 Et son corset de tous les jours,
 Vous diriez, fussiez-vous un ours :
 Babet, que t'es gentille !

 Quand Babet a dit oui,
 C'est oui qu'il faut comprendre.
 Chacun est réjoui,
 Si-tôt qu'on peut l'entendre ;
 C'est, en vérité,
 La simplicité,
 Point de détours de fille.

Fusse le soir ou le matin,
 Qu'on la voye, adieu le chagrin :
 Qu'elle chante, tout est en train.
 Babet, que t'es gentille !

Un gros Fermier d'ici
 A dit : Babet , je t'aime.
 Je mourrai de fouci ,
 Si tu ne dis de même ;
 Tiens , voilà de l'or ;
 De l'argent encor ,
 Tiens , prends-en , prends , ma fille.
 Si , tous les jours , je suis tes pas ,
 C'est que l'amour & tes appas . . .
 Oui . . . non . . . tiens . . . non , je ne mens pas.
 Babet , que t'es gentille !

 Te souvient-il , Babet ,
 Que le jour de ta fête ,
 Tu reçus mon bouquet
 De l'air le plus honnête ?
 Tu le contemplois ;
 Tu le retournois ;
 Tu le baïsois , ma fille.
 Moi qui sçavois mon compliment ,
 J'oubliai tout dans le moment ;
 Et je te dis tout uniment :
 Babet , que t'es gentille !

 Que l'on vante un moment
 Tes appas , ta personne ;
 Le moindre compliment
 T'embarrasse , t'étonne.
 Rien n'est enchanteur ,
 Comme la pudeur ,

Chez une jeune fille.

Tiens , tu possèdes mille appas ;
 Mais , en toi , ce dont je fais cas ,
 Vois-tu , c'est de ne sçavoir pas ,
 Babet , que t'es gentille !

Comme un beau jour naissant ,
 Au lever de l'Aurore ,
 Tu n'étois qu'un enfant ,
 N'a pas long-tems encore.

Je me tenois coi ;
 J'étois près de toi
 Plus sage qu'une fille.

Dame , à présent , sous ton mouchoir ,
 En vérité , faudroit avoir
 Les yeux bouchés , pour ne pas voir ,
 Babet , que t'es gentille !

SEDAINE.

DIFFÉRENCE DES AMANS ET DES ÉPOUX.

CHANSONS.

CHANTONS les amours de Jeanne ,
 Chantons les amours de Jean.
 Rien n'est si charmant que Jeanne ,
 Rien n'est si charmant que Jean.

Jean ne fait rien que pour Jeanne ,
 Et Jeanne fait tout pour Jean ;
 Jean aime tout avec Jeanne ,
 Jeanne n'aime rien sans Jean.

On n'a qu'à chagriner Jeanne ;
 Si l'on veut voir pleurer Jean ,
 Si l'on veut voir rire Jeanne ,
 On n'a qu'à divertir Jean.

Jean met la table avec Jeanne ,
 Jeanne s'y place avec Jean ;
 Et tout ce que touche Jeanne ,
 Aussi-tôt veut goûter Jean.

De sa main , l'aimable Jeanne
 Remplit le verre de Jean ;
 Toujours la tasse de Jeanne
 S'emplit de la main de Jean.

Quand vous voyez coucher Jeanne ,
 Aussi-tôt se couche Jean ;
 Jean ne dort pas près de Jeanne ;
 Jeanne veille auprès de Jean.

Vous voyez se lever Jeanne ,
 Si-tôt que se lève Jean ;
 Jean recherche toujours Jeanne ,
 Jeanne trouve toujours Jean.

Si toute Maitresse est Jeanne ,
 Et si tout Amant est Jean ,
 La femme est une autre Jeanne ,
 Et l'époux est un autre Jean.

Jean vient donc d'épouser Jeanne ,
 Jeanne est la femme de Jean :

Jean ne reconnoît plus Jeanne ;
Et Jeanne méconnoît Jean.

Tout ce qui revient à Jeanne ,
Est sûr de déplaire à Jean :
Quand vous verrez rire Jeanne ,
Vous entendrez gronder Jean.

Le mets qui ragoûte Jeanne ,
Souleve le cœur à Jean ;
Le lit où va coucher Jeanne ,
Ce n'est plus le lit de Jean.

Jean ne peut vivre avec Jeanne ;
Jeanne se meurt avec Jean ;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne ;
Jeanne au diable donne Jean.

Le jour qu'expirera Jeanne ,
Sera le beau jour de Jean ;
On ne verra danser Jeanne ,
Que sur la fosse de Jean.

LA MOTTE.

L'IROQUOIS A LA FOIRE.

A LA Foire me voici :
Dieu ! quel monde est celui-ci ?
Je ne vois que gens
Allans & venans ;
Chacun fait son emplette ;

Je vois qu'on offre tout céans ;
 Mais il faut qu'on l'achette ;
 Morbleu !
 Mais il faut qu'on l'achette.

L'on vous dit , Monsieur , Prenez ;
 Et l'on sous-entend , Donnez.

Ici , rien pour rien :
 Le tien & le mien
 Sont les deux feuls mobiles.
 A ce prix est-ce un si grand bien
 D'avoir bâti des Villes ?
 Morbleu ! &c.

Lâches Prévaricateurs ,
 L'intérêt gâte vos mœurs.
 Chez vous , sur ce prêt ;
 Droiture , amitié
 Ne font plus en usage ;
 Et vous nous laissez , par pitié ,
 L'innocence en partage ,
 Morbleu ! &c.

Gardez bien , Peuples polis ,
 Les vices , vos favoris.
 Noirceurs , trahisons ,
 Maux de cent façons ;
 Ils font tous à vos gages.
 Ne nous donnez plus de faux noms ;
 Vous êtes les Sauvages ,
 Morbleu ! &c.

A consulter votre orgueil,
 On vous verroit d'un autre œil.
 Ce Peintre flatteur
 Vous peint dans le cœur
 Meilleurs que nous ne sommes.
 Moi, je ne vous fais pas l'honneur
 De vous croire des hommes,
 Morbleu ! &c.

Chez mes confreres les ours ;
 On voit moins de méchans tours.
 Moins cruels que vous,
 Moins fiers, moins jaloux ;
 Chez les ours, on s'entr'aime :
 Les François plus humains, plus doux ;
 Ont un autre système,
 Morbleu ! &c.

Mais, laissons-là ce propos ;
 Marchands, ouvrez vos ballots :
 Que de pompeux riens !
 O Ciel ! que de biens,
 Dont je n'ai point affaire !
 De grace, laissez-moi les miens ;
 Gardez votre misere,
 Morbleu ! &c.

Votre luxe dangereux
 Vous a rendu malheureux.
 Quoi ! foibles humains,
 De vos propres mains

Vous forgez vos entraves ?
 Nous sommes les vrais souverains ;
 Vous êtes des esclaves,
 Morbleu ! &c.

D'où font nés tant de besoins ?
 De vos arts & de vos soins.
 Votre esprit maudit
 Fomente & nourrit
 Votre délicatesse.
 L'Iroquois libre , qui s'en rit ;
 Foule aux pieds la richesse ;
 Morbleu ! &c.

Toute votre vanité
 Vaut-elle ma liberté ?
 Au fond des déserts ,
 Sans peur des revers ,
 Je vois brûler ma hute ;
 Mon cœur même , de l'Univers
 Ne craindrait point la chute ,
 Morbleu ! &c.

Dans la foire , beaux esprits ,
 Vos livres sont à tout prix.
 L'avidé Imprimeur ,
 Et le pâle Auteur
 N'ont , chez nous , gain ni gloire ;
 Et l'instrument de ma valeur
 Écrit seul mon histoire ,
 Morbleu ! &c.

Philosophes orgueilleux ,
 Vos écrits sont merveilleux ;
 Mais , en vérité ,
 Je suis enchanté
 De ne les pouvoir lire.
 Le bon sens , par vous maltraité ;
 Dans nos bois se retire ,
 Morbleu ! &c.

Que faites-vous , beaux Parleurs ?
 Vous semez par-tout des fleurs.
 En tours bien tissés ,
 En mots ambigus ,
 Votre esprit se distille.
 Mon silence seul en dit plus
 Que votre pompeux style ;
 Morbleu ! &c.

Mon habit choque vos yeux ;
 Mais le vôtre sied-il mieux ?
 Tout cet attirail ,
 Fruit d'un long travail ;
 Vous rend la tête folle.
 Quoi ! vous filez jusqu'au métal ;
 Pour parer une idole ?
 Morbleu ! &c.

Il faut , pour flatter vos goûts ,
 Mers exquis , sauces , ragoûts ;
 Mais votre santé ,
 Malgré café , thé ,
 Dij

S'use dès la jeunesse ;
 Au prix de la sobriété
 J'achete la vieilleffe ,
 Morbleu ! &c.

Jamais on ne vous voit sains ,
 Malgré tous vos Médecins ;
 Et votre trépas ,
 Souvent , dans leurs bras ,
 Vient de leur imposture.
 Allez , je ne vous plaindrai pas ;
 Ils vengent la nature ;
 Morbleu ! &c.

Ces François si délicats
 Osent voler aux combats ;
 Prisonniers charmans ,
 Leurs vrais sentimens
 Se cachent dans leur ame ;
 Et moi , je brave les tourmens ;
 Je chante dans la flamme ,
 Morbleu ! &c.

Marchands , fermez vos paquets ;
 Je sçais vivre à peu de frais :
 J'ai tout , & n'ai rien ;
 Laissez-moi pour bien ,
 Mon heureuse indigence ;
 Vos desirs sont votre lien ;
 Et j'ai l'indépendance ,
 Morbleu !
 Et j'ai l'indépendance ,

LES DEVISES.

CHANSON.

JE ne trouve rien de charmant
Comme les Belles.
Je ne sçaurois un seul moment
Vivre sans elles.
Mais, sans jamais trop m'engager,
Je les courtise.
Toujours aimer, souvent changer :
C'est ma devise.

Belle, quand un perfide Amant
Vous sacrifie ;
Si vous pleurez son changement,
Quelle folie !
Pour moi, loin d'en prendre souci,
Je le meprise ;
De même qu'il te fait, fais-lui :
C'est ma devise.

Au tems jadis, tous les époux
Étoient sévères ;
De l'honneur ils étoient jaloux :
Quelles chimères !
Ceux de nos jours ont un esprit
Qui s'humanise ;
Moins d'honneur, & plus de profit :
C'est leur devise.

Ne jugeons jamais d'un Amant
 Par la figure ;
 Un beau dehors est rarement
 De bon augure ;
 Quelque mérite qui , d'abord ,
 Chez eux , reluit ,
 Belle montre , & peu de rapport :
 C'est leur devise.

Vous , sur qui l'amoureuse ardeur
 Prend trop d'empire ,
 Belles , je plains votre malheur ;
 C'est un martire.
 Pour moi , j'engage , chaque jour ,
 Sans être prise ,
 Beaucoup d'Amans , & peu d'amour :
 C'est ma devise.

Beau sexe , contre nous suspends
 Ton vain murmure.
 Si nous trompons , tu nous le rends
 Avec usure.
 Ton cœur , plus que nous aguerri ,
 Mieux se déguise.
 A trompeur , trompeur & demi :
 C'est ta devise.

Avec Bacchus & les Amours ,
 On me voit rire ;
 Mais ma raison garde toujours
 Tout son empire.

Chaque plaisir flatte mon goût,
 Sans qu'il me nuise;
 Rien par excès, un peu de tout:
 C'est ma devise.

Vous qui voulez vaincre le cœur
 De quelque prude,
 Il en coûte, pour cet honneur,
 Un soin trop rude;
 Il faut être heureux, sans languir;
 C'est où je vise;
 Moins de gloire, & plus de plaisir:
 C'est ma devise.

LA DORMEUSE.

CHANSON.

RÉVEILLEZ-VOUS, belle Dormeuse,¹
 Si ce baiser vous fait plaisir;
 Mais si vous êtes scrupuleuse,
 Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille;
 Favorisez ma trahison:
 Vous soupirez; votre cœur veille;
 Laissez dormir votre raison.

Pendant que la raison sommeille;
 On aime, sans y consentir;
 Pourvu qu'Amour ne la réveille,
 Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparois en songe ;
 Profitez d'une douce erreur ;
 Goûtez le plaisir du mensonge ;
 Si la vérité vous fait peur.

DUFRESNY.

LES VILLAGEOIS.

CHANSON.

Nous autres bons Villageois ,
 Que je menons joyeuse vie !
 Aux plus gros monsieus Bourgeois ,
 Je ne portons aucune envie ;
 Je vivons en grande amiquié ;
 Entre nous , tout est par moiquié ;
 Et je n'avons pas d'autre loi
 Que celle de la bonne foi.

Les soins , les soupçons jaloux ;
 N'embarassont point notre tête :
 Nos femmes , toutes pour nous ;
 Ne nous font point porter la crête.
 Si j'voyons des Cocus , parfois ,
 C'est , tous les ans , quelques Bourgeois ,
 Qui venont , comme en rendez-vous ,
 Passer les vacances chez nous.

Quand je revenons des champs ,
 Je trouvons une Minagere ,
 Qui , des plus biaux fruits du tems ,
 Nous offre , en riant , chère entiere.

Après souper, sur nos genoux,
 Elle batifole avec nous ;
 Et pis, quand je sommes en train ;
 Elle se boute au lit soudain.

Si t'avois vu l'autre jour
 Cette madame Procureuse,
 Dans nos bois, faire l'amour ;
 Elle a bien l'air d'une amoureuse.
 Ils étoient deux ; & j'entendois
 Qu'elle disoit : Rian que trois fois,
 Chien d'Avocat ! Amant transi !
 Que mon grand Clerc n'est-il ici !

Ce que je te dis tout bas ;
 Lucas, ne va pas le redire ;
 Car ces Messieux n'aimont pas
 Que, d'eux, j'osions ainsi médire,
 Je sis voisin du Procureur ;
 Il est jaloux de son honneur :
 Pour se venger, il pourroit bien
 Acheter ma vigne pour rien.

D'HAGUENIEX.

LE PHILOSOPHE.

CHANSON.

Nous vivons ici
 Sans soin, sans souci ;
 Bacchus & l'Amour
 Nous comblent tour-à-tour ;

D V

Beaux yeux , gracieux ;
 Et vin délicieux :
 Si tu n'es pas joyeux ;
 Va chercher mieux.
 Je me trouve si bien ,
 Que je compte pour rien
 Tout autre bien.

Peu touché des lauriers ;
 Qu'à nos Guerriers
 Donne
 Bellone ;

Je n'irai point , par un illustre effort ;
 Faire insulte au fort ,
 Et courir à la mort.
 C'est aux Condés ,
 Ces Héros décidés ,
 A suivre Mars ;
 Et marcher aux hazards ;
 Sur les pas des Césars.

Plein de respect pour eux ;
 Je fais des vœux
 Que leurs Faits glorieux
 Étonnent jusqu'à nos derniers neveux.
 Je les vois , dans les Cieux ,
 Assis au rang des Dieux ;
 Mais si Jupiter , m'appellant à lui ,
 Vouloit , près d'eux , me placer aujourd'hui ;
 Je lui dirois : Maître des Rois ,

Attends ! suspends tes droits !

Mon Iris

A , pour moi , le cœur pris.

Je l'aime ; & j'ai des Amis ;

J'en connois le prix ;

Avec eux , je ris ,

Je chante & je boi.

Dis-moi !

Dieu jaloux ,

Me promets-tu des biens plus doux ?

L'avenir est bon pour toi ;

Le présent seul est fait pour moi.

D'HAGUENIER.

LE VOLUPTUEUX.

C H A N S O N.

L O I N d'ici

Le chagrin & le fouci ;

C'est en raccourci

Ma philosophie.

Je bannis la tristesse & la raison.

C'est de notre vie

Le poison.

Je me ris des préceptes du Sage ;

Sans procès , sans femme , sans ménage ;

J'ai la liberté ,

La tranquillité ;

D'v.

J'ai de la santé,
De la gaité.

Dans mes sens est ma béatitude :
Affranchi de toute inquiétude,
Mon esprit fit toujours son étude
Des attraits de la volupté.

D'HAGUENIER.

LE DÉBAT.

CHANSON.

CHARLOTTE, avec ses amis,
On ne doit point avoir honte :
Cette Automne, ah ! j'en frémis !
Il faut que je te le conte . . .
Aye ! aye ! aye ! Jeannette,
Jeannette, aye ! aye ! aye !

Cette Automne, un beau Berger,
Me dit : Jeanneton, ma mie,
Tu peux venir, sans danger,
Avec moi, dans la prairie.
Aye ! aye ! aye ! Jeannette,
Jeannette, aye ! aye ! aye !

Je le suivis bonnement,
Du vallon dans un bois sombre :
Auprès d'un ruisseau charmant,
Nous nous assimes à l'ombre.
Aye ! aye ! aye ! Jeannette,
Jeannette, aye ! aye ! aye !

Il me tenoit des discours
 D'un air si vif & si tendre,
 Qu'en vérité, des plus sourds,
 Il se feroit fait entendre.
 Aye ! aye ! aye ! Jeannette ;
 Jeannette , aye ! aye ! aye !

En vain aurois-je tâché
 De m'enfuir , chere Charlotte ,
 Le drôle avoit attaché
 Son just'aucorps à ma cotte.
 Aye ! aye ! aye ! Jeannette ,
 Jeannette , aye ! aye ! aye !

J'eus beau tenir ses deux mains ;
 Je crois que le bon apôtre ,
 Pour parvenir à ses fins ,
 En avoit encore une autre.
 Aye ! aye ! aye ! Jeannette ,
 Jeannette , aye ! aye ! aye !

Je ne fus pas deux instans
 Sans raison , & sans courage ;
 Et , quand j'eus repris mes sens ,
 Je le trouvai bien plus sage.
 Aye ! aye ! aye ! Jeannette ,
 Jeannette , aye ! aye ! aye !

Pardon il me demanda :
 Ainsi finit la querelle ;
 Mais je puis me vanter , dà !

De l'avoir échappé belle.

Aye! aye! aye! Jeannette,

Jeannette, aye! aye! aye!

GRÉCOURT.

L'ÂGE D'OR.

CHANSON.

POURQUOI regretter ces beaux jours ;

Où l'Amour seul étoit le maître ?

Ce tems dépend de nos amours ;

Et nos cœurs le feront renaître ;

Aimons , aimons ; nous reverrons encor

Le tems heureux de l'Âge d'Or.

Dans nos champs, nous voyons les fleurs

Aussi belles qu'au premier âge ;

La rose a les mêmes couleurs ;

Les oiseaux le même ramage.

Aimons , &c.

Philomele , encore au printems ;

Chante dans ces plaines fleuries ;

Les ruisseaux , comme aux premiers tems ;

Parlent d'amour à nos prairies.

Aimons , &c.

Zéphyr , des mêmes feux épris ;

Sent , pour Flore , une ardeur égale ;

Pour caresser les jeunes lys,
 L'abeille est aussi matinale.
 Aimons, aimons, nous reverrons encor
 Le tems heureux de l'âge d'or.

HAINAULT.

COURTE DURÉE DU PLAISIR.

C H A N S O N .

C O N T R E un engagement
 Je me crus affermie ;
 Mais Daphnis est charmant ;
 Et j'en fis la folie :
 Dès qu'il m'eut attendrie ,
 L'ingrat fut inconstant ;
 Le bonheur de ma vie
 N'a duré qu'un instant.

Plaire & sentir l'ardeur
 D'un amour véritable ,
 A tout autre bonheur
 Me sembloit préférable :
 Raison peu secourable !
 Eh ! quoi ! tu peux souffrir
 Qu'un bien si peu durable ,
 Fasse tant de plaisir.

Amans, votre bonheur
 N'est enfin qu'un mensonge ;

Mais quelle aimable erreur ,
 Lorsqu'elle se prolonge !
 Ah ! si tu me replonge ,
 Amour , dans ce sommeil ;
 Si je fais un beau songe ,
 Sauve-moi du réveil.

MONCRIF.

L'AMANT GRENADIER.

CHANSON.

MALGRÉ la bataille
 Qu'on donne demain ,
 Ça , faisons ripaille ,
 Charmante Catin ;
 Attendant la gloire ,
 Goûtons le plaisir ,
 Sans lire au grimoire
 Du sombre avenir.

Si la hallebarde
 Je peux mériter ,
 Près du Corps-de-garde
 Je te fais planter ;
 Ayant la dentelle ,
 Le foulier brodé ,
 La blouque à l'oreille ;
 Le chignon cardé.

Narguant tes Compagnes,
 Méprisant leurs vœux,
 J'ai fait deux Campagnes,
 Rôti de tes feux.
 Digne de la pomme,
 Tu reçus ma foi;
 Et jamais rogome
 Ne fut bu fans toi.

Tien, serre ma pipe,
 Garde mon briquet;
 Et si la Tulipe
 Fait le noir trajet,
 Que tu sois la seule;
 Dans le Régiment,
 Qu'ait le brûle-gueule
 De son cher Amant.

Ah! retien tes larmes!
 Calme ton chagrin;
 Au nom de tes charmes,
 Acheve ton vin.
 Mais quoi! de nos bandes
 J'entends les tambours.
 Gloire, tu commandes,
 Adieu mes Amours.

MANGENOT.



CONSEILS AUX AMANS.

CHANSON.

ÉCOUTEZ ma leçon,
 Forgerons de Cythère :
 Pour former un chaînon ;
 Avec jeune Bergère ;
 Frappez , frappez , frappez fort ;
 Si vous voulez lui plaire ,
 Frappez , frappez , frappez fort ;
 Mais , frappez d'accord.

A ce métier si beau ,
 Se hâter , est paresse :
 Ne levez le marteau ,
 Que quand l'autre le baisse.
 Frappez , frappez , frappez fort ;
 Malheur à qui se presse !
 Frappez , frappez , frappez fort ;
 Mais , frappez d'accord.

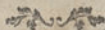
Quiconque , mollement ,
 Travaille à cet ouvrage ,
 De Compagnon charmant ;
 N'aura pas l'avantage ;
 Frappez , frappez , frappez fort ;
 Autrement l'on enrage.
 Frappez , frappez , frappez fort ,
 Mais , frappez d'accord.

Courageux matelots
 Des rives de Cythère,
 Livrez-vous à ses flots,
 Vent propice, ou contraire :
 Ramez, voguez, ramez fort ;
 C'est le point nécessaire ;
 Ramez, voguez, ramez fort,
 Et ramez d'accord.

Si le fort vous offroit
 Quelque jeune Bergère ;
 Pour la prise, il faudroit
 Combattre en téméraire.
 Ramez, voguez, ramez fort ;
 C'est la loi du Corsaire ;
 Ramez, voguez, ramez fort,
 Et ramez d'accord.

Mais on n'enchaîne pas
 Gentille tributaire ;
 L'on fait, à ses appas,
 Un parti moins sévère.
 Ramez, voguez, ramez fort ;
 Méritez le salaire ;
 Ramez, voguez, ramez fort,
 Et ramez d'accord.

L'Abbé MANGENOT.



LES POSSIBILITÉS.

CHANSON.

DAMON, calmez votre colere ;
 A quoi bon ces emportemens ?
 Dès que je dépends de ma mere,
 Suis-je maîtresse de mon tems ?
 Pour vous, d'amour, mon cœur pétille ;
 Hélas ! je ne pense qu'à vous ;
 Et si je manque au rendez-vous,
 Vous sçavez que, quand on est fille ;
 On fait ce qu'on peut,
 Et non pas ce qu'on veut.

Pénétré d'un aveu si tendre ;
 Damon, de joie, est transporté.
 Sur eux, l'Amour alloit répandre
 Les charmes de la volupté ;
 Quand, par une malice extrême,
 Ce Dieu, voulant tromper leurs vœux ;
 De Damon suspendit les feux ;
 Et lui fit voir que, quoi qu'on aime,
 On fait ce qu'on peut,
 Et non pas ce qu'on veut.

Mais bientôt l'Amour le ranime ;
 Tout est force en lui ; tout renaît ;
 Trois fois, il répare le crime,
 Que son trop d'ardeur avoit fait.

Redouble , cher Amant ! dit-elle ,
 Redouble ! reste entre mes bras !
 J'y sens , répond-il , mille appas ;
 Mais vous seriez cent fois plus belle ,
 Qu'on fait ce qu'on peut ,
 Et non pas ce qu'on veut.

Hélas ! je vois bien , dit Aminte ,
 L'air attristé , les yeux baissés ,
 Que votre amour n'étoit que feinte :
 Votre tiédeur le prouve assez.
 De Damon , surpris de l'entendre ,
 Ce reproche attise le feu.
 Elle en tire encore un aveu ;
 Mais cet aveu lui fit comprendre ,
 Qu'on fait ce qu'on peut ,
 Et non pas ce qu'on veut.

RIBOUTET.

CONSEILS AUX MARIÉS.

CHANSON.

DE la sombre jalousie ;
 Maris , fuyez le poison :
 Cette noire phrénésie
 Vous prive de la raison.
 Si des Rivaux redoutables
 Caufent vos tourmens secrets ;
 En vous rendant plus aimables ;
 Renyersez tous leurs projets.

Argus, auprès d'une Belle ;
 Eut beau veiller nuit & jour ;
 Malgré sa garde éternelle,
 Il fut dupé par l'Amour.
 Si ce gardien si sévère
 Ne put rien avec cent yeux ;
 Hélas ! que pourriez-vous faire ?
 Vous qui n'en avez que deux.

Si votre épouse est fidelle,
 A tort, vous vous allarmez ;
 Si l'Amour ailleurs l'appelle,
 En vain vous vous gendarmez.
 Par douceur, vous pourriez être
 Excepté du fort commun ;
 Mais, si vous parlez en maître,
 Je parierai cent contre un.

La contrainte, dont on use
 Par un jaloux mouvement,
 D'une femme accroît la ruse,
 Et les desirs d'un Amant.
 Souvent même on ne s'engage,
 Dans un commerce galant,
 Que pour goûter l'avantage
 De tromper un surveillant.

Pour trop user de remède ;
 Bien souvent on se détruit ;
 De l'erreur qui vous possède,
 Jaloux, c'est-là tout le fruit.

Vos précautions sévères
Avancent l'instant fatal ;
Et vos peurs imaginaires
Réalisent votre mal.

PANARD.

LE MOINE, HEUREUX RIVAL.

CHANSON.

GENS de bien , prêtez silence ;
Plaignez mon destin maudit ,
Qui me fait aimer Hortense ,
Qu'un Moine , en secret , instruit.
Dieu vous garde du moine gris ,
 Biribi !
Dieu vous garde du Moine !

Si , par mon bien , je la tente ,
Par mon rang , par mon crédit :
Lui , plus modeste , ne vante
Que son âge & son habit.
 Dieu vous garde ! &c.

Si je parle à la perfide ,
L'Amour me rend interdit :
Mais lui , d'un regard avide ,
Accompagne son débit.
 Dieu vous garde ! &c.

Si je vole chez la Belle,
 Si-tôt que l'Aurore luit,
 Je trouve chez l'infidelle
 Mon rival qui s'établit.

Dieu vous garde ! &c.

A sa porte , en Petit-Maitre ,
 Si je fais le guet la nuit ,
 Je le vois par la fenêtre ,
 Qui , malgré moi , s'introduit.

Dieu vous garde ! &c.

Si je cause à sa ruelle ,
 Il s'afflit dessus son lit ;
 Et si je bois avec elle
 Quatre coups , il en boit huit.
 Dieu vous garde du Moine gris ,
 Biribi !

Dieu vous garde du Moine !

PONT-DE-VEYLE.

LA BERGERE DÉLAISSÉE.

CHANSON.

JE n'entends plus , dessous l'ormeau ,
 Le Berger que j'adore ;
 Il n'enfle plus son chalumeau
 Au lever de l'aurore.
 Je le préférois à ses rivaux ;

Il ne cessoit de me faire ,
 Pour me plaire ,
 De petits airs nouveaux.

C'est le Berger le plus parfait ;
 Qui soit dans le Village ;
 Tout ce qu'il dit , tout ce qu'il fait ,
 Sans qu'on y pense , engage :
 Je le préférois , &c.

Que j'ai de regret à son cœur !
 Un autre objet l'engage.
 Il étoit fait à mon humeur ;
 J'aimois son badinage.
 Je le préférois , &c.

Mon jardinet il arrosoit
 Trois fois la matinée ;
 Trois fois, le soir, recommençoit ,
 Pour finir la journée.
 Je le préférois à ses rivaux :
 Il ne cessoit de me faire ,
 Pour me plaire ,
 De petits airs nouveaux.

BONNEVAL.

LE SOT AMANT.

CHANSON.

J'AVOIS cru que Colinet ,
 Quand il me trouva seulette ,

Dans le fond de ce bosquet ,
 M'auroit parlé d'amourette ;
 Je me préparois , de loin ,
 Des raisons pour me défendre.
 Mais je n'en eus pas besoin ;
 Car il n'osa rien entreprendre.

Aux soupirs il se borna ,
 Me regardant d'un air tendre ;
 Quelques fleurs il me donna ;
 N'étoit-ce pas bien l'entendre ?
 Je fis exprès un faux pas ,
 Et tombai sur la verdure ;
 Mais le sot ne comprit pas
 Tout le fin de cette aventure.

Quand on vient nous en conter ,
 Nous avons droit de prétendre
 La gloire de résister ,
 Ou le plaisir de nous rendre.
 Avec un Amant glacé ,
 La résistance est facile ;
 Mais qu'il m'eût embarrassé ,
 S'il se fût montré plus habile !

FLEURY.

AVENTURE DE BAL,

CHANSON.

QVOI ! j'aurois pu vous amuser ;
 Adorable Princesse ?

Que ne puis-je me déguiser ,
Pour vous parler sans cesse ?
Tout mon esprit est dans vos yeux :
Le desir de vous plaire
A mis , deux fois , au rang des Dieux ;
Un mortel ordinaire.

Cette prompte nuit va finir
Ma brillante aventure ;
De mon bonheur le souvenir
Deviendra ma torture.
Je vous verrai , fille des Dieux ;
Au séjour du Tonnerre :
Vous allez rentrer dans les Cieux ;
Je reste sur la terre.

LAMARRE.

DESCRIPTION DE L'OPÉRA.

CHANSON.

J'AI vu le Soleil & la Lune
Qui faisoient des discours en l'air ;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir , tout frisé , de la Mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée ,
Aux doux regards , au teint fleuri ,
Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le Maître du Tonnerre ,
 Attentif au coup de siflet ,
 Pour lancer ses feux sur la terre ,
 Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu , du ténébreux Empire ,
 Accourir , avec un pétard ,
 Cinquante Lutins , pour détruire
 Un Palais de papier brouillard.

J'ai vu des Dragons fort traitables ,
 Montrer les dents , sans offenser ;
 J'ai vu des poignards admirables
 Tuer les gens , sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une Bergere ,
 Lorfqu'elle dormoit dans un bois ,
 Prescrire aux oifeaux de se taire ;
 Et lui , chanter à pleine voix.

J'ai vu des Guerriers , en allarmes ,
 Les bras croifés , & le corps droit ,
 Crier cent fois , Courons aux armes ,
 Et ne point fortir de l'endroit.

J'ai vu , ce qu'on ne pourra croire ,
 Des Tritons , animaux marins ,
 Pour danser , troquer leur nageoire
 Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes & gavottes ;
 J'ai vu des fleuves sautillans ;

J'ai vu danser deux Matelotes ,
Trois Jeux , six Plaisirs & deux Vents ;

Dans le char de Monsieur son pere ;
J'ai vu Phaëton , tout tremblant ,
Mettre en cendre la terre entiere
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland , dans sa colere ;
Employer l'effort de son bras ,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas.

J'ai vu souvent une Furie ,
Qui s'humanisoit volontiers.
J'ai vu des Faiseurs de magie
Qui n'étoient pas de grands forciers.

J'ai vu des ombres très-palpables ;
Se trémousser au bord du Stix.
J'ai vu l'Enfer & tous les Diables
A quinze pieds du Paradis.

J'ai vu Diane , en exercice ;
Courir le cerf avec ardeur.
J'ai vu , derriere la coulisse ,
Le gibier courir le Chasseur.

PANARD.



L A C H A S S E .

C H A N S O N .

C'EST ici, des bois de Cythere,
 Le plus agréable canton.
 Sous la plus petite fougere,
 Il est du gibier à foison.

Si l'on manque souvent sa proie,
 N'en cherchez point d'autre raison ;
 C'est qu'on s'écarte de la voie,
 Et que le Piqueur n'est pas bon.

Apprenez les règles succinctes
 De la chasse de Cupidon ;
 Il ne faut point faire d'enceintes ;
 Ce n'est pas la bonne façon.

Ne chassez point sur les brisées,
 Qu'avant vous, d'autres Chasseurs font ;
 Ce sont des prises trop aisées ;
 Et le plaisir n'en est pas long.

Si vous revoyez à la quête
 Un pied bien petit, bien mignon :
 C'est bon signe ; &, sans voir la bête,
 Elle est courable : J'en répons.

Tomber en défaut, est un crime,
 Mais qui mérite le pardon :

Le trop d'ardeur , qui nous anime ,
En est quelquefois la raison.

Oulvari ; reprenez courage :
Ce n'est pas un si grand affront.
Qui se dépîte , n'est pas sage ;
On le répare , en tenant bon.

Aux abois , quand la bête est mise ;
Profitez de l'occasion.
Mais ne sonnez jamais la prise ;
La fanfare est d'un Fanfaron.

L'ATTAIGNANT.

L E S P A N T I N S .

C H A N S O N .

L'AUTRE jour , un Philosophe ,
Joyeux , aimable & badin ,
Il en est de toute étoffe ,
Faisoit danser un Pantin.
Cette petite figure
Rend , dit-il , d'après nature ,
Ce qui nous met tous en train.
Tout homme est un vrai Pantin.

La passion dominante
Est le fil & le ressort ,
Qui , dans une main sçavante ;
Fait tout mouvoir sans effort.

Il en est de toute espece ;
 Car chacun a sa foiblesse.
 Un cordon , ou rouge ou bleu ,
 Suffit pour tout mettre en jeu.

Lorsque , pour une Coquette ,
 L'Amour nous fait soupirer ;
 Le cordon de la fleurette
 Est celui qu'il faut tirer.
 Une plus grande ressource ,
 C'est le cordon de la bourse ;
 Si-tôt qu'on le tirera ,
 La Pantine dansera.

Regardez cette figure ;
 Qui représente Thémis ,
 Qui , dit-on , d'une main sûre ,
 Pese & met tout à son prix :
 Dans les biens qu'elle dispense ,
 Qui fait pancher la balance ?
 C'est un petit filet d'or ,
 Qui fait aller le ressort.

Trissotin , le Parasite ,
 A pris , pour son protecteur ,
 Un Financier , sans mérite ,
 Qui n'a que de la hauteur.
 Il encense son Idole ,
 En prodiguant l'hyperbole ;
 Qu'est-ce que fait Trissotin ?
 Il fait danser son Pantin.

L'ATTAIGNANT.

LE DANGER ÉVITÉ.

CHANSON.

AH! Maman, que je l'échappe belle ;
Colin ,
Ce matin ,
S'étoit glissé dans ma ruelle.

Ah! Maman, que je l'échappe belle !
On a bien raison
De se défier d'un Garçon.

Il s'approche de moi, sans rien dire ;
Le frippon, foudain,
Me prend la main,
Je la retire.

Il sourit ; je le gronde ; il soupire ;
Mais, en soupirant,
Dieux ! qu'il avoit l'air séduisant !

Il poursuit ; je m'étonne ; il m'embrasse ;
Un prudent effort,
De son transport
Me débarrasse :
Mais, voyant redoubler son audace ;
J'avois bien regret
De n'avoir pas mis mon corset.

Ah! Maman, &c.

Malgré moi, mon sein frappe sa vue ;
Je le couvre en vain,

Il prit ma main ;
 J'en fus émue :
 Les deux mains , quand on est presque nue,
 Ne suffissent pas
 Pour cacher ce qu'on a d'appas.
 Ah ! Maman , &c.

En tremblant , je recule ; il s'avance ;
 Le traître , à l'instant ,
 D'un air content ,
 Sur moi s'élançe.
 Son ardeur forçoit ma résistance ;
 Mais le suborneur
 S'enfuit , voyant entrer ma sœur.
 Ah ! Maman , &c.

VADÉ.

LES PARFAITS AMANS.

CHANSON.

A NOTRE bonheur l'Amour préside :
 C'est lui qui nous choisit nos Bergers.
 Des ornemens du Temple de Gnide ,
 Il décore nos rians vergers.
 C'est-là qu'il reçoit nos sacrifices ,
 Sous les doux auspices
 Des tendres desirs ;
 Et, sur ses autels , l'encens , qui fume ;
 Jamais ne s'allume
 Que par nos soupirs.

Du fragile agrément d'être belle ;
 Nous ne tirons point de vanité ;
 Chez nous , les attraits d'un cœur fidelle
 L'emportent sur ceux de la beauté.
 Aussi nos Bergers , dans leur hommage ;
 N'ont point le langage
 Des trompeurs Amans :
 Leur talent est de peindre , à notre ame ;
 Leur sincere flamme ,
 Par les sentimens.

Nous ignorons les tristes allarmes ;
 Aux tourmens , notre cœur est fermé ;
 Si notre Berger répand des larmes ,
 C'est du plaisir de se voir aimé.
 Plus il est sûr de notre tendresse
 Et plus il s'empresse
 De la mériter ;
 Le feu délicat , qui nous anime ;
 Nourri par l'estime ,
 Ne fait qu'augmenter.

Aux douceurs d'une juste espérance ;
 Un Berger constant peut se livrer :
 L'instant vient où notre résistance ,
 Dans de vrais plaisirs , doit expirer.
 Mais l'Amant à qui l'on rend les armes ,
 Des vives allarmes ,
 Sçait nous préserver ;

Et, plus ardent, après la victoire ;
 Il trouve sa gloire
 A la conserver.

VADÉ.

L'AMANT PETIT-MAITRE.

CHANSON.

QUEL mystere !
 Pourquoi me cacher ces appas ?
 Laissez-moi faire.
 Quel mystere !
 D'honneur vous ne vous formez pas ?
 Les jolis bras !
 Encor de l'embarras ?
 Cette rougeur me désespere.
 Hélas !
 De tous vos Hélas !
 Ma reine, enfin je suis las.
 Quel, &c.
 Vous fuyez ?
 Vous partez ?
 Ah ! parbleu ! vous plaisantez.
 Je vous tiens . . . vous sonnez . . .
 Mais, mais, vous me surprenez.
 Car, pour le sentiment ;
 Je suis un Amant,
 S'il en fut jamais ;
 Mais
 Je perce le mystere ;

Vous jouez ici le refus ;
 C'est pour me plaire ;
 Oui , ma chere ,
 Oui , c'est un triomphe de plus.

VADÉ!

LE VAINQUEUR DE BERG-OP-ZOOM.

CHANSON.

C'TILA qu'a pincé Berg-op-Zoom ;
 C'tila qu'a pincé Berg-op-Zoom ,
 Est un vrai moule à Tédéon ,
 Est un vrai moule à Tédéon :
 Vantez qu'c'est un fier vivant , pisque ,
 Pour vaincre , il se fichoit du risque.

Spinola , près de Lovendal , *bis!*
 N'est , morgué , qu'un zéro de bal. *bis!*
 L'un mollit devant la pucelle ;
 L'autre entre , & fait son lit chez elle.

Tien ! sarpegué ! rien que son nom , *bis!*
 Fit autant d'effet que l'canon : *bis!*
 C'est qu'dans c'te famill' là , l'ouvrage
 Est l'pus fort de leur héritage.

Le Roi qu'a vraiment l'cœur royal , *bis!*
 Tout d'suit' vous l'a fait Maréchal : *bis!*
 Dam' vis-à-vis un Roi qui pense ,
 Le mérite a d'la récompense.

J'ai rien ; mais c'est assez pour moi, *bis.*
 Qu'un seul regard de notre Roi. *bis.*
 Quand l'Soleil donne sur une plante,
 Ses rayons la rendent vivante.

Dans c'te Chançon gn'y a guer' d'esprit ;
 Dans c'te Chançon gn'y a guer' d'esprit ;
 Mais le cœur sçait bien ce qu'il dit ;
 Mais le cœur sçait bien ce qu'il dit ;
 Et pis souvent, tel qui nous gouaille,
 En biau styl' ne dit rien qui vaille.

VADÉ.

L'AMANT SANS AMBITION.

CHANSON.

J'AI vu de notre Roi
 La Cour & l'Équipage :
 Tiens, Lisette, avec toi
 J'aime mieux le Village,
 J'aime mieux le Village.

On y goûte à loisir
 Une gloire importune ;
 Nous avons le plaisir ;
 Il vaut bien la fortune.

bis.

Sans le brillant fracas
 De la Grandeur suprême ;

Ton Berger, dans tes bras,
N'est-il pas Roi lui-même? *bis.*

Mon Louvre est un berceau,
Mon Sceptre une houlette;
Mon Empire un troupeau,
Et le cœur de Lifette. *bis.*

Ceint de myrtes fleuris,
Que tu cueillis toi-même,
Je vois, avec mépris,
Le plus beau diadème. *bis.*

Je vis, loin des grandeurs,
Auprès de ma Maîtresse;
Je n'ai point de flatteurs,
Mais son chien me caresse. *bis.*

L'art s'épuise à la Cour,
Pour le plaisir du Maître;
La Nature & l'Amour,
Sur tes pas le font naître. *bis.*

MARMONTEL.

LES DÉSAGRÈMENS DU MARIAGE,

CHANSON.

ON se marie,
Quelle folie!
Nœud trop respecté,
Vaux-tu la liberté?
Dur esclavage,

Fatal usage ,
 Tu finis le cours
 De nos beaux jours.
 Croyez-moi , Jeunesse ;
 Vive une Maîtresse !
 Son adresse ,
 Sa finesse ,
 Pour peu de soupirs ,
 A nos desirs ,
 Quand l'Amour nous presse ,
 Fait sans cesse
 Succéder les plaisirs.

Plaignons les pauvres Maris :
 Les embarras , les soucis ,
 Les chagrins & les ennuis ,
 Dans leurs logis ,
 Sont réunis.
 Les jeux & les ris
 Pour jamais en sont bannis.
 Au lieu des ardeurs ,
 Ce sont des froideurs ,
 Des langueurs ,
 Des aigreurs ;
 De la défiance ;
 Plus de douceurs ;
 Adieu la complaisance.

Hymen , sous tes loix ,
 Que l'on fasse un choix ;
 De certains minois

Ont quelquefois
Le don plaire :
Mais voit-on le cœur ,
L'esprit & l'humeur.
Non ; l'on a beau faire :
Toute fille a l'air trompeur.
 D'amour , trop épris ,
 L'on est surpris ;
Monsieur le Notaire
Termine l'affaire ;
Mais , le marché fait ;
 Le trébuchet
 Ferme tout net ;
 Nigaudiner
 Pris au gobet ;
A bientôt son paquet.
 Que de déchet !
 L'objet
 Plaisoit ,
 Sembloit
 Parfait ;
L'Hymen éclaircit la visière.
 Vu , dans son jour ,
Ce portrait est laid ,
 Déplaît ;
 C'est fait ;
 On hait ;
 Et l'amour
Fait place au regret.
L'époux , du devoir conjugal

S'acquitte mal ;
 De ce procédé peu loyal
 Naît Bacchanal.
 Femme en Lutin ,
 D'un air mutin ,
 D'un ton hautain ,
 Gronde sans fin ;
 Soir & matin ,
 C'est même train :
 A son goût , rien
 N'est jamais bien.

Survient , pour doubler le Mari ,
 Un Favori ;
 Quelque Valet
 Trop indiscret ,
 D'être cocu
 L'a convaincu.
 L'on a tout vu ;
 Tout est perdu.
 Grand carillon
 Dans la maison ;
 L'on n'entend plus
 Que bruit confus.
 Il faut jurer ,
 Pester , pleurer ,
 Sans différer ,
 Se séparer ,
 Et se deshonoré.
 On se marie , &c.

LES SI EN AMOUR.

CHANSON.

SI l'Amour est un doux servage,
 Si l'on ne peut trop estimer
 Les plaisirs où l'Amour engage,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Mais si l'on se sent enflammer
 D'un feu, dont l'ardeur est extrême ;
 Et qu'on n'ose pas l'exprimer :
 Qu'on est sot alors que l'on aime !

Si, dans la fleur de son bel âge,
 Femme bien faite, pour charmer,
 Vous donne son cœur, en partage,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Mais s'il faut toujours s'alarmer,
 Craindre, rougir, devenir blême ;
 Aussi-tôt qu'on s'entend nommer,
 Qu'on est sot alors que l'on aime !

Pour complaire au plus beau visage,
 Qu'Amour puisse jamais former ;
 S'il ne faut rien qu'un doux langage,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Mais quand on se voit consumer,
 Si la Belle est toujours de même,
 Sans que rien la puisse animer ;
 Qu'on est sot alors que l'on aime !

MARIGNY.

LES QUAND EN AMOUR.

CHANSON.

QUAND un Amant fidele & tendre
 Nous fert, & s'attache à nos pas,
 Pourquoi chercher à se défendre ?
 Qu'on est sotte de n'aimer pas !
 Mais quand on voit un infidelle,
 Qu'on peut aisément enflammer,
 Qui voltige de Belle en Belle ;
 Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

Quand on peut former une chaîne ;
 Sans chagrin, & sans embarras ;
 Quand l'amour n'a rien qui nous gêne ;
 Qu'on est sotte de n'aimer pas !
 Mais, pour peu que l'on ait à craindre ;
 Qu'on puisse cesser de charmer,
 Ou qu'un Berger ait à se plaindre ;
 Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

Au tems de l'aimable jeunesse,
 Où l'on brille de mille appas ;
 Lorsqu'à nous plaire tout s'empresse,
 Qu'on est sotte de n'aimer pas !
 Mais quand un Amant, sans constance,
 Croit avoir droit de nous charmer,
 S'il faut payer ses soins d'avance,
 Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

L'amour paroît le doux partage
 Des Bergeres, dans le bel âge ;
 Aux jeunes cœurs, il dit, tout bas :
 Qu'on est sotte de n'aimer pas !
 Mais nous tient-il sous son empire ?
 Il se plaît à nous allarmer ;
 Et, malgré tout ce qu'on peut dire :
 Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

M^{de} DE SAINTONGE.

AVIS AUX CHANSONNIERS.

C H A N S O N .

CHANSONNIERS, mes Confreres,
 Le Cœur, l'Amour, ce sont des chimeres ;
 Dans vos Chançons légères,
 Traitez de vieux abus,
 De Phœbus,
 De rébus,
 Ces vertus
 Qu'on n'a plus.
 Tâchez d'historier
 Quelque Conte ordurier,
 Mais avec bienfiance ;
 De mots
 Trop gros
 L'oreille s'offense.
 Tirez votre indécence
 Du fond
 De vos sujets ;

Et de faits
Faux , ou vrais ;
Scandaleux ,
Mais joyeux.

Les Madrigaux sont fades ;
L'apprêt
Qu'on met
A ces Vers mauffades ,
Ne vaut pas les boutades
D'un Chanfonnier fans art ,
Et fans fard ,
Mais gaillard ;
Indécent ,
Mais plaifant ;
Et puis tous ces Nigauds ,
Qui font des Madrigaux ,
Supposent à nos Dames
Des cœurs ,
Des mœurs ,
Des vertus , des ames ;
Et rempliffent de flammes ,
Et de beaux fentimens ,
Nos Amans ,
Presque éteints ,
Ces Pantins
Libertins.

L'Amour est mort en France ,
C'est un
Défunt

Mort de trop d'aisance ;
 Et c'est la jouissance ,
 Qui succede , en ce lieu ,
 A ce Dieu
 Des Bourgeois ,
 Des Gaulois ,
 D'autrefois.

Chanfonniers de bon sens ,
 Ne parlez donc qu'aux sens ;
 Peignez-nous sans scrupule ;
 Chantez ,
 Vantez

Les talens d'Hercule :
 Tournez en ridicule
 Ceux qui n'ayacent pas
 Plus d'un pas ,
 Ou qui font
 Un affront
 Au second.

COLLE.

L'ESPRIT A LA MODE.

CHANSON.

DANS un solide & juste Écrit,
 Fuir le clinquant & la bassesse ;
 D'un aimable & galant débit,
 Sçavoir embellir la sagesse :
 Voilà le bon esprit.

Dans le brillant phœbus d'une Ode,
 Prodiguer un stérile encens ;

A quelques traits éblouissans,
Immoler raison & bon sens :
Voilà l'esprit à la mode.

Des autres goûter le récit ;
Vouloir que tout le monde plaise ;
Se prêter à tout ce qu'on dit,
Et mettre chacun à son aise :
Voilà le bon esprit.

D'un Cercle, Censeur incommode,
S'emparer de tout l'entretien ;
Ne trouver brillant que le sien ;
Parler beaucoup, ne dire rien :
Voilà l'esprit à la mode.

Tenir, avec gens qu'on choisit,
De doux propos, qu'on affaïsonne
D'un sel qui plaît & divertit :
Sans jamais offenser personne :
Voilà le bon esprit.

Dans une histoire que l'on brode,
Charger vivement les portraits ;
D'Iris, mettre au jour les secrets ;
Accabler les absens de traits :
Voilà l'esprit à la mode.

Avant de se rendre érudit,
Se mettre au fait de sa patrie ;

Sçavoir Paris avant Madrid ;
Sçavoir l'Europe avant l'Asie :
Voilà le bon esprit.

Connoître le peuple Antipode ;
Sans sçavoir où Londres est placé ;
Dans l'histoire grecque versé ,
Sur la nôtre être à l'A , B , C :
Voilà l'esprit à la mode.

Sans regarder comme on conduit
La barque de la République ,
Vivre , en repos , dans son réduit ,
Et bien régler son domestique :
Voilà le bon esprit.

Des Grands censurer la méthode ;
Fronder , tout haut , les Potentats ,
Pour arranger tous les États ;
A son chez soi ne penser pas :
Voilà l'esprit à la mode.

Vivre sans noise & sans dépit ;
N'être jamais , en mariage ,
Contredisant , ni contredit ;
Borner ses soins à son ménage ;
Voilà le bon esprit.

Toujours l'un à l'autre incommode ;
N'avoir jamais même vouloir ;

Loger ensemble, fans se voir ;
Jamais ni bon jour, ni bon soir :
Voilà l'esprit à la mode.

LES FLEURETTES.

CHANSON.

ON voit encor des Belles
D'un cœur simple & fans fard ;
N'employez, auprès d'elles,
Ni les présens ni l'art ;
Offrez rubans, Chançonnettes,
Quand l'or ne peut réussir ;
Souvent on sçait attendrir
Par des fleurettes.

Sous un ormeau, Thémire
Filoit son lin, un jour :
Tircis la voit, l'admire,
Et s'enyvre d'amour.
Il cueille des violettes,
Qu'il noue avec des faveurs :
Souvent on gagne les cœurs
Par des fleurettes.

D'une rose, en échange ;
Je serai satisfait,
Bergere, que j'arrange
Moi-même, ce bouquet :
Berger, qu'est-ce que vous faites ?

Dans son sein il le nichoit ;
 L'Amour malin se cachoit
 Sous ces fleurettes.

Alors, sur une rose
 Tircis porte la main ;
 Le tendre Amour dispose ;
 Thémire à ce larcin.
 Ils sont seuls dans ces retraites :
 Tircis presse avec ardeur ;
 Themire donne une fleur
 Pour des fleurettes.

FAVART.

LES DANGERS DE L'EAU.

CHANSON.

POUR détruire le genre humain ;
 Les Dieux ont inondé la terre ;
 C'est un témoignage certain,
 Que l'eau fait pis que le tonnerre.
 Amis, ne buvons jamais d'eau :
 Des Dieux, c'est le plus grand fléau ;

Phaëton, ce jeune éventé,
 Qui voulut éclairer le monde,
 Par la foudre précipité,
 Du Pô, s'en alla boire l'onde.
 Amis, ne buvons jamais d'eau :
 Des Dieux, c'est le plus grand fléau ;

Le modèle fameux des Sots,
 Le fat & l'orgueilleux Narcisse,
 F ij

Un jour se mirant dans les flots,
 Y trouva son juste supplice.
 Amis, ne buvons jamais d'eau :
 Des Dieux, c'est le plus grand fléau.

Icare, voulant, jusqu'aux Cieux ;
 Élever son vol téméraire,
 De son projet audacieux,
 Dans l'onde, reçut son salaire.
 Amis, ne buvons jamais d'eau :
 Des Dieux, c'est le plus grand fléau.

Ce Peuple, où Latone, en danger ;
 Souffrit un si cruel outrage,
 En grenouilles se vit changer :
 L'onde fut son triste partage.
 Amis, ne buvons jamais d'eau :
 Des Dieux, c'est le plus grand fléau.

Aux Enfers, un cruel destin
 Fait soupirer les Danaïdes ;
 Elles versent de l'eau sans fin,
 Pour expier leurs parricides.
 Amis, ne buvons jamais d'eau :
 Des Dieux, c'est le plus grand fléau.

Que les Mortels étoient heureux
 Dans l'âge où régnoit l'innocence !
 Il ne manquoit rien à leurs vœux ;
 Le vin couloit en abondance.
 Buvons de ce jus précieux :
 C'est le plus beau présent des Cieux ;

Pour prix de sa rare vertu ,
 Noë , ce fameux Patriarche ,
 Reçut du Ciel le bois tortu ,
 Si-tôt qu'il fut sorti de l'Arche.
 Buyons de ce jus précieux :
 C'est le plus beau présent des Cieux.

L'ÉLOGE DE MAROTTE.

CHANSON.

J'AI la marotte
 D'aimer Marotte ;
 Je la préfère à
 Nos sœurs de l'Opéra.
 C'est une Infante
 Moins triomphante ,
 Que ces belles Demoiselles-là.

C'est qu'elle est jolie ;
 C'est qu'elle est polie ;
 C'est qu'elle est d'une folie
 Elle se rit toujours de quelqu'un . . .
 De l'esprit sans suite ;
 Sa conduite
 N'a pas le sens commun.

J'ai la marotte
 D'aimer Marotte :
 Quoique trop ouverts ;
 Je préfère ses airs

Aux graves mines
De nos Robines,
Dont l'orgueil est le moindre travers.

Cet hyver, par accident,
La veuve d'un Président,
M'avoit pris, en attendant ;
Et, ce Printems,
J'eus, quelque tems,
La femme d'un Intendant ;
Mais à mon corps défendant.
Combien je souffris !
Si c'est, mes amis,
Un malheur d'être pris
Par des Présidentes ;
C'est encore pis
D'avoir des Intendantes.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte ;
Habile en amour,
Elle y sçait plus d'un tour.
C'est une aifance,
Une indécence :
On croit voir une femme de Cour.

De ces femmes-là,
J'en ai jusques-la ;
Ne font pas de grandes trouvailles ;
Et l'on en aura
Tant qu'on en voudra ;

D'autant qu'à Versailles,
C'est à qui s'en défera.
Mais ici, déjà
L'on en veut à
Ma pauvre Marotte ;
Déjà l'on complotte
De me l'accrocher.
On veut chercher
A s'aboucher ;
On offre cher
En viager :
Je l'ai fait déloger.

Un des meilleurs
Enchérisseurs,
O tems ! ô mœurs !
C'est . . . il faut que je nomme
L'homme ;
C'est un riche Abbé, titré,
Mitré,
Taré.

Son nom, c'est . . . non ;
Ne difons pas tout haut son nom.
Mais, si je ne le nomme pas,
Autre embarras !
Le Clergé, qu'on vient d'assembler ;
Me fait trembler.
Tous nos Prélats,
Gens délicats,
Qui jeûneront,

D'abord prendront
 Ce qu'ils pourront ;
 Puis chercheront ,
 Déterreron
 Marotte , & me l'enleveront.

Marotte est faite exprès pour eux :

Elle a des yeux
 Tendres & bleux ,
 Bien scandaleux ;

Quand elle lorgne , il est douteux
 Si Marotte ne fait pas mieux.

Sur nos Pontifes indécens ,
 Ces charmes-là font bien puissans ;

Et d'ailleurs Marotte a des sens ,

Récompensans
 Les infolens ,

Qui montrent des talens.

J'ai la marotte

D'aimer Marotte ;

Tant que je pourrai ,

Je la conserverai.

Mais s'il arrive

Que l'on m'en prive ;

Je m'en . . . ma foi ! je m'en passerai.



LE PETIT MAÎTRE.

CHANSON.

Ainsi doit être
Un petit Maître :
Leger , amusant ,
Vif , complaisant ,
Plaisant ;

Railleur aimable ,
Traître adorable.
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

D'un fade langage ,
D'un froid persiflage ,
Il fait un vain étalage ;
Il veut tout sçavoir ;
Il veut tout voir :
Sur tout , il chicane ,
Et ricane ,
Jugeant de tout ,
Sans goût.

Ainsi doit être
Un petit maître :
Leger , amusant ,
Et sur le ton plaisant ;
Railleur aimable ,
De tout capable.
C'est l'homme du jour ;
Fait pour l'amour.

CHANSONS

De la femme qu'il aura ;

Bientôt il se lassera :

On s'attend bien à cela ;

Mais chacun a ,

De son côté ,

Même liberté ;

Et rien ne fera

Gâté.

A peine on se voit

Sous le même toit ;

Chacun , comme étranger ;

Peut vivre à sa guise ,

Et s'arranger ,

Sans qu'on s'en formalise.

Ainsi doit être

Un petit maître :

Libre en ses desirs ,

De plaisirs en plaisirs ;

Sans cesse il vole ,

Toujours frivole ;

C'est l'homme du jour ;

Fait pour l'amour.

L'esprit dégagé

De tout préjugé ;

Un goût de caprice

Le prendra pour quelque actrice ;

Il la meublera ,

Et l'étalera ;

Et , dans la coulisse ;

D'un souper lui parlera. . . .

Viens ! C'est à l'écart ,
 Sur le rempart. . . .
 Sa défobligeante
 Y conduit l'Infante.
 Là , parlant d'abord ,
 Soupant après ,
 On donne effor
 Aux malins traits :
 L'absent a tort ;
 Et les bons mots
 Sont les plus fots
 Propos.

On parle Vers ,
 Concerts ,
 Bijoux ,
 Ragoûts ,
 Chevaux ,
 Romans nouveaux ;
 Pagodes ,
 Modes.
 On médit ;
 On s'attendrit ;
 On rit ;
 Grand bruit
 Au fruit :
 Ensuite , au bal , on acheve la nuit.
 Le matin , mis comme un Valet ,
 Pâle & défait ,

CHANSONS

Monsieur, dans un cabriolet ;
 Part comme un trait ,
 Et pousse deux
 Chevaux fougueux ;
 Qui, secouant leurs crins poudreux ,
 Renversent ceux
 Qui sont près d'eux ;
 Et s'échappant ,
 En galopant ,
 Dans ce fracas
 Doublant le pas.

Notre moderne Phaëton ;
 Prenant un ton ,
 Va chez plusieurs femmes de nom ,
 Leur fait la cour , pour les trahir ;
 Les aime , comme on doit haïr ;
 Ensuite il envoie un coureur
 Chez le Maignan , chez l'Empereur ;
 Demander des assortimens ,
 Des rivieres de diamans ,
 Pour sa Déesse d'Opéra ,
 Qui , bientôt s'en rira.
 Ainsi doit être , &c.

LA FILLE AMOUREUSE.

CHANSON.

TOUTES les meres ,
 Toujours séveres ,
 A leurs fillettes défendent d'aimer.

Vaine défense ,
Quand , dès l'entance ;
D'un feu naissant on se sent enflammer ;
On sent déjà ,
Malgré son innocence ,
On sent déjà ,
Qu'on est faite pour ça.
Lorsqu'on arrange
Une fontange ,
Prend-on , pour soi , toutes ces peines-là ?
Quand on nous admire ,
On nous fait sourire ;
Qui cherche à plaire , bientôt aimera :
On sent déjà
Que le cœur nous inspire ;
On sent déjà
Qu'on est faite pour ça.
On casse un lacet
Pour joindre un corset :
Est-ce sans dessein
Que l'on pare son sein ?
Quel secret pouvoir
Le fait donc mouvoir ?
Pour le laisser voir ,
On tortille un mouchoir.
A tout moment , on soupire ;
On desire ;
Et l'on sent là ,
Qu'on est faite pour ça.
On voit un Amant ;

CHANSONS

Et, timidement,
 On cache ses yeux,
 Pour le regarder mieux.
 D'où naît ce plaisir ?
 D'où vient qu'un soupir
 Presse l'estomac ?
 Que le cœur fait tic, tac ?
 On devient tendre ;
 Peut-on s'en défendre ?
 Ont sent, par-là,
 Qu'on est faite pour ça.

Lorsqu'il peint la flâme
 Dont brûle son âme,
 On tremble ; on rougit ;
 On a l'air interdit.
 Jusqu'à la pudeur,
 Tout trahit notre cœur.
 Rougit-on, hélas !
 De ce qu'on n'entend pas ?
 L'Amant nous presse ;
 Sa peine intéresse ;
 On sent, par-là,
 Qu'on est faite pour ça.

La bonne amie
 Est moins chérie,
 Que le jeune Amant
 Qu'on n'a vu qu'un moment ;
 Dès qu'il croit nous plaire,
 Il est téméraire ;

Et puis on excuse l'audace qu'il a ;

Et puis notre trouble
redouble ;

Et puis on aime ; & tout finit par-là.

FAYART.

LE CLERC DE PROCUREUR.

CHANSON.

NON, non, ma Femme, il n'en est rien ;
Non, non ; mon grand Clerc pense trop bien :
Je le connois garçon d'honneur,
Et point suborneur.
Je l'ai cru, comme vous,
Oui, mon cher Époux ;
Mais désabusons-nous.
Ce garçon, si doux,
Va trouver, la nuit,
Claudine, sans bruit :
C'est un matois qui la séduit,
Non, non, &c.

Je le trouve, un soir ;
Qu'il faisoit noir ;
Au lieu de la Belle ;
Il me prit pour elle ;
Et, d'un air badin,
Me prit la main.

Prendre la main, ne prouve rien.
Non, non, &c.

Il veut entreprendre ;
Mais je ne dis mot,

Pour mieux le surprendre ,
Et pour le rendre sot.

Qu'entreprit-il donc ?

De ce bon frippon ,
Apprenez l'audace :
Si-tôt il m'embrasse.
Eh ! comment oser
Prendre un baiser ?

Prendre un baiser , ne prouve rien.
Non , non , &c.

Il prend la mesure
De mon sein ;
Et moi , je l'endure ,
Pour être plus sûre.
Du dessein
De ce libertin.

Prendre le sein , ne prouve rien.
Non , non , &c.

Ce personnage
Est si sage ,
Qu'il colle un baiser là ;
C'est badinage.

Badinage ! eh ! non rien moins que cela ;
Faut-il que j'ajoute ,
Qu'en effet il cherche la route ,
Et m'ôte de doute
Tout-à-fait.

Ah ! je suis stupefait !
Direz-vous donc : Il n'en est rien ;

Non, non ; mon grand Clerc pense trop bien :
 Je le connois garçon d'honneur ,
 Et point suborneur.

FAVART.

L'AMOUR SURPRIS ET TROMPEUR.

CHANSON.

DANS un détour ,
 Me promenant au bois , un jour ,
 J'apperçus l'Amour ,
 Assis au pied d'un tilleul ,
 Seul.

A l'aspect du trompeur ,
 Je recule , en tremblant , de frayeur ;
 Mais il a l'air si doux ;
 Qu'ai-je à craindre ? Approchons ? . . .
 Sauvons-nous ?
 O fort heureux !
 Le traître dort ; tout fert mes vœux ;
 Ses yeux
 Dangereux
 Sont couverts d'un voile épais . . .
 Paix . . .

Pour lui prendre ses traits ,
 Dans ces lieux , tenons-nous aux aguêts .
 Essayons si , par-là ,
 Je pourrai . . . doucement . . . les voilà ;
 Ne tardons pas ,

Pour l'enchaîner , formons des lacs ;
 Mais , que fais-je ? hélas !
 S'il s'éveilloit . . . non ; il dort
 Fort.

Rassurons nos esprits ;
 Serrons-le ; dans les nœuds il est pris.
 Le cruel , aussi-tôt ,
 Fait un cri , se réveille en sursaut.
 Tyran des cœurs ,
 Reçois le prix de tes rigueurs.
 Je ris de tes pleurs ;
 Dans mes liens ,
 Je te tiens ;
 Viens.

Il répond en ces mots :
 Écoutez mes soupirs , mes sanglots.
 Je suivrai votre loi ;
 Je vous jure un respect . . . lâchez-moi.
 Tu me promets
 De ne troubler jamais , jamais ,
 La tranquille paix ,
 Dont , jusqu'ici ,
 J'ai joui ?
 Oui.

Pourquoi faire captif
 Un enfant qui paroît si naïf ?
 Je le fais trop souffrir :
 Délions ; je me sens attendrir.

Tu m'as lâché,
 Me dit l'Amour, d'un air touché,
 Et, d'un trait caché,
 L'ingrat, hélas ! me perça,
 Ah !

Tout mon sang se troubla ;
 Le perfide, en riant, s'envola.
 Je me sens pénétrer
 D'une ardeur... & ne puis respirer.
 Voilà comment
 L'Amour, content,
 Tient son serment.
 Ah ! Dieux ! quel tourment !
 Ainsi, que lui, tout Amant
 Ment.

FAVART.

LE POUVOIR DE L'OR.

CHANSON.

N'ATTENDEZ pas qu'ici l'on vous révère ;
 Si Plutus n'est votre Dieu tutelaire ;
 Sans son pouvoir,
 Tout le sçavoir
 Qu'on peut avoir,
 Ne peut valoir ;
 Rien ne répond à notre espoir :
 Le tems n'y peut rien faire.
 Mais, quand on tient ce métal salutaire ;

Tout ce qu'on dit
 Charme & ravit ;
 Chacun nous rit ;
 Tout réussit.

Veut-on charge, honneur, ou crédit ?
 Un jour en fait l'affaire.

Sans dépenser,
 C'est en vain qu'on espere
 De s'avancer

Au pays de Cythère :
 Mari jaloux,
 Femme en courroux ;
 Ferment, sur nous,
 Grille & verroux ;

Le chien nous poursuit comme loup :
 Le tems n'y peut rien faire.

Mais si Plutus entre dans le mystere,
 Grille & ressort
 S'ouvrent d'abord ;
 Le mari fort ;
 Le chien s'endort ;

Femme & Soubrette sont d'accord :
 Un jour finit l'affaire.

PANARD.

LES FILETS DE CYTHÈRE.

CHANSON.

POINT de bruit ;
 Ce réduit
 Solitaire

Est propre à tendre mes rêts ;
 Guettons , dans ces bosquets ,
 Les oiseaux de Cythere :

J'en aurai ;

Je sçaurai

Leur cachette ;

Mes filets sont sous des fleurs ;

Un des oiseaux voleurs

S'y jette.

Je faute dessus ma prise ;

En cage elle est bientôt mise.

Quel oiseau !

Qu'il est beau !

Quel ramage !

Je le fisle ; il vient chanter ;

Qu'il ne veut plus quitter

Sa cage.

Il me dit

Qu'il chérit

L'esclavage ;

Mon prisonnier me fait peur ;

C'est l'Amour , ce trompeur ,

Qui dit , en son langage :

Oui , Lison ,

Qu'en prison ,

L'on me tienne ;

Je ne veux ma liberté ,

Qu'après t'avoir ôté

La tienne.

LE POUVOIR D'UNE MAITRESSE,

CHANSON.

LE connois-tu, ma chere Éléonore ;
 Ce tendre Enfant qui te fuit en tout lieu ;
 Ce foible Enfant, qui feroit tel encore,
 Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?

C'est, par ta voix, qu'il étend son empire ;
 Je ne le sens qu'en voyant tes appas ;
 Il est dans l'air que ta bouche respire,
 Et sur les fleurs qui naissent sous tes pas :

Qui te connoît, connoitra la tendresse ;
 Qui voit tes yeux, en boira le poison :
 Tu donnerois des sens à la Sagesse,
 Et des desirs à la froide Raison.

BERNIS.

LA DISCRÉTION.

CHANSON.

LE papillon coquet
 Aime le badinage ;
 A la rose, au muguet ;
 A l'œillet
 Il offre son hommage.
 Il est léger ; il est volage ;
 Mais il est muet.
 Vous, qui le prenez pour modèle ;
 Imité-le dans ce portrait ;

Amans, pour l'honneur d'une Belle,
 Gardez toujours, gardez bien le secret ;
 On excuse un infidèle ,
 Et jamais un indiscret.

FAVART.

LA NATURE AMOUREUSE.

CHANSON.

DANS l'Univers, tout aime, tout desire ;
 Du tendre Amour tout peint la volupté.
 Si le papillon vole avec légèreté,
 Un autre papillon l'attire.
 Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser ;
 Le lierre, à l'ormeau, s'unit pour l'embrasser ;
 Les oiseaux sont charmés de pouvoir se ré-
 pondre ;
 Et le doux murmure des eaux
 Est causé par plusieurs ruisseaux ;
 Qui se cherchent pour se confondre.

FAVART.

L'AMOUR INCONSTANT.

CHANSON.

ON dépeint l'Amour dans l'enfance ;
 Il en a toute l'inconstance :
 Aussi-tôt qu'il voit un bijou,
 Jou, jou ;
 Pour l'obtenir, il pleure, il presse ;

Par ses cris redoublés, il fait si bien qu'il l'a

Ah ! ah !

Mais d'abord il le laisse,

Dès qu'il voit un autre joyau.

Oh ! oh !

Ce dernier l'intéresse.

Oui, toujours en Amour, l'objet le plus nouveau

Passé aisément pour le plus beau.

FAVART.

LA CRITIQUE.

CHANSON,

SANS humeur ;

Sans aigreur,

La critique

Sçait relever les défauts ;

Le sel de ses bons mots

Réveille, sans qu'il pique.

L'enjouement,

L'agrément

Est son style.

Corrigez, en amusant ;

Et soyez moins plaisant

Qu'utile.

Que le trait de l'Épigramme

Frappe l'esprit, jamais l'ame.

Épargnez ;

Éloignez

La Satyre.

Zoile.

Zoïle , vain & moqueur ,
En dégradant son cœur ,

Fait rire.

Un Censeur

Sans noirceur ,

Encourage ,

S'intéresse à nos progrès ,

Ne critique jamais ,

Que pour notre avantage.

Son secours

Est toujours

Nécessaire ;

Et l'éclat de son flambeau ,

Loin d'offusquer le beau ,

L'éclaire.

FAVART.

LE NOUVEAU PERE ABBÉ.

C H A N S O N .

VIVE notre vénérable Abbé ,

Qui siége à table mieux qu'au Jubé !

Le service étoit , ma foi , bien tombé ;

Sans lui , le réfectoire étoit flambé.

Son devancier parloit latin ;

Celui-ci se connoît en vin :

C'est un bon vivant !

Nargue du sçavant ;

Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?

Du vent ,

Souvent.

Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant :
 L'Abbé , le moine , le Frere servant ,
 N'observent le silence qu'en buvant ;
 Jamais de Carême , ni d'Avent :
 L'Abbé les a mis hors du Couvent.
 Dans ce bel institut de son estoc ,
 Chacun de nous vit ferme comme un roc ,
 Pas un , de son froc
 Ne feroit le troc ,
 Pour tout l'or du monde en bloc ;
 Tic , toc ,
 Chic , choc ,
 Cric ; croc ;
 Chantons , Frere Roch ,
 En vuidant ce broc.
 Vive , &c.

PIRON.

LE FRERE QUÊTEUR.

CHANSON.

PRENDS ton froc ;
 Ton sac & ton broc ;
 Sus , Frere Roch ,
 Vas faire le pieux escroc.
 Dans le dortoir
 Tout est , ce soir ,
 Au désespoir ;

Il y faut pourvoir ;

C'est ton devoir.

J'ai voulu voir

Notre réservoir ;

J'ai visité la cave & le faloir.

Tout le fallé

S'en est allé ,

Est avalé.

Le vin de Condrieu

Nous dit adieu ;

Pere Matthieu

Blasphême , au lieu

De prier Dieu.

Si ton retour n'est prompt ;

Tous nos Moines se damneront.

Prends ton minois

Humble & courtois ,

Ta douceuse voix ,

Et le cordon de saint François.

Le sexe , plein de charité

Pour la communauté ,

Fournira de quoi mettre au pot :

Tends , à propos , ton esquipot :

Mais sois fidele au dépôt.

Le Diable

Étrangleroit

Qui rogne oit

Notre prébende respectable ;

Vas , reviens ,

Et te souviens

Qu'un bon Frere quêteur vaut mieux que cent
Gardiens.

PIRON.

L' H O R O S C O P E .

C H A N S O N .

ÉCOUTEZ, jeune fillette ;
Et donnez-moi votre main :
De ma science secrette ,
Vous verrez l'effet soudain.

Une humeur gaie & bouffonne ;
Jusqu'à l'âge de six ans ,
De votre Maman , Mignonne ,
Fera les amusemens.

Des maîtres , de toute espece ,
Vous entoureront alors ;
Et l'on vous dira , sans cesse :
Droite ; & les pieds en dehors.

Après la dixieme année ,
Viendra le ton sérieux ;
Et , d'une fille bien née
Vous prendrez l'air tout au mieux.

Une vanité secrette
Vous causera des remords ,
En parcourant , en cachette ,
Votre joli petit corps.

De votre ignorance extrême
Vous troublez le repos,
Vous demandant à vous-même :
Que font donc là ces moineaux ?

Vous ferez, à l'aventure,
Mille systêmes tout neufs,
En vous donnant la torture
Sur l'origine des œufs.

Bientôt, à la chere Mie ;
Vous direz, en grand secret :
Ma mere, dans une envie,
A touché quelque barbet.

Une plus grande nouvelle ;
Tout bas, se distribuera ;
Que la jeune Demoiselle
A quelque chose déjà.

Deux jolis boutons de rose ;
Que couvre mal un fichu,
Invitent l'Amant ; il ose
Toucher ce que l'œil a vu.

De votre main, avec force ;
Vous lui donnerez un coup ;
Mais ce coup est une amorce
Pour en attirer beaucoup.

Ah ! je vois le téméraire
Tenter un autre larcin ;
Et, dans l'isle de Cythère,
Il voudroit glisser la main.

Menaces, châtimens, larmes
 Ne vous serviront de rien :
 Malgré toutes vos alarmes,
 Ce qu'il tient, il le tient bien.

Vous voilà brouillés ensemble ;
 Pour le moins, un jour ou deux ;
 Mais un hazard vous rassemble :
 Il aura l'air tout honteux.

Tout doucement il s'approche ;
 Cherchant la main qui le fuit :
 Il ne craint point le reproche ;
 Car toujours le pardon fuit.

Trotez de belle maniere ;
 Beaux sentimens, billets doux :
 Un jour ne passera guère
 Sans de petits rendez-vous.

Heureuse ! s'il vous ménage ;
 Quand vous ferez sans témoins ;
 Mais je vois votre Amant sage,
 Lors même qu'il l'est le moins.

Qu'en dira le pere Jacques,
 Ce Directeur si devot ?
 Comment ferez-vous, à Pâques,
 Pour tourner autour du pot ?

Une ruse, sans pareille,
 Otera ce poids si lourd ;
 Vous irez chercher l'oreille
 D'un vieux Carme aveugle & fourd.

Dans la maison , cette intrigue
 Fera du charivari ;
 Et la Parenté se ligue
 Pour vous chercher un mari.

On vous prône , on vous affiche :
 D'épouseurs , la troupe vient.
 On choisira le plus riche ,
 Sans sçavoir s'il vous convient.

Perrette , dit votre pere ,
 Monsieur vous offre sa main ;
 Nous avons brusqué l'affaire ;
 Vous l'épouserez demain.

Alors , vers la jeune vierge ,
 Le galant doit s'avancer ;
 Et vous , droite comme un cierge ,
 Serez d'un froid à glacer.

Vous recevrez , tout de suite ,
 Deux baisers à fleur de peau ;
 Et , de votre aveu tacite ,
 Cette embrassade est le sceau.

Paroissez , boucles d'oreilles ,
 Bijoux charmans , montre d'or ;
 Voici le jour des merveilles ,
 Et demain , peut-être encor.

Vous sortirez de l'Église
 Vers une heure après minuit :
 Voici le tems de la crise ;
 Enfin l'on vous met au lit.

Une main extravaguée
 Galopera vos appas.
 Vous direz, toute intriguée :
 Monsieur, vous n'y pensez pas.

Enfin, s'il veut vous contraindre
 A subir ses tendres loix ;
 Avec art, il faut vous plaindre,
 Et crier à basse voix.

Le lendemain, sur le compte ;
 Il fera le fanfaron ;
 Et, sur tout ce qu'il raconte,
 Vous ne direz oui, ni non.

Sa tendresse tiendra ferme ;
 Et durera près d'un an ;
 Vous la verrez à son terme ;
 Dès que vous serez Maman.

Pour rappeler l'infidelle,
 Vous feindrez d'aimer aussi.
 La ruse n'est pas nouvelle,
 Et n'a jamais réussi.

Il gardera sa maîtresse ;
 Et l'Amant, de son côté,
 De votre feinte tendresse
 Aura la réalité.

Malgré la galanterie,
 Vous garderez les dehors ;
 Et votre coquetterie
 Aura les plus fins ressorts.

Mais la jeunesse vous quitte ;
 Et la tendresse est à bout ;
 Alors vous en ferez quitte
 Pour nier hardiment tout.

Mais je vois , la malepeste !
 Qu'un Moine avare & rusé ,
 A belles mains , prend le reste
 D'un cœur aux-trois quarts usé.

C'est le jeu qui vous occupe ;
 Il faut bien vous dissiper :
 A force d'être un peu dupe ,
 Vous apprendrez à duper.

Bref , vous deviendrez dévote ;
 C'est votre dernier écueil.
 Ah ! sous votre humble capote ,
 Que vous cacherez d'orgueil !

A ma science étalée
 La fillette n'entend rien ;
 Mais , dans plus d'une assemblée ;
 La grande le comprend bien.

L'AMOUR NAISSANT.

CHANSON.

DEPUIS long-tems je raisonne :
 Pourquoi , ma Bonne ,
 M'en empêcher ?
 On voudroit tout me cacher ;

Je ne sçais rien ; mais je soupçonne.
 A mon cœur , dans ce séjour ,
 Tout peint l'Amour.
 Tout n'est qu'Amour.

Quoi ! Maman , faut-il encore
 Que je l'ignore ,
 A quatorze ans.
 Comme les fleurs de nos champs ;
 Je sens , je vois mon sein éclore.
 A mon cœur , &c.

Lise trouva , dans la plaine ,
 Une fontaine ,
 Et s'arrêta :
 De fleurs elle s'ajusta :
 Pour qui prit-elle cette peine ?
 A mon cœur , &c.

Ainsi que cette Bergere ,
 Dans l'onde claire ,
 Je me mirois ;
 De barbeaux je me parois ;
 Je sentoïis un desir de plaire :
 A mon cœur , &c.

Quand je vois cette onde pure ,
 Dont le murmure
 Est si flatteur ;
 Cette eau , dis-je , avec ardeur ,
 Paroît caresser la verdure ;
 A mon cœur , &c.

En menant mes moutons paître,
 Au pied d'un hêtre,
 Je vis un nid
 De petits oiseaux garni :
 Qu'est-ce donc qui les a fait naître ?
 A mon cœur, &c.

Voyez-vous, sur ces tourelles,
 Ces tourterelles
 Se caresser ?
 Les voyez-vous s'empressez ?
 Le plaisir agite leurs ailes.
 A mon cœur, dans ce séjour,
 Tout peint l'Amour,
 Tout n'est qu'Amour.

LES SOUHAITS D'UN AMANT.

CHANSON.

LE plaisir de la vie
 Consiste à trouver
 Une tendre Amie,
 Qui sçache approuver
 Toute la folie,
 Où l'ame ravie
 Cherche à se livrer.
 J'aime à voir ma maîtresse,
 Le verre à la main,
 M'animer sans cesse
 A boire du vin;

Et, pour tout dire enfin,
 Je veux que sa tendresse
 Ne refuse rien ;
 Que plus je la presse,
 Plus elle s'empresse
 D'y mettre du sien.

DANCHET.

LE CONFITEOR.

CHANSON.

MON Pere, je viens devant vous,
 Avec une ame pénitente,
 Me confesser, à vos genoux,
 D'avoir été trop indulgente
 Pour un ingrat que j'aime encor.
 Dirai-je mon *Confiteor* ?

Ah! mon Pere, si vous sçaviez
 Quel charme avoit cet infidelle ;
 Sans peine, vous m'excuseriez :
 Il me disoit que j'étois belle ;
 Qu'il m'aimeroit jusqu'à la mort.
 Dirai-je mon *Confiteor* ?

Il ne m'eut pas dit quatre mots ;
 Que je crus son ardeur sincere ;
 Je songeois à tous ses propos,
 Le soir, filant avec ma mere ;
 Le souvenir m'en plaît encor.
 Dirai-je mon *Confiteor* ?

Dans mon chagrin & mes ennuis ,
 Je répétois son nom fans cesse ;
 Ce n'est que pour parler de lui ,
 Que vous me voyez à confesse.
 Mon Pere , il se nomme Alcidor.
 Dirai-je mon *Confiteor* ?

Dites-lui , s'il vient devant vous ,
 Vous exprimer sa repentance ,
 Que le plus grand péché de tous
 Est le péché de l'inconstance ;
 Et me le renvoyez d'abord ,
 Pour dire son *Confiteor* ?

LA BONNE AMIE.

CHANSON.

QUI, par fortune, trouvera
 Nymphes dans la prairie ;
 Celle qui tant plus lui plaira ,
 Tenez , c'est bien ma mie.
 Si quelqu'une vient à danser ,
 Et d'une grace telle ,
 Qu'elle ne fait les fleurs verser ,
 Hé bien ! c'est encore elle.

Si quelqu'un dit , avec serment :
 Je donnerois ma vie ,
 Pour être aimé rien qu'un moment ;
 Tenez , c'est de ma Mie.

Si quelque autre fuit, fans espoir,
 La Nymphé qu'il adore,
 Content du charme de la voir ;
 Hé bien ! c'est elle encore.

Eglé vint aux jeux de Cérès,
 Et fut d'abord suivie ;
 Eglé revint le jour d'après ;
 On ne vit que ma Mie.
 Si quelque Nymphé a le crédit
 D'être toujours nouvelle
 A vos yeux, comme à votre esprit ;
 Tenez, c'est toujours elle.

L'autre matin, fous ces buiffons,
 Une Nymphé jolie
 Me dit : J'aime tant vos Chanfons ;
 Je dis : C'est pour ma Mie.
 Pour célébrer fes doux attraits,
 Fait-on Chanfon nouvelle ?
 En y songeant, l'instant d'après,
 On chante encor pour elle.

Je lui fçais maint adorateur,
 Et n'en ai jalousie.
 Amour a mis tout mon bonheur
 Dans celui de ma Mie.
 Que feroit de m'allarmer ?
 La chose est naturelle :
 Amour l'a faite pour charmer,
 Et nous, pour n'aimer qu'elle.

Prendre ainsi le doux nom d'Amant,
 Flatte ma fantaisie.

Elle me plaît uniquement ;
 Je l'appelle ma Mie.

Mais si j'étois la Dêité,
 Qui la forma si belle ;

Je croirois n'avoir mérité
 Que d'être enchanté d'elle.

MONCRIF.

PREMIERE LEÇON D'AMOUR.

CHANSON.

COLIN, à peine à seize ans,
 Aimoit déjà Colette.

Colette, à peine à treize ans,
 Écouteoit la fleurette.

On ne vit de si jeunes Amans
 Que Colin & Colette.

Colin sent déjà des feux ;
 En secret, il soupire.

Colette forme des vœux,
 Et cache son martyre.

Colette & Colin s'aiment tous deux,
 Sans oser se le dire.

Ils s'en alloient, sans dessein,
 Le matin, sur l'herbette.

Le cœur battoit à Colin ;

Il battoit à Colette.

Son bouquet lui tombe de la main ;
Colin perd sa houlette.

Il s'approche doucement ;
Un soupir le décèle.

L'un regarde tendrement ;
L'autre en devient plus belle.

Qu'as-tu donc , lui dit-il , en tremblant ?
Qu'as-tu donc , lui dit-elle ?

Colette , au dedans de moi
Je sens un trouble extrême.

Moi Colin auprès de toi ,
Je le sens tout de même.

Ah ! Colette , je t'aime , je croi.
Colin , je crois que j'aime.

Pour l'usage de ses dons ,
Nature les éclaire.

Un Dieu , par des charmes prompts ,
Les conduit au mystère.

En amour , il n'est point de leçons
Qui valent la première.



CHANSONS BACCHIQUES.

LE CULTE DU BUVEUR.

C H A N S O N .

D E tous les Dieux que la Fable
 A mis dans son Panthéon ,
 Il n'en est qu'un véritable ,
 Qui soit digne de ce nom.
 C'est Bacchus que je veux dire.
 Pour les autres Immortels ,
 Je crois qu'un Buveur peut rire
 Jusqu'aux pieds de leurs autels.

Aussi-tôt que la lumière
 A redoré nos côteaux ,
 Je commence ma carrière
 Par visiter mes tonneaux ;
 Ravi de revoir l'Aurore ,
 Le verre , en main , je lui dis :
 Voit-on , sur la rive More ,
 Plus qu'à mon nez , de rubis ?

Le plus grand Roi de la terre ,
 Quand je suis dans un repas ,
 S'il me déclaroit la guerre ,
 Ne m'épouvanteroit pas.

A table rien ne m'étonne ;
 Et je pense , quand je boi ,
 Si le grand Jupiter tonne ,
 Que c'est qu'il a peur de moi.

Si , quelque jour , étant yvre ,
 La mort arrêtoit mes pas ,
 Je ne voudrois point revivre
 Pour changer ce doux trépas.
 Je m'en irois , dans l'Averne ,
 Faire enyvrer Aleçon ,
 Et bâtir une taverne
 Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable
 Les Démons étant vaincus ,
 Je ferois chanter au Diable
 Les louanges de Bacchus.
 J'appaiserois , de Tantale ,
 La vive altération ;
 Et passant l'onde infernale ,
 Je ferois boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine ,
 Cent yvrognes m'ont promis ,
 De venir , la tasse pleine ,
 Au gîte où l'on m'aura mis ;
 Pour me faire une hétacombe
 Qui signale mon destin ;
 Ils arroseront ma tombe
 De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre,
Qu'on ne fasse mon tombeau ;
Je ne veux , pour tout écrire ,
Que le contour d'un tonneau ;
Et veux qu'on peigne ma trogne ,
Avec ces Vers alentour :
Ci gît le plus grand Yvrogne
Qui jamais ait vu le jour.

Maître ADAM.

A U T R E.

LE PÉLÉRIN DÉROUÉ.

J'ALLOIS en pèlerinage
Dans un temple de Vénus ,
Quand je fis , en mon voyage ,
La rencontre de Bacchus.
Il me dit : Arrête , écoute ,
Pour te venger d'une ingrate Beauté ;
Et pour finir les maux qu'il t'en coûte ;
Change de route ?
Et voyage de mon côté.

Viens , avec moi , dans mon temple ;
Goûter des plaisirs charmans.
Ne suis point le fol exemple
De ces malheureux Amans.
Dans une cave profonde
Je fus conduit par ce Dieu gracieux ;

Et je trouvai cette voûte ronde,
 En vin féconde,
 Plus belle que celle des Cieux.

Un respectable silence
 Règne dans ce sombre lieu.
 Tout y ressent la présence
 Et la majesté du Dieu.

Cent tonneaux remplis sans cesse,
 Sont comme autant & d'Autels & de Dieux,
 Où tout Buveur accourt, & s'empresse,
 Plein d'allégresse,
 Pour offrir son cœur & ses vœux.

Plein de Bacchus qui m'anime,
 J'approche, le fer en main.
 Un Dieu devient ma victime;
 Et je lui perce le sein.
 Le vin coule; il fallut boire.

Et je bus tant, que, depuis ce grand jour;
 Est-ce à ma honte, ou bien à ma gloire?
 Je n'ai mémoire
 Ni de Vénus, ni de sa Cour.

A U T R E.

R O N D E D E T A B L E.

Q U E chacun boive à ce qu'il aime;
 Rions, chantons, & buvons bien.
 Pour moi, je bois au bon vin même.
 Voilà mon couplet; dis le tien.

Je ne bois qu'à mon Isabelle,
 Sans qui je ne puis aimer rien ;
 Le bon vin ne vaut rien sans elle.
 Voilà mon couplet ; dis le tien.

Célébrons mon épouse Hortense,
 Malgré le conjugal lien ;
 Mais, c'est pour boire à son absence.
 Voilà mon couplet ; dis le tien.

Pour moi, dans cette douce guerre ;
 L'ami du bon vin est le mien.
 Je bois à qui remplit mon verre.
 Voilà mon couplet ; dis le tien.

LA MOTTE.

A U T R E.

L'AMOUR DÉARMÉ.

J'AI désarmé l'Amour ; &, de tout son bagage,
 J'ai pris ce qui pouvoit servir à mon ménage.

En guise de forets,

Pour percer mes tonneaux, je me fers de ses traits.

De son bandeau, j'ai fait une serviette ;

J'ai fondu son carquois pour me faire une assiette ;

Et, lorsque, pour goûter mon vin vieux & nouveau,

Je descends à ma cave,

Ce superbe vainqueur, à présent mon esclave,

Porte, devant moi, son flambeau.

AUTRE.

BACCHUS TROMPÉ.

UN jour dans un charmant repas,
 Près de Climene assis, je soupirois tout bas.
 Je n'osai de ses yeux célébrer la victoire.
 Du vin qu'elle verfoit, je chantai les appas.
 Dans ce moment, Bacchus, enyvéré de sa gloire;
 Pour un encens nouveau, prit mes Chançons à
 boire;
 Mais l'Amour ne s'y méprit pas.

AUTRE.

L'HEUREUX SONGE.

L'AUTRE jour, en dormant à l'ombre d'une
 treille,
 Je rêvois que Silvie oublioit sa rigueur;
 Animé de ma vive ardeur,
 En croyant l'embrasser, j'embrassois ma bouteille;
 Je m'éveillai dans le moment;
 Et, plein du doux transport de mon ame ravie,
 Je m'écriai : Que mon sort est charmant !
 Je goûte, dans le même instant,
 Les faveurs de Bacchus, & celles de Sylvie.

AUTRE.

LES DEUX PLAISIRS.

ENTRE le vin & ma Maîtresse
 Je ne sçaurois faire de choix;

Je ne puis vivre sans tendresse,
 Et je me meurs, si je ne bois.
 Chacun d'eux m'anime & m'engage;
 Le plaisir en est différent:
 Iris m'en donne davantage;
 Le vin m'en donne plus souvent.

A U T R E.

LA VÉRITÉ DANS LE VIN.

NON, ce n'est point une étoile funeste
 Qui rend tant de Normands parjures & trompeurs;
 Si l'on voit leur pays fécond en imposteurs,
 Cessons d'en accuser l'influence céleste.
 Privés de ce jus tout divin,
 Ne nous étonnons pas qu'ils soient fourbes infignes;
 Puisque ces malheureux n'ont ni treilles ni vignes,
 Et que la vérité se trouve dans le vin.

A U T R E.

LES SACRIFICES A BACCHUS.

CHARMANT Bacchus, pour toi je renonce à
 l'amour.
 Voi tout ce que j'ai fait pour te faire ma cour.
 J'ai quitté la tendre Nanette;
 J'ai brûlé, ce matin, les lettres de Manon;
 J'ai rendu le portrait de la jeune Lifette;
 Il ne me reste plus qu'une bague à Fanchon;
 Que je m'en vais troquer contre un tire-bouchon!

AUTRE.

LES BUVEURS TOUJOURS D'ACCORD.

D'OU vient, disoit Lucas, qu'on voit, entre les
Rois,
Toujours maille à partir, toujours quelque ani-
croche ?

Morgué, parmi nous, sans reproche,
Je vivons mieux d'accord, nous autres villageois;
En voici la raison, ce me semble,
Lui répondit Grégoire, en esprit fort :
Le moyen qu'ils soyons d'accord ;
Ils ne buvont jamais ensemble.

AUTRE.

LES EFFETS DU VIN DE CHAMPAGNE.

LA Fable, entre mille plaisirs,
Et mille flots badins, conduits par des Zéphirs ;
Fit naître une Vénus de l'écume de l'onde.
Que la Grèce murmure, ou que la Fable gronde ?
La Champagne, le verre en main,
A l'aspect des pressoirs que sa liqueur inonde,
Le fait naître aujourd'hui de la mousse du vin.

LAINÉZ.

AUTRE.

A LA BOUTEILLE.

AIMABLE fille de la treille ;
Doux charme de l'oïseté ;

Fidèle

Fidèle amie , ô ma Bouteille !
Viens , amène la volupté.
Que dans l'ardeur de son délire
Nos jours passent comme un instant.
Obéis au son de ma lyre :
Hâte-toi , Sylvandre s'attend.

Par une douce violence ,
Tu commandes à nos humeurs ;
Tu forces la haine au silence ;
Tu sçais t'assujétir nos mœurs.
Tu dérides le front du Sage
Sous la douce yvresse abbatu ;
Et tu fers le libertinage ,
Sans effaroucher la vertu.

Le voile de la Politique
Tombe sous tes premiers efforts ;
De sa plus secrète pratique
Tu découvres tous les ressorts.
Par toi , le pauvre qu'on opprime ;
Perd un douloureux souvenir ;
Et , dans le transport qui l'anime ,
Ne voit qu'un heureux avenir.

Viens ; & que les Graces badines ;
Qui ne t'abandonnent jamais ,
Des plaisirs que tu nous destines ,
Redoublent encor les attraits.

A la lueur de cent bougies,
Rivales de l'astre du jour,
Nous célébrerons tes orgies,
Sans songer même à son retour.

NIVERNOIS.

AUTRE.

LE NOUVEAU NARCISSE.

JE suis un Narcisse nouveau,
Qui s'aime & qui s'admire;
Dans le bon vin, & non dans l'eau,
Je m'observe & me mire;
Et, quand je vois le coloris
Qu'il donne à mon visage,
De l'amour de moi-même épris,
J'avale mon image.

AUTRE.

LE TONNERRE.

QUEL effroyable bruit! quels feux étincellans!
Jupiter, aux Mortels, déclare-t-il la guerre?
Veut-il encor, par son Tonnerre,
Foudroyer de nouveaux Titans?
Gronde, Tonnerre affreux; & ravage le Monde
Par tes redoutables fureurs!
Fais tout trembler d'effroi, sur la Terre & sur l'Onde:
Mais respecte, du moins, la Vigne & les Buveurs.

LE BRUN.

A U T R E.

L E S O L E I L.

LE Dieu, qui répand la lumière,
 Va terminer sa course dans les flots,
 Et quitte, le matin, l'humide sein des eaux,
 Pour recommencer sa carrière.
 Mais, malgré l'ordre du destin,
 Qui lui fait éclairer le Monde,
 S'il couchoit dans le vin, comme il couche dans
 l'onde,
 Il ne sortiroit pas de son lit si matin.

SANADON, Jésuite.

A U T R E.

L E S E C O U R S D E B A C C H U S.

QUAND le Dieu des Amans
 Vous promet d'heureux momens,
 Implorez les faveurs
 Du Dieu des buveurs.
 Dès le matin,
 Offrez-lui votre hommage;
 Prenez du courage,
 En prenant du vin;
 Et, buvant tour-à-tour,
 Empruntez à Bacchus de quoi payer l'Amour.

M^{lle} de LOUVENCOURT.

A U T R E.

R E C O U R S A B A C C H U S.

V ENGE-MOI d'une ingrata Maîtresse,
 Dieu du Vin; j'implore ton yvresse;
 Un Amant se sauve dans tes bras.
 Hâte-toi; j'aime encor; le tems presse:
 Ç'en est fait, si je vois ses appas.
 Que d'attraits! ô Dieux! qu'elle étoit belle!
 Vole! Amour! vole auprès d'elle!
 Et ramene, avec toi, l'infidelle.

HAINAULT.

A U T R E.

L E M E U N I E R.

Q UEL état douloureux! ami, peux-tu le croire?
 Difoit le meûnier Maturin.
 Un ruisseau régle mon destin:
 Et lorsqu'il manque d'eau, je suis contraint d'en
 boire:
 Mais lorsqu'il coule, ami Grégoire,
 Et qu'il fait tourner mon moulin,
 A longs traits j'avale du vin.





PIÈCES ANACRÉONTIQUES.

L A R O S E.

MIGNONE, allons voir si la rose,
 Qui, ce matin, avoit descloſe
 Sa robe de pourpre, au Soleil,
 A point perdu, cette veſprée,
 Les plis de ſa robe pourprée,
 Et ſon teint, au voſtre pareil.

Las ! voyez, comme, en peu d'eſpace,
 Mignone, elle a deſſus la place,
 Las ! las ! ſes beautés laiſſé cheoir !
 O vraiment ! marâtre Nature,
 Puisqu'une telle fleur ne dure
 Que du matin juſques au ſoir.

Donc, ſi vous me croyez, Mignone,
 Tandis que votre âge fleurone,
 En ſa plus verte nouveauté,
 Cueillez, cueillez votre jeuneſſe ;
 Comme, à ceſte fleur, la vieilleſſe
 Fera ternir votre beauté.

RONSARD.

A U T R E.

L'AMOUR MOUILLÉ.

J'étois couché mollement ;
 Et, contre mon ordinaire,

H iij

Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire ;
A ma porte , quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit.
Le vent , le froid & l'orage ,
Contre l'enfant , faisoient rage.
Ouvrez , dit-il , je suis nu.
Moi , charitable & bon homme ,
J'ouvre au pauvre morfondu ,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt ,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'effuie.
J'allume aussi-tôt du feu.
Lui , regarde si la pluie
N'a point gâté , quelque peu ,
Un arc , dont je me méfie.
Je m'approche toutefois ,
Et , de l'enfant , prends les doigts ;
Les réchauffe ; & , dans moi-même ,
Je dis : Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'est un enfant ;
Ma défiance est extrême.
L'enfant , d'un air enjoué ,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure ,
Et sa blonde chevelure ,
Prend un trait , un trait vainqueur ;
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà , dit-il , pour ta peine.

Souviens-toi bien de Climène,
 Et de l'Amour ? C'est mon nom.
 Ah ! je vous connois , lui dis-je ,
 Ingrat & cruel garçon !
 Faut-il que qui vous oblige
 Soit traité de la façon ?
 L'Amour fit une gambade ;
 Et le petit scélérat
 Me dit : Pauvre camarade ,
 Mon arc est en bon état ;
 Mais ton cœur est bien malade.

LA FONTAINE.

A U T R E .

L'INDIFFÉRENTE.

LAS ! on voit trop , ô charmante Amasie ;
 Le noir complot , contre vous , concerté ,
 Lorsqu'en naissant , vous parûtes faisie
 Des dons d'esprit , de grace , de beauté ;
 Minerve obtint (voyez la jalousie)
 Qu'aurez autant d'insensibilité.

Voyez aussi la belle récompense ,
 De qui vous sert avec un soin jaloux ;
 Égalité , fille d'indifférence ,
 Est le retour dont vous les payez tous.
 Le moindre trait de douce préférence ,
 On l'étudie ; on ne le voit en vous.

Sur vos penchans , non rien ne les éclaire ;
 Rien n'est , pour vous , rebutant ni flateur ;
 Soins ingénus , ou parés du mystere ,
 Payés ne font d'accueil ni de rigueur ;
 On n'obtient pas même de vous déplaire ;
 Y parvenir seroit une faveur.

Il va cesser de se cacher encore
 Ce doux secret , tout pénible à céler ;
 Ne vous blessez de sa façon d'éclorre ,
 Sous le respect , il sçaura se voiler.
 Apprenez donc qu'un cœur , qui vous adore ,
 Plus vous le dit , moins il ose parler.

CHARLEVAL.

AUTRE.

LEÇON D'AMOUR.

ARRÊTEZ , jeune Bergère ;
 Je suis un Amant sincère.
 Un Amant vous fait-il peur ?
 Je n'ai qu'un mot à vous dire ;
 Et tout ce que je desire ,
 C'est de vous tirer d'erreur.

Le tems vous poursuit sans cesse ;
 L'éclat de votre jeunesse
 Sera bientôt effacé ;
 Le tems détruit toutes choses ;
 Et l'on ne voit plus de roses ,
 Quand le printems est passé.

Les plus sombres nuits finissent ;
 Leurs ombres s'évanouissent ,
 Et rendent bientôt le jour ;
 Mais quand l'aimable jeunesse
 A fait place à la vieillesse ,
 Elle ignore son retour.

L'éclat des fleurs naturelles
 Fait l'ornement de nos Belles ;
 On prise leur nouveauté ;
 Mais , au bout d'une journée ,
 Cette heureuse destinée
 Finit avec leur beauté.

Vos attraits , belle Sylvie ;
 Ne mettront point votre vie
 Hors des atteintes du sort.
 Il vous promene sans cesse ,
 Du bel âge à la vieillesse ,
 De la vieillesse à la mort.

Ainsi , foyez moins volage ;
 Et puisqu'avec le bel âge ,
 Le plaisir passe & s'enfuit ;
 Quittez votre indifférence.
 La nuit , à grand pas , s'avance ;
 Profitez du jour qui luit.

Un peu de tendre folie ,
 Fait , d'une fille jolie ,
 Le plaisir & le bonheur ;

Et, dans le déclin de l'âge,
 Un dehors fier & sauvage
 Lui rend la gloire & l'honneur.

Par cette leçon fidelle,
 Tircis pressoit une Belle
 D'avoir pitié de son mal;
 Son discours la rendit sage;
 Mais elle n'en fit usage
 Qu'au profit de son rival.

ROUSSEAU.

A U T R E.

L'AMOUR ENDORMI.

DANS un bois solitaire & sombre,
 Je me promenois l'autre jour:
 Un enfant y dormoit à l'ombre;
 C'étoit le redoutable Amour.

J'approche; sa beauté me flatte;
 Mais j'aurois dû m'en défier.
 J'y vis tous les traits d'une ingrante,
 Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit la bouche vermeille,
 Le teint aussi beau que le sien.
 Un soupir m'échappe; il s'éveille:
 L'Amour se réveille de rien.

Aussi-tôt déployant ses ailes ,
 Et , saisissant son arc vengeur ,
 D'une de ses flèches cruelles ,
 En partant , il me blesse au cœur.

Va , dit-il , aux pieds de Sylvie ,
 De nouveau languir & brûler :
 Tu l'aimeras toute ta vie ,
 Pour avoir osé m'éveiller.

LAMOTTE.

AUTRE.

LA CRUELLE.

JE l'aimois d'un amour si tendre ,
 Celle qui cause mes tourmens !
 Elle a condamné , sans l'entendre ,
 Le plus fidèle des Amans.
 Grands Dieux ! que je la trouvois belle ,
 Quand ses regards m'ouvroient les Cieux !
 Qui l'eût cru , que de si beaux yeux
 Deviendroient ceux d'une cruelle ?

Loin de sa présence chérie ,
 Je ne vis que par mon amour ;
 Ma raison , mon ame , ma vie ,
 Tout est au lieu de son séjour.
 Mon seul plaisir , ma seule affaire
 Est d'y songer à tout moment ;
 Prononce-t-on ce nom charmant ?
 Tout étranger devient mon frere.

H vj

Sans espoir que ma voix l'attire,
 Ma voix l'appelle tristement.
 Je regarde; & mon cœur soupire
 D'avoir appelé vainement.
 Son nom, dans ce séjour sauvage,
 Est gravé sur tous les ormeaux;
 Il va croître avec leurs rameaux:
 Mon amour croîtra davantage.

LA BRUERE.

A U T R E.

RETRAITE D'UN AMANT.

SI vous voulez que j'aime encore,
 Rendez-moi l'âge des amours:
 Au crépuscule de mes jours
 Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin,
 Avec l'Amour tient son empire,
 Le tems, qui me prend par la main,
 M'avertit que je me retire.

Nous ne vivons que deux momens;
 Qu'il en soit un pour la sagesse;
 Le plaisir & les agrémens
 Sont faits pour la belle jeunesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez;
 Tendresse, illusion, folie?
 Dons du Ciel, qui me consoliez
 Des amertumes de la vie?

On meurt deux fois , je le vois bien ;
 Cesser de plaire & d'être aimable ,
 C'est une mort insupportable ;
 Cesser de vivre , ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
 Des erreurs de mes premiers ans ;
 Et mon ame , aux desirs ouverte ,
 Rappelloit ses enchantemens.

Du Ciel alors daignant descendre ,
 L'Amitié vint à mon secours ;
 Elle étoit plus douce , aussi tendre ,
 Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle ,
 Et , par sa lumière éclairé ,
 Je la suivis ; mais je pleurai
 De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

VOLTAIRE.

A U T R E.

LA FANTASIE.

FILLE m'aima , cette belle Aspasia ,
 Et bien en moi trouva tendre retour.
 Elle m'aima ; ce fut sa fantaisie ;
 Mais celle là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après , cette belle Aspasia
 Entend Myrtil chanter l'hymne d'amour ;
 Elle l'aima ; ce fut sa fantaisie ;
 Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant cette belle Aspasia
 A pris, quitté nos Bergers tour-à-tour.
 Ils sont fâchés ; mais je la remercie.
 Làs ! elle fait passer un si beau jour.

Pour ramener une belle Aspasia,
 C'est grand abus de montrer du courroux ;
 Si réclamez sa douce fantaisie,
 Elle dira : Que ne l'inspirez-vous ?

J'ai vu, depuis, cette belle Aspasia ;
 La couronnant de roses, je lui dis :
 Quand reviendra la douce fantaisie ?
 Car ce jour-là, c'est le jour où je vis.

Lors j'aperçus cette belle Aspasia ;
 Qu'un doux souris coloroit ses attraits !
 Elle reprit sa douce fantaisie ;
 Et me donna même le jour d'après.

Amans, quittés d'une belle Aspasia,
 Ayez, près d'elle, un modeste maintien ;
 Ne prétendez gêner sa fantaisie.
 Qui plaît, est Roi ; qui ne plaît plus, n'est rien.

MONCRIF.

A U T R E.
 L A R O S E.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
 Toi, dont Zéphire va jouir ;
 Reine de l'empire de Flore,
 Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je ? hélas ! crains de paroître ;
 Diffère un moment de t'ouvrir :
 L'instant , qui doit te faire naître ,
 Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
 Qui subira la même loi ;
 Rose , tu dois briller comme elle ;
 Elle doit passer comme toi.

Quitte cette tige épineuse ;
 Va l'embellir de tes couleurs ;
 Tu dois être la plus heureuse ,
 Comme la plus belle des fleurs.

Va ! meurs sur le sein de Thémire !
 Qu'il soit ton thrône & ton tombeau !
 Jaloux de ton fort , je n'aspire
 Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Suis la main qui va te conduire
 Du côté que tu dois pencher :
 Eclate à nos yeux , fans leur nuire ;
 Pare son sein , fans le cacher.

Mais si quelqu'autre main s'avance ;
 Si quelqu'Amant est mon égal ,
 Emporte , avec toi , ma vengeance ;
 Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour , peut-être ;
 Sur l'autel que tu dois parer.

Un soupir t'y fera renaître
Si Thémire peut soupiner !

Fais-lui sentir , par mes alarmes ,
Le prix du plus grand de ses biens :
En voyant expirer tes charmes ,
Qu'elle apprenne à jouir des siens.

BERNARD.

A U T R E .

LA DISCRÉTION.

SUR une écorce légère ,
Amans , tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma Bergere
N'est gravé que dans mon cœur.

Je n'ose occuper ma lyre
A chanter un nom si doux ;
Écho pourroit le redire ;
Et j'aurois trop de jaloux.

Corinne , à feindre m'enage ,
Pour mieux tromper les témoins.
Ce qui lui plaît davantage ,
Semble me plaire le moins :

L'herbe , où son troupeau va paître ;
Voit le mien s'en écarter ;
Et je semble méconnoître
Son chien qui veut me flatter,

Vous, qu'un fol amour inspire,
 Connoissez mieux le plaisir;
 Vous n'aimez que pour le dire;
 Nous n'aimons que pour jouir:

Corinne, que ce mystère
 Dure autant que nos amours.
 L'Amant content doit se taire;
 Fais-moi taire pour toujours.

L'Amant frivole & volage
 Chante par-tout ses plaisirs;
 Le Berger discret & sage
 Cache jusqu'à ses desirs.

Telle est mon ardeur extrême:
 Mon cœur, soumis à ta loi,
 Te dit, sans cesse, qu'il aime,
 Pour ne le dire qu'à toi.

BERNARD.

A U T R E.

LES SOUHAITS.

QUE ne suis-je la fougere,
 Où, sur le soir d'un beau jour,
 Se repose ma Bergere,
 Sous la garde de l'Amour?

Que ne suis-je le Zéphire,
 Qui rafraîchit ses appas;
 L'air que sa bouche respire;
 La fleur qui naît sous ses pas?

Que ne suis-je l'onde pure ;
 Qui la reçoit dans son sein ?
 Que ne suis-je la parure
 Qu'elle met sortant du bain ?

Que ne suis-je cette glace ;
 Où son minois répété
 Offre à nos yeux une grace
 Qui fourit à la beauté ?

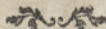
Que ne suis-je l'oiseau tendre ,
 Dont le ramage est si doux ;
 Qui, lui-même, vient l'entendre ,
 Et mourir à ses genoux ?

Que ne suis-je le caprice ,
 Qui caresse son desir ,
 Et lui porte , en sacrifice ,
 L'attrait d'un nouveau plaisir ?

Que ne puis-je , par un songe ,
 Tenir son cœur enchanté ?
 Que ne puis-je , du mensonge ,
 Passer à la vérité ?

Les Dieux , qui m'ont donné l'être ,
 M'ont fait trop ambitieux ;
 Car , enfin je voudrois être
 Tout ce qui plaît à ses yeux.

RIBOUTTÉ.



A U T R E.

Même sujet que le précédent.

D E la fille de Tantale ,
 La Fable a fait un rocher ;
 De l'Amante de Céphale ,
 Le Mari devint cigale ;
 Moi , je voudrois me cacher
 Sous quelque forme amoureuse.
 Que n'est-il , en mon pouvoir ,
 D'être cette glace heureuse ,
 Où vous aimez à vous voir ?
 Cette lyre harmonieuse ,
 Qui vous plaît , par ses accords ;
 Cette onde voluptueuse ,
 Qui baigne votre beau corps ;
 Ou cette robe envieuse ,
 Qui couvre tant de trésors ?
 Ruban , je releverois
 Votre écharpe ou votre tresse ;
 Écharpe , je presserois
 Votre gorge enchanteresse.
 Perle , je vous ornerois.
 Fleur , je naîtrois sur vos traces.
 Cothurne , au moins je ferois
 Foulé par le pied des Graces.

POINSINET.



A U T R E.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

A MOUR seul en un bosquet,
 Vit une rose vermeille ;
 Une abeille y reposoit ;
 Il ne vit point cette abeille :
 Il y touche ; elle s'éveille ;
 Pouffe son dard , & soudain
 Le punit de son larcin.
 Cupidon se désespere ,
 Et court , en pleurs , à sa mere ;
 Lui raconter ses malheurs :
 Je suis perdu ! je me meurs !
 D'un petit serpent , qui vole ,
 La piquûre me désole !
 Je succombe à mes douleurs !
 Vénus ainsi le console :
 Mon fils , si de tels regrets
 Sont l'effet d'une piquûre ;
 Quels maux , penses-tu , qu'endure
 Un cœur percé de tes traits ?

POINSINET.

A U T R E.

PORTRAIT D'UNE MAITRESSE.

A C C O U R S , Peintre ingénieux ,
 Dont Rhode aujourd'hui se vante ;
 Peintre habile , offre à mes yeux

Mon Amaryllis absente !
 Peins ses attraits tels qu'ils sont ,
 Ou tels qu'étoient ceux d'Helène.
 Peins l'yvoire de son front ,
 Et ses longs cheveux d'ébène.
 Que l'arc de ses beaux sourcils ,
 Avec grace , se sépare ;
 Et que , par un fonds de lys ,
 L'intervalle se répare.
 Mais , comment peindre ses yeux ?
 Peins-y tout l'éclat des Cieux.
 Des ombres de sa paupière ,
 Fais sortir cette lumière ,
 Ce feu , cet azur divin.
 Tel son regard doit se rendre ;
 Vénus même l'a moins tendre ;
 Minerve l'a moins ferein.
 Que sa gorge , dont l'image
 Suffit pour me rendre heureux ,
 Par un divorce amoureux ,
 Se soutienne & se partage !
 Que la pourpre , unie à l'or ,
 Étincelle sur sa robe ,
 Et semble ajoûter encor
 Aux appas qu'elle dérobe !
 Mais , quels traits & quels accens !
 O ! de l'art effort suprême !
 Amaryllis , c'est vous-même
 Que je vois & que j'entends.

AUTRE.

LE CHOIX RAISONNABLE.

C'EST l'Amour qui me fait écrire ;
 C'est l'Amour qui me fait parler ;
 Il est juste que qui m'inspire ,
 De ses dons aime à me combler.

L'autre jour , cet aimable Maître ,
 Avec un sourire charmant ,
 Me dit : Je voudrois reconnoître
 Ton zèle & ton attachement.

Choisis , de mon aîle volage ,
 Ou de mon flambeau radieux.
 Que mon carquois soit ton partage ;
 Ou mets mon bandeau sur tes yeux.

Garde , Amour , ton aîle légère.
 Ah ! loin de vouloir voltiger ,
 Qu'un nouveau nœud , à ma Glycère ,
 S'il se peut , vienne m'engager !

Ton flambeau me feroit contraire :
 Doit-on éclairer le plaisir ?
 Vu de trop près , il sçait moins plaire ,
 Et satisfait moins le desir.

De ton carquois ferois usage ?
 Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
 Glycère accepte mon hommage ;
 Je n'ai plus de cœur à blesser.

Mais, si l'erreur est nécessaire ;
 S'il faut écarter ton flambeau,
 Mon choix est fait : Dieu de Cythère ;
 Daigne me donner ton bandeau.

D'ARNAUD.

A U T R E.

LES DIFFÉRENS TRAITS DE L'AMOUR.

D'UN ruisseau qui coupoit la plaine,
 Mes pas suivoient chaque détour ;
 Et bientôt sa course m'entraîne
 Près d'un bois où dormoit l'Amour.

Ses traits, sur un tapis de mousse,
 Sont répandus à ses côtés ;
 Qu'un autre que moi les émousse :
 J'aime jusqu'à leurs cruautés.

Mais, voyant leur plume légère
 Différer, en tout, à mes yeux,
 Je m'occupe de ce mystère,
 Dont mon esprit est curieux.

L'Amour s'éveille ; je frissonne :
 Ami, dit-il, avec bonté,
 De ce prodige, qui t'étonne,
 Tu vas percer l'obscurité.

Ai-je à frapper l'ame inquiète
 De quelque Amant sombre & jaloux ?

Je choisis alors la sagette ,
Où sont les plumes des hiboux.

Pour l'élève de la Nature ,
Le sentiment est sans attraits ;
Quand je lui fais une blessure ,
Les moineaux ont paré mes traits.

L'aiglon est pour le téméraire ;
Le ferin , pour les beaux conteurs ;
Pour le fat , toujours sûr de plaire ,
Du paon j'emprunte les couleurs.

Veux-je blesser un cœur fidèle ;
Fait pour aimer bien constamment ?
La plume de la tourterelle ,
A ma flèche , sert d'ornement.

Regarde-là ; vois qu'elle est belle :
Sur tous mes traits , elle a le prix . . .
Ah ! m'écriai-je ; Amour , c'est celle
Dont tu m'as blessé pour Iris.

A U T R E.

C O N S E I L D' A I M E R.

A U bord d'un clair ruisseau ;
Une jeune Bergere ,
Dans sa course legere ,
Regardoit couler l'eau.
Ainsi passent les jours ,

Dit-elle :

Dit-elle , du bel âge ;
 Et , pour en faire usage ,
 Donnons-les aux amours.

Esclaves des desirs ,
 Il ne faut point attendre
 Qu'on ne puisse plus prendre
 Les amoureux Plaisirs.
 Laissons-nous enflammer
 Pendant notre jeunesse ;
 Lorsque son ardeur cesse ,
 Il n'est plus tems d'aimer.

Hélas ! comme le tems ,
 L'Amour porte des aîles.
 Tous les deux peu fidèles ;
 Tous les deux séduifans.
 On ne peut arrêter
 Leur faveur passagere ;
 Et leur humeur legere
 Nous dit d'en profiter.

Sans retour , sans reflux ;
 Quand l'onde fugitive
 A quitté cette rive ,
 Elle n'y revient plus.
 Les charmes , les appas
 Suivent les mêmes traces ;
 On ne voit point les Graces
 Retourner sur leurs pas.

Rien ne fut fait en vain ;
 Tout agit ; tout desire.
 Aimer , & se le dire ,
 C'est remplir son destin.
 L'aurore est pour le jour ,
 Le soleil pour le monde ,
 Le rivage pour l'onde ,
 Notre cœur pour l'Amour.

A U T R E.

L'AMANT CONSTANT.

I R I S , Thémire & Danaé
 Ont en vain reçu mon hommage ;
 Nen doutez point , belle Aglaé ,
 Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement ;
 Mon cœur est si foible & si tendre ,
 Que je croyois , même en l'aimant ,
 Vous voir , vous parler , vous entendre.

Un sourire engageant & doux
 M'enflamma bientôt pour Thémire.
 J'ignorois qu'un autre que vous
 Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain ;
 Qu'on est aveugle , quand on aime !
 Aux lys répandus sur son sein ,
 Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi, dans les plus doux plaisirs,
 Je cédois à vos seules armes ;
 Mon cœur ne formoit de desirs,
 Que pour l'image de vos charmes.

BERNIS.

A U T R E.

LE CABINET DU PLAISIR.

T H É M I R E , dont je suis la loi,
 Vient philosopher avec moi :
 Le spectacle de la Nature,
 Que, tour-à-tour, nous nous prêtons ;
 Y fait notre unique lecture ;
 Nuit & jour nous le feuilletons.

Thémire est seule mon Docteur ;
 Mon Maître & mon Répétiteur :
 Sans avoir appris, dans les classes ;
 De vaines puérités,
 C'est sous ce Régent plein de graces,
 Que j'ai fait mes Humanités.

L'Éloquence est un art trompeur ;
 Jamais ce jargon suborneur
 N'est employé par ma Thémire.
 A quoi lui serviroit cet art ?
 Elle n'a besoin, pour séduire,
 D'autre moyen que d'un regard.

Entre nous deux, jamais d'*ergo*,
 Ni de sophisme en Baroco :
 Nous laissons ces vaines sciences ;
 Et nous tirons tout simplement,
 Nos preuves & nos conséquences,
 Du fond même du sentiment.

Sans alambiquer des secrets
 Métaphysiques, trop abstraits,
 C'est en consultant la nature
 Que nous allons à son Auteur ;
 Et, dans la belle créature,
 Nous admirons le Créateur.

C'est dans cet aimable réduit,
 Que nous travaillons jour & nuit :
 Des loix de la saine physique
 Nous faisons notre amusement ;
 Et nous réduisons en pratique
 Les principes du mouvement.

Nous sçavons, dans nos doux loisirs,
 Diversifier nos plaisirs.
 Si nous raisonnons de morale,
 Nous posons, pour dogme certain,
 Qu'il faut éviter le scandale,
 Et toujours aimer son prochain.

Sur les controverses du tems,
 Sans faire de vains argumens,

Elle me prouve que la Grace,
 Avec ses séduifans appas,
 Par elle-même est efficace,
 Et que l'on n'y réfiste pas.

Cette Belle est mon Médecin;
 Je la préfère à Dumoulin;
 Car ma Thémire, d'une œillade,
 Feroit revenir la fanté;
 Et, dans fes mains, le plus malade
 Est, dans l'instant, refluscité.

L'ATTAIGNANT.

A U T R E.

LA BELLE MAIN.

QUE j'aime cette main charmante !
 Qu'elle a de grace à nous fervir !
 Tout ce qu'une autre me présente,
 Me fait cent fois moins de plaisir.
 L'eau femble venir à la bouche,
 Par les morceaux que vous donnez;
 Et les mets que cette main touche,
 M'en femblent mieux affaifonnés.

Quand le bouchon d'une bouteille,
 Sous ces beaux doigts, part fans effort;
 Vous charmez le Dieu de la treille;
 L'Amour est jaloux de fon fort.

Ah ! que ce font de sûres armes ;
 Pour mettre un Amant sous vos loix ;
 De joindre , à des yeux pleins de charmes ;
 Des graces jusqu'aux bouts des doigts !

L'ATTAIGNANT.

A U T R E.

L'AMANT SIMPLE ET SINCERE.

IL est donc vrai , Lucile ,
 Vous quittez ce hameau :
 Cherchez-vous à la ville
 Quelque hommage nouveau ?
 L'Amant , qui fait entendre
 Un langage apprêté ,
 Vaut-il un Berger tendre ,
 Qui dit la vérité ?

Vous verrez , sur vos traces ,
 Voler mille galans ,
 Qui vanteront vos graces ,
 Qui peindront leurs tourmens.
 C'est l'art qui les inspire ,
 Et non le sentiment ;
 Moi , j'ose à peine dire
 Que j'aime tendrement.

A l'air qu'ils font paroître ,
 Quand ils offrent leur foi ,
 Vous les croiriez peut-être
 Aussi tendres que moi ;

Leur vanité , Bergere ,
 Allume tous leurs feux :
 Je n'ai ni l'art de plaire
 Ni de tromper , comme eux.

PLUMETEAU

A U T R E.

LA RAISON ET LA FOLIE.

J'AVOIS juré d'être sage ;
 Mais , avant peu , j'en fus las :
 O raison ! C'est bien dommage ;
 Que l'ennui suive tes pas.

J'eus recours à la folie ;
 Je nageai dans les plaisirs :
 Le tems dissipa l'orgie ;
 Et je perdis mes desirs.

Entr'elles , je voltigeai :
 L'une & l'autre se ressemble ;
 Et je les apprivoisai ,
 Pour les faire vivre ensemble.

Depuis , dans cette union ,
 Je coule ma douce vie ;
 J'ai , pour femme , la Raison ,
 Pour maîtresse , la Folie.

Tour-à-tour mon goût volage
 Leur partage mes desirs ;

L'une a soin de mon ménage ;
Et l'autre , de mes plaisirs.

SAINTE-PÉRAVI.

A U T R E.

A UNE BELLE AFFLIÉE.

D'OU peut venir votre tristesse ?
On voit encor , sur votre teint ,
Le même fard , dont la jeunesse ,
Dans vos plus beaux jours , l'avoit peint.

Avec assez d'égard , la Fortune vous traite ;
Tout le monde vous fait la cour.
S'il est quelqu'autre bien que votre cœur souhaite ,
Il ne tiendra pas à l'Amour
Que vous ne soyez satisfaite.

Jouissez , en paix , des douceurs
Que vous promettent tous vos charmes ;
Et laissez la plainte & les larmes
A ceux qui souffrent vos rigueurs.

Un jour viendra que la vieillesse
Enlevra tous nos plaisirs ,
Sans laisser à notre foiblesse
Que la honte de nos desirs.

Quand nous aurons vieilli , sans faire aucun usage
Des biens mis sur notre passage ,

Ce fera vainement que , pour nous soutenir ,
 Nous voudrons appeller la raison à notre aide :
 Contre tous les chagrins d'un si triste avenir ,
 Iris , il n'est point de remede ,
 Qu'un agréable souvenir.

Bannissez donc cette humeur noire ;
 Et , goûtant les plaisirs présens ,
 Faites quelque galante histoire ,
 Dont , quelque jour , votre mémoire
 Puisse réjouir vos vieux ans.

PAVILLON.

A U T R E.

L'ÉPICURÉISME.

Vous , qui du vulgaire stupide ,
 Voulez écarter le bandeau ,
 Prenez Épicure pour guide ,
 Et la Nature pour flambeau :
 Il n'invente point de systêmes ;
 Il ne fait que bannir l'erreur ;
 Et si nous rentrons en nous-mêmes ,
 Épicure est dans notre cœur.

La Nature , prudente & sage ,
 N'a jamais rien produit en vain ;
 Nos sens ont chacun leur usage ;
 Et nous devons tendre à leur fin.
 Pour nous l'enseigner , la Nature
 Nous a fait présent du desir ;

Par une route toujours sûre ,
Il nous mène droit au plaisir.

Mais le plaisir cesse de l'être ;
Quand il cesse d'être goûté :
La débauche ne peut paroître ,
Sans faire-fuir la volupté.
Qu'accompagné de la tendresse ;
L'Amour soit fils du sentiment ;
Et que Bacchus , laissant l'ivresse ,
N'ait , avec lui , que l'enjouement.

Ton cœur est épris de Thémire ;
Thémire est sensible à son tour.
Tous deux , dans un commun délire ,
Cueillez les roses de l'Amour ;
A servir de si douces flammes ,
Employez l'été de vos ans ;
Et que l'ivresse de vos ames
Se joigne à celle de vos sens.

Que les ardeurs de la jeunesse
Se tempèrent avec Vénus ;
Que les glaces de la vieillesse
Se réchauffent avec Bacchus.
Profitons de l'instant qui passe ;
Il va , malgré nous , s'envoler :
Remplissons-en du moins l'espace ,
Puisqu'on ne peut le reculer.

SAURIN.

A U T R E.

LE PHILOSOPHE AMOUREUX.

L'AMOUR de la Philosophie
 Avançoit, pour moi, la faison
 Où la sombre mélancolie
 S'honore du nom de Raïson.

Je vois Thémire ; & , dans mon ame ,
 Le sentiment renaît soudain :
 Ses yeux ont allumé la flamme
 Qui vient de réchauffer mon sein.

Newton , c'est en vain que tu m'ouvres
 Un chemin brillant dans les Cieux ;
 Les grands secrets que tu découvres
 Sont moins qu'un regard de ses yeux.

Eh ! que m'importe , en un système ,
 De trouver l'ordre , la clarté ?
 C'est dans le cœur de ce que j'aime
 Que je cherche la vérité.

Une ame si belle & si pure ,
 Dont les vertus m'ont sçu charmer ;
 Est , pour moi , toute la nature :
 Aujourd'hui , je ne sçais qu'aimer.

Quel transport ! quel beau feu m'anime !
 Quel bonheur pour moi d'être Amant !
 Tout l'effort d'un esprit sublime
 Vaut-il un tendre sentiment ?

L'Amour a remonté ma lyre ;
 Ce Dieu , d'Uranie est vainqueur.
 Je ne chante plus que Thémire :
 Tout mon esprit est dans mon cœur.

TRESSAN.

A U T R E.

LE VÉRITABLE PHILOSOPHE.

Vous qui cherchez le délectable ,
 Venez ici prendre leçon ;
 Je donne tout à l'agréable ;
 La joie est toujours de saison.
 Je suis un Philosophe aimable ,
 Qui vient corriger la raison.

Le plan de mon joyeux système
 Se peut concevoir aisément.
 Le plaisir est le bien suprême ;
 Voilà mon unique argument.
 Disputes-tu ? Ton cœur lui-même
 Me sert de preuve , & te dément.

Cette vérité simple & pure ,
 Chaque instant , se présente à moi.
 Toujours fidèle à la Nature ,
 Son étude est mon seul emploi.
 Mes jours font la juste mesure
 De ses bienfaits & de sa loi.

Tais-toi donc, orgueilleux Stoïque ;
 Ta morale a trop de rigueur.
 Ta sagesse est problématique ;
 Ton triste sang froid me fait peur.
 En vain, à l'esprit on s'explique,
 Quand on ne parle point au cœur.

On n'apperçoit, dans Aristote,
 Qu'embaras & qu'obscurité.
 Il crut jadis, dans sa marote,
 Avoir trouvé la vérité ;
 Laissons ce vieillard qui radote ;
 C'est le droit de l'antiquité.

Socrate, Platon & Sénèque
 Avoient des talens précieux.
 Ils font dans ma bibliothèque ;
 Je les ai placés de mon mieux.
 Ils ont, sur moi, bonne hypothèque ;
 J'en lirai quand je serai vieux.

Quand je vois les plus grands d'Athènes,
 Avec un respect empressé,
 Courir après leur Diogène ;
 Quoi ? dis-je, d'un ton couroucé :
 Encor, si la tonne étoit pleine ;
 Mais ce n'est qu'un tonneau percé.

Qu'apprend-on, avec Héraclite,
 Qui larmoye, en joignant les mains ?
 S'instruit-on avec Démocrite,

Qui rit des Dieux & des humains ?
 Le contraste est tout le mérite
 De ces rivaux contemporains.

Lorsque Descartes, hors d'haleine,
 Au milieu de ses tourbillons,
 Croit pouvoir les ranger, sans peine,
 Comme on feroit des bataillons,
 Je ris ; son espérance est vaine ;
 Il court après des papillons.

Revenons donc à mon système ;
 Amis, usez-en à loisir.
 Éloignez-vous de tout extrême ;
 N'épuisez ni soif ni desir ;
 Le plaisir est le bien suprême ;
 Mais l'excès n'est point un plaisir.

Pardonne-moi, grand Épicure,
 Si j'ose commenter ta loi.
 Ne le prends pas pour une injure ;
 Chacun travaille ici pour soi.
 Ton système est d'après Nature,
 Elle m'a parlé comme à toi.

A U T R E.

L' I N G R A T E.

J'AIME une ingrate Beauté ;
 Et c'est pour toute ma vie.
 Je n'ai plus de vo'onté ;
 Ma liberté m'est ravie.

Thémire a des rigueurs ;
Mais mon cœur les préfère
Aux plus douces faveurs
De toute autre Bergère.

Quand aux champs, dès le matin ;
Le soin du troupeau l'appelle ,
Le Ciel devient plus ferein ;
Le jour se leve avec elle.

Les amoureux Zéphirs
Naissent de son haleine ;
Et mes tendres soupirs
La suivent dans la plaine.

Le Rossignol va chantant ,
Joyeux de la voir si belle.
Le Papillon voltigeant
La prend pour la fleur nouvelle.
Pour mourir sur son sein ,
On voit les fleurs éclore.
De l'éclat de son tein
La Rose se colore.

Malgré sa timidité ,
Qui la rend plus belle encore ;
D'une douce volupté
Dans ses yeux j'ai vu l'aurore ;
Et sa bouche exprimer ,
Par un tendre sourire ,
Ce doux plaisir d'aimer
Qu'elle craint & desire.

A U T R E.

LE PLUS GRAND DES DIEUX.

C'EST Cupidon qui m'inspire ;
 Cédons à ses doux transports ;
 Lui-même il monta ma lyre ;
 Consacrons-lui ses accords :
 Oui , je veux faire connoître
 Qu'entre tous les Immortels ,
 Cet enfant est le seul maître
 A qui l'on doit des Autels.

Cette Diane si fiere ,
 Qui méprisoit Cupidon ,
 Quand le Dieu de la lumiere
 Paroissoit sur l'horizon ,
 Devenoit , dans la nuit sombre ,
 Moins cruelle au Dieu d'amour ,
 Et se consoloit , à l'ombre ,
 De la sagesse du jour.

Pallas , Déesse des armes ,
 Pour triompher de Cypris ,
 Fit paroître tous ses charmes
 Aux yeux du berger Pâris :
 Je ne sçais que dire d'elle ;
 Mais souvent femme qu'on voit
 Briguer l'honneur d'être belle ,
 N'est pas si sage qu'on croit.

Quand Vénus vint à paroître
 Dans les rets de son époux,
 Le bon Vulcain sentit naître
 Plus d'amour que de courroux.
 Ravi de la voir si belle,
 Il ne fit tant de fracas,
 Que pour attirer, près d'elle,
 Des témoins de ses appas.

Tout retentit à Cythere,
 Sur la Terre, & dans les Cieux,
 Qu'un jour Junon voulut plaire
 Au volage Roi des Dieux.
 L'Hymen, en cette aventure,
 Agit inutilement;
 Vénus prêta sa ceinture;
 Et l'époux devint amant.

Quel est l'Immortel encore
 Qui se compare à l'Amour?
 Seroit-ce le Dieu qu'adore
 Le Peuple du noir séjour?
 Mais jamais sa cour n'est pleine
 Que de Sujets malheureux.
 Cupidon peuple la sienne
 De Ris, d'Amour, & de Jeux.

Dans le célèbre partage
 Qui se fit de l'Univers,
 Neptune eut, pour apanage,
 Le vaste Empire des Mers.

L'Amour n'eut, pour tout domaine ;
 Qu'un carquois & qu'un flambeau ;
 Mais ce flambeau peut, sans peine,
 Brûler jusqu'au fond de l'eau.

En vain Apollon, pour plaire,
 Étala mille beautés ;
 En vain il fit l'inventaire
 De ses rares qualités.
 Il ne put rendre sensible
 Le jeune cœur de Daphné ;
 Tandis qu'Amour, invisible,
 Se fit aimer de Psyché.

Qui mérite plus de gloire ;
 De Mars, ou du petit Dieu ?
 Mars conduit à la victoire
 Par le fer & par le feu.
 Les petits soins, les alarmes,
 Quelques pleurs, quelques soupirs,
 Chez Cupidon, sont les armes
 Qui conduisent aux plaisirs.

Si j'ai chanté ta puissance,
 Sur un ton digne de toi ;
 Charmant Dieu, pour récompense,
 Dans mes vœux exauce-moi :
 Si, de Bergere en Bergere,
 Mon humeur me fait errer ;
 Sauve-moi, Dieu de Cythere,
 L'embarras de soupirer.

A U T R E.

LA LIBERTÉ RENDUE.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin.
Mon cœur, libre de sa chaîne;
Ne déguise plus sa peine;
Ce n'est point un songe vain.

Toute ma flamme est éteinte :
Sous une colere feinte
L'Amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme, en ton absence ;
Qu'on t'adore, en ma présence ;
Mes sens n'en sont point émus.

En paix, sans toi, je sommeille ;
Tu n'es plus, quand je m'éveille,
Le premier de mes desirs.
Rien, de ta part, ne m'agite ;
Je t'aborde, & je te quitte
Sans regrets & sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival, lui-même,
Je pourrais parler de toi.

D'un mépris , d'une careffe ;
 Mes plaisirs , ou ma tristesse
 Ne reçoivent plus la loi.
 Sans toi , j'aime les bocages ;
 L'horreur des antres sauvages
 Me déplairoit avec toi.

Tu me parois encor belle ;
 Mais , Nice , tu n'es plus celle
 Dont mes sens sont enchantés.
 Je vois , devenu plus sage ,
 Des défauts sur ton visage ,
 Qui me sembloient des beautés.

Tu crois que mon cœur t'adore ;
 Voyant que je parle encore
 Des soupirs que j'ai poussés ;
 Mais tel au port , qu'il desire ,
 Le nocher aime à redire
 Les périls qu'il a passés.

Je m'exprime , sans contrainte ;
 Je ne parle point par feinte ,
 Pour que tu m'ajoutes foi ;
 Et , quoique tu puisses dire ,
 Je ne daigne pas m'instruire
 Comment tu parles de moi.

ROUSSEAU de Geneve.



A U T R E.

L'AMANT RAISONNABLE.

QU'IMPORTE à mes tendres desirs,
 Qu'Iris soit coquette, ou sincère ?
 Tout ce qui m'offre des plaisirs,
 N'est-il pas en droit de me plaire ?

Pourquoi, dans nos amusemens
 Chercher tant de délicatesse ?
 L'erreur nourrit nos sentimens ;
 Souvent la vérité les blesse.

L'amour n'est qu'une fiction ;
 Une fable aimable & légère.
 Heureux qui, sans réflexion,
 Peut se prêter à sa chimère !

Il faut un peu d'obscurité
 Dans le commerce de Cythère.
 On cesseroit d'être enchanté,
 Si l'on en perçoit le mystère.

Une Belle est comme une fleur,
 Dont on chérit la découverte.
 Si-tôt qu'elle ouvre trop son cœur,
 Elle nous annonce sa perte.

De l'art séduisant de charmer
 On ne m'entendra pas me plaindre.

Qu'importe qu'on sçache m'aimer ?
 Pourvu que l'on sçache bien feindre.

Lorsqu'à demander du retour
 Une Beauté daigne descendre,
 Ce sont les ordres de l'Amour ;
 On gagne toujours à s'y rendre.

Que ce soit feinte, ou sentiment,
 Il n'est pas moins doux d'y souscrire.
 Est-il un destin plus charmant,
 Que de croire ce qu'on desire ?

D'un bien, qui peut nous rendre heureux,
 Saisissons la douce apparence :
 Pourquoi, du malheur de nos feux,
 Chercher la funeste assurance ?

Une heureuse crédulité
 Sçait rendre au cœur, avec usure,
 Les douceurs qu'à la vanité
 Pourroit dérober l'imposture.

Du plaisir, qui peut nous charmer,
 Le cœur a la source en lui-même.
 On se plaît à se faire aimer ;
 On n'est heureux que quand on aime.

Si l'Amour n'a de vrais plaisirs,
 Qu'autant que ce Dieu nous enflamme ;
 Qui sçait amuser mes desirs,
 Suffit au bonheur de mon ame.

A U T R E.

L A F I L L E S I M P L E.

A M O U R , ne me trompes-tu pas ?
Serai-je , ce soir , dans les bras
Du Berger que j'adore ?
Hélas ! sans soupçonner sa foi ,
Mon cœur s'allarme ; & , malgré moi ,
N'en est pas sûr encore.

Ouvre doucement les verroux ;
Sans bruit , introduis-le chez nous.
Crains d'éveiller ma mere.
Que toi , que moi , que mon Amant
Soyons les seuls , en ce moment ,
Qui veillions sur la terre.

Comme jamais , jusqu'à ce jour ,
Je n'eus de rendez-vous d'amour ,
Que faut-il que je fasse ?
En corset , en simple jupon ;
Tout en arrivant , sans façon ,
Faut-il que je l'embrasse ?

Mais , je reviens de mon erreur ;
Les transports ardens de mon cœur
Diminueroient sa flamme.
Ne crois-tu pas qu'il seroit mieux
Qu'il pût découvrir , dans mes yeux ,
Ce que ressent mon ame ?

Je vais l'attendre cette nuit.

Ah ! j'entends déjà quelque bruit !

Ma frayeur est extrême.

Doucement il s'approchera ;

J'aurai grand' peur ; il en rira ;

Et j'en rirai de même.

Quand nous ferons tous deux plus près ;

Dis-moi , que faut-il faire après ?

Dois-je encor me défendre ?

Hélas ! j'aurai beau le gronder ;

Il n'aura qu'à me regarder ;

Pourra-t-il s'y méprendre ?

Mais je vois la nuit approcher :

Cours vite , Amour , va le chercher ;

Seconde mon envie.

Heures , coulez plus promptement ;

Pour avancer ce doux moment ,

Je donnerois ma vie.

A U T R E.

L' I N C O N S T A N T E.

U N Berger tendre & constant ,

Touché de voir sa Bergere ,

Par un parjure éclatant ,

Oublier qu'il sçut lui plaire ,

Dieux , dit-il , pour me venger

D'une injure si cruelle ,

Faites

Faites qu'elle aime un Berger
 Aussi charmant qu'elle est belle ;
 Mais qui , sujet à changer ,
 Ait le cœur aussi léger ,
 Que le sien est infidèle.

La Bergere , qui l'entend ,
 Loin de se mettre en colere ,
 Dit tout bas , en souriant :
 Dieux , exaucez sa priere ;
 En amour , le changement ,
 De tout tems , a sçu me plaire ;
 Car , à parler franchement ,
 Cet aimable & doux mystère
 A , dans son commencement ,
 Je ne sçais quoi de charmant ,
 Qui souvent ne dure guère.

A U T R E .

L' H E U R E U X .

J E ne suis né ni Roi ni Prince ;
 Je n'ai ni Ville ni Province ,
 Ni presque rien de ce qu'ils ont ;
 Et je suis plus content peut-être.
 Je ne suis pas tout ce qu'ils sont ;
 Mais je suis ce qu'ils voudroient être.

En vain , sans ma philosophie ,
 L'homme , durant toute sa vie ,

Biens sur biens accumulera ;
 Il faut, quoi qu'on en veuille dire ,
 Ne desirer que ce qu'on a ,
 Pour avoir tout ce qu'on desire.

Non , je ne veux pas de contrainte ;
 Ni pour Philis , ni pour ma pinte.
 Je ne veux vivre que pour moi.
 Je suis partisan d'Épicure ;
 Mon tempérament fait ma loi ;
 Je n'obéis qu'à la nature.

A U T R E.

A U N E I N F I D È L E.

QUE de chagrins , de tourmens & d'alarmes ,
 Ingrate Iris , tes rigueurs m'ont coûté !
 Faut-il encor que je verse des larmes ,
 Pour déplorer ton infidélité !

Tu me jurois une ardeur éternelle ,
 Et cependant tu me manques de foi :
 Crois-tu trouver un Amant plus fidelle ?
 Il n'en est point qui t'aime autant que moi.

Ce beau Berger , à qui tu voudrois plaire ,
 Sent , pour Philis , & pour toi , même ardeur.
 Quand tu m'aimois , la reine de Cythere
 N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux sermens & tes trompeuses larmes
 N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté.
 Reviens, Iris ; en faveur de tes charmes,
 Je ferai grace à ta légèreté.

CHAULIEU.

AUTRE.

LE SONGE.

JE reposois sur la fougère ;
 Morphée avoit fermé mes yeux ;
 Je croyois être avec Glycère ;
 Et le plaisir m'ouvroit les Cieux.

Minerve m'offrit la Sageffe,
 Vénus, les Graces, la Beauté ;
 Hébé, la Fraîcheur, la Jeunesse ;
 Mars, ses Lauriers, & sa Fierté.

Bacchus dit : *Bois.* Apollon : *Chante ;*
Et prends ce luth, s'il t'a charmé.
 Tiens, dit Plutus, *si l'Or te tente.*
 Amour me dit : *Aime.* J'aimai.

SAUVIGNY.

AUTRE.

RUSE D'AMOUR.

SONGEZ bien que l'Amour sçait feindre ;
 Redoutez un sage Berger.
 On n'est que plus près du danger,
 Quand on croit n'avoir rien à craindre ;

K ij

Je voyois , fans être inquiète ,
 Tyrcis m'aborder quelquefois :
 Il me trouvoit feulette au bois ,
 Sans jamais me conter fleurette ,

D'aimer on doit bien se défendre ,
 Me disoit-il dans ses chansons.
 Mais il formoit de si doux sons ,
 Qu'on s'attendrissoit à l'entendre.

Des Amans , me peignant l'ivresse ,
 Il m'en entretenoit toujours.
 C'étoit pour condamner l'Amour ;
 Mais c'étoit en parler sans cesse.

Qu'Amour séduit avec adresse !
 Comme il sçait nous cacher son feu !
 Jusqu'au mal qu'on dit de ce Dieu ,
 Tout est un piège qu'il nous dresse.

L'enchanteur ! Quelle adresse extrême
 Il employoit pour me charmer !
 Croiroit-on qu'on se fait aimer ,
 En ne disant point , Je vous aime ?

Si je chantois dans le bocage ,
 Pour m'écouter , il s'arrêtoit.
 Une autre Bergere chantoit :
 Il s'en retournoit au village.

Tyrcis enfin sçut me contraindre
 A partager sa tendre ardeur.

Je sentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençois à le craindre.

MONCRIF.

A U T R E.

S E R M O N D E L' A M O U R.

B E R G E R E S qui, sur vos traces,
Me voyez toujours marcher ;
Vous qui ressemblez aux Graces,
L'Amour doit vous attacher.

La morale de Cythère
Ne doit pas faire trembler :
Je prêche sur le mystère,
Afin de vous enroller.

Amans, gardez le silence ;
Voilà le premier talent :
Le bonheur que je dispense
Échappe en le décelant.

Renfermez votre tendresse,
Pour allumer le desir ;
Le voile de la sagesse
Sert à cacher le plaisir.

D'un Amant, qui veut séduire,
Ne prenez jamais le ton :
L'Amitié doit vous produire ;
Déguisez-moi sous son nom.

Qu'en vous voyant , une Belle
 Croye à l'ami faire un accueil :
 Bien souvent une cruelle ,
 Pour le port , prend un écueil.

Qu'elle cherche à vous entendre ;
 Sans en prévoir le danger :
 Sans lui parler de se rendre ,
 Travaillez à l'engager.

Trop brusquer , est mal-adresse :
 Marchez insensiblement ;
 Et ne devez sa foiblesse
 Qu'au progrès du sentiment.

C'est la beauté qui commande ,
 Sous mon règne de douceur :
 Je veux que l'Amant demande ,
 Même après qu'il est vainqueur.

Il faut , par la résistance ,
 Rendre piquant le bonheur ;
 Et lui donner l'apparence
 D'une première faveur.

Heureux , aimez davantage
 Que dans le tems des refus :
 Une ardeur que l'on partage ,
 Doit être un lien de plus.

Quand l'estime suit ma flamme ,
 Mes feux sont intéressans :

On jouit bien plus par l'ame,
Que par l'ivresse des sens.

Si des vérités si belles
Touchent vos cœurs amoureux,
Vous ferez mes vrais fidelles;
Et je bénirai vos nœuds.

Une volupté parfaite
Fera, de vous, des élus;
C'est ce que je vous souhaite,
Au tendre nom de Vénus.

A U T R E.

L'AMOUR FOUETTÉ.

JUPITER, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour:
Donne, que je réduise en poudre
Le Temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue & de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un Dieu que je hais!

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantemens;
Formons, pour lui, quelque breuvage
Égal au poison des Amans.

Ah ! si , dans ma fureur extrême ,
 Je tenois ce monstre odieux !
 Le voilà , lui dit l'Amour même ,
 Qui , soudain , parut à ses yeux .

Venge-toi ; punis , si tu l'oses .
 Interdite à ce prompt retour ,
 Elle prit un bouquet de roses ,
 Pour donner le fouet à l'Amour .

On dit même que la Bergere ;
 Dans ses bras , n'osant le presser ,
 En frappant d'une main legere ,
 Craignoit encor de le blesser .

BERNARD.

A U T R E .

L'AMANT TIMIDE.

Pour soumettre mon ame
 A l'empire des plaisirs ,
 Un Berger , plein de flamme ;
 M'entretient de ses desirs .
 Pas à pas son feu le guide
 Vers la route des faveurs ;
 Mais son cœur , encor timide ,
 N'ose braver mes rigueurs .

La sagesse trop fiere
 Me défend de l'écouter ;
 Et , pour la faire taire ,
 L'ingrat n'ose assez tenter.
 Que n'a-t-il assez d'adresse
 Pour dérober au devoir ,
 La preuve d'une foiblesse
 Que je n'ose faire voir.

Quand , d'un œil moins sévère ,
 Je flatte ses tendres feux ,
 Son embarras diffère
 L'instant de se rendre heureux.
 Il craint ; il tremble ; il hésite ;
 Il avertit ma fierté ;
 Et la cruelle en profite
 Pour bannir la volupté.

Hier , à la victoire ,
 Marchant plus rapidement ,
 Il atteignoit la gloire
 Dont on couronne un Amant.
 Que n'osoit-il davantage ?
 Encor un pas seulement ,
 Ma raison faisoit passage
 Au plaisir du sentiment.

LA GARDE:



A U T R E.

L E R U I S S E A U.

RUISSEAU, qui baignes cette plaine,
 Je te ressemble en bien des traits:
 Toujours même pen hant t'entraîne;
 Le mien ne changera jamais.

Ton murmure flateur & tendre
 Ne cause ni bruit ni fracas.
 Plein du fouci qu'Amour fait prendre;
 Si j'en murmure, c'est tout bas.

Rien n'est, dans l'Empire liquide,
 Si pur que l'argent de tes flots;
 L'ardeur qui, dans mon cœur réside,
 N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents, qui font gémir Neptune,
 Tu braves les coups redoublés.
 Des jeux cruels de la Fortune,
 Mes sens ne sont jamais troublés.

Quand Thémire est sur ton rivage;
 Dans tes eaux, on voit son portrait.
 Je conserve aussi son image;
 Dans mon cœur elle est trait pour trait.

Tu n'as pas d'embûche profonde ;
 Je n'ai point de piège trompeur.
 On voit jusqu'au fond de ton onde ;
 On lit jusqu'au fond de mon cœur.

PANARD.

AUTRE.

LES SENS.

QUAND je vois une fleur nouvelle ;
 J'y porte un regard curieux ;
 Mais je ressentirois une peine cruelle ,
 S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux.
 Ma main veut y toucher ; & quand , sur chaque
 feuille
 Le desir innocent a promené mes doigts ,
 Son parfum me séduit ; il faut que je la cueille ;
 Ainsi , pour un plaisir , j'en ai trois à la fois.
 Tel est l'ordre de la Nature ;
 Elle nous a fait naître avec des sens jaloux.
 Belles , prévenez leur murmure ;
 Ou n'en flatez aucun , ou contentez-les tous.

AUTRE.

QU'IL FAUT JOUIR DE LA VIE.

A PEINE le Printems nous rit ,
 Que le brûlant Été le chasse.

Kvj

L'Automne, qui bientôt le suit ;
A l'Hyver cède aussi la place,
L'Hyver atteint son dernier jour
Dès que les Zéphyrs reparoissent ;
Ainsi les saisons, tour-à-tour,
S'évanouissent & renaissent.

Mais nous, Mortels, assujétis
Au tems qui nous poursuit en maître ;
Un jour nous voit anéantis ;
Un jour ne nous voit pas renaître.
C'est ainsi que, prête à périr,
Une jeune fleur est penchée ;
Ainsi, par le vent arrachée,
Elle ne peut plus revenir.

Eh ! si, parmi les tristes ombres ;
Tous les Mortels doivent errer ;
Si, du chemin des rives sombres,
Nul d'eux ne pourra s'égarer ;
Croyez-moi, n'ayez que l'envie
D'épuiser si bien les plaisirs,
Que le terme de votre vie
Le soit aussi de vos desirs.

Songez, sur-tout, que l'espérance
Marche toujours après l'erreur ;
Et que c'est dans la jouissance
Qu'on peut trouver le vrai bonheur.

Ne fuivez jamais que la trace
 Qui mene aux plaisirs assurés ;
 Que l'instant où vous desirez ,
 Soit celui qui vous satisfasse.

A U T R E.

L'ABSENCE DE THÉMIRE.

THÉMIRE fuit : un vaste espace
 Déjà la dérobe à mes yeux ;
 Elle fuit ; ô triste disgrâce !
 Ici j'ai reçu ses adieux.

Viens-tu d'auprès d'elle , ô zéphire ?
 Oui , sans doute ; elle t'attiroit.
 Viens ; approche ; & que je respire
 Le souffle qu'elle respiroit.

Ruisseau , sur les pas de Thémire ;
 Coulez à flots précipités ;
 Et dites-lui que tout soupire
 Dans les vallons qu'elle a quittés.

Dites-lui que , de la prairie ,
 Son absence a fêché les fleurs ;
 Que , des bois la feuille est flétrie ;
 Que je languis ; que je me meurs.

Quel heureux vallon ma Bergere
 Orne-t-elle de ses appas ?
 Foulé, par sa danse legere,
 Quel gazon fleurit sous ses pas ?

Quel est le fortuné bocage
 Que ses accens font retentir ?
 Quelle fontaine a le plaisir
 De lui retracer son image ?

MARMONTEL.

A U T R E.

LE VOLUPTUEUX.

J E suis né pour le plaisir ;
 Bien fou qui s'en passe ;
 Je ne veux point le choisir ;
 Souvent le choix m'embarresse.
 M'aime-t-on ? j'aime soudain.
 Boit-on ? j'ai le verre en main ;
 Je tiens par-tout ma place.

Dormir , est un tems perdu ;
 Faut-il qu'on s'y livre ?
 Sommeil , prends ce qui t'est du ;
 Mais attends que je sois yvre.
 Saisis-moi dans ce moment ;

Fais-moi dormir promptement ;
Je suis pressé de vivre.

Mais si quelqu'objet charmant ,
Dans un songe aimable ,
Vient , d'un plaisir séduisant ,
M'offrir l'image agréable ,
Sommeil , va plus doucement ;
L'erreur vaut , dans ce moment ,
Un bonheur véritable.

A U T R E.

L'AMANT RENVOYÉ.

DE quel poids on est soulagé ,
Lorsque l'on perd une Maîtresse !
Enfin , Amis , le charme cesse ;
Je suis heureux , j'ai mon congé.
Tout m'amuse , & rien ne me lie ;
Il faut pourtant en convenir ;
Lais est jeune ; elle est jolie.
C'est pour cela que je l'oublie ;
On risque à s'en ressouvenir.

Que je hais ce front , où respire
L'intéressante volupté !
Cet art de tromper , de séduire ,
Si semblable à la vérité ;

Et sa folie & sa gaité ,
Et le charme de son sourire !

Que je dédaigne , que je hais
Cette flottante chevelure ,
Qui sert de voile à ses attraits ,
Ou bien qui leur sert de parure !
Ce sein qu'Amour sçait embellir ;
Qui s'enfle , s'éleve ou s'abaisse ,
Au moindre soufflé du desir ;
Où la rose semble fleurir ,
Sous la bouche qui la caresse !
Ses caprices qui sont des loix ;
Ce feu , dont son œil étincelle ,
Et les sons touchans de sa voix ,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante Amans à la fois . . .

Je la déteste , je l'abhorre ;
Mais c'est trop m'en entretenir ;
Car , à force de la haïr ,
Je pourrois bien l'aimer encore.

DORAT.

A U T R E .

PORTRAIT D'UNE MAITRESSE.

AMOUR , commence le tableau.
Qu'il fera beau , s'il est fidelle !

Voilà les couleurs , le pinceau.
 Dessine , Amour ; fois mon Apelle.

L'ouvrage est digne de ta main.
 Il s'agit du portrait d'Ismène.
 Sur l'albâtre d'un front serein
 Trace deux jolis arcs d'ébène.

Peins , sous leur voûte , un œil charmant ;
 Cet œil trop rigoureux peut-être ,
 Qui , tour-à-tour , fier & touchant ,
 Défend le desir qu'il fait naître.

Peins , sur ses lèvres de corail ,
 Les fleurs nouvellement écloses ;
 De ses dents , pour rendre l'émail ,
 Peins des perles parmi les roses.

Avec art suspends ses cheveux ;
 Et tresse-les en diadème.
 Laisse-les flotter , si tu veux ;
 Ce désordre lui sied de même.

Pour m'offrir les brillans contours
 De sa taille souple & légère ,
 Peins la plus agile Bergère ,
 Qui cherche ou qui fuit les Amours.

De son doux & tendre sourire
 Exprime le charme secret :

Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet ;
Moi, je peindrai ce qu'il inspire.

Acheve ; arrondis ce beau sein
Qui fixeroit l'Amour volage.....
Le pinceau tombe de ta main.....
Arrête ; & baise ton ouvrage.

DORAT.

A U T R E.

L'HEUREUSE UNION.

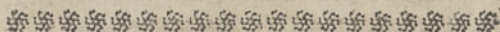
F AIS-NOUS brûler de tes flammes ;
Amour, c'est l'unique bien.
Qu'il est doux d'unir deux ames !
Mais, pour former ce lien,
Tendres Amans, pour Notaire,
Ne prenez que le Plaisir ;
Pour Témoin, que le Mystère ;
Pour Prêtre, que le Desir.

SAURIN.





LE
 PORTE-FEUILLE
 D'UN HOMME DE GOUT,
 OU
 L'ESPRIT
 DE NOS MEILLEURS POÈTES.




LIVRE V.

ODES.

AU CARDINAL DE RICHELIEU.

ODE.


 RAND Richelieu, de qui la
 gloire,
 Par tant de rayons éclatans,
 De la nuit de ces derniers
 tems,
 Éclaircit l'ombre la plus noire ;
 Puissant esprit, dont les travaux

Ont borné le cours de nos maux ;
 Accompli nos souhaits , passé notre espérance ;
 Tes célestes vertus , tes faits prodigieux ,
 Font revoir en nos jours , pour le bien de la France ,
 La force des Héros , & la bonté des Dieux.

Mais bien que , sous ton grand génie ,
 Le courage & le jugement ,
 De notre heureux Gouvernement
 Composent la douce harmonie ;
 Bien que tes superbes lauriers
 S'égalent à ceux des Guerriers ,
 Dont les siècles passés racontent les miracles ;
 N'attends pas toutefois que je chante aujourd'hui
 La prudente valeur , qui , malgré tant d'obstacles ,
 T'a rendu des Humains le refuge & l'appui.

Je trouve en moi trop de foiblesse
 Pour célébrer des actions ,
 A qui cèdent les fictions
 De l'Italie & de la Grèce.
 Parmi les brillantes clartés
 Qu'elles jettent de tous côtés ;
 Si je l'entreprendois , je ferois téméraire ;
 Il faut tant de vigueur , pour s'en bien acquitter ;
 Que , sans le feu divin de Virgile , ou d'Homère ,
 Il n'est point de Mortel qui le doive tenter.

Aussi , quelque chaleur ardente
 Qui , pour toi , m'embrase le sein ,
 Lorsque je pense à ce dessein ,

La majesté m'en épouvante :
 Je ne dispute point ce prix
 Avec tant de rares esprits
 Qui t'ont choisi pour but de leurs sçavantes veilles ;
 Et de ces actions contemplant la hauteur ,
 De peur d'en profaner les augustes merveilles ,
 Je veux , dans le silence , en être adorateur.

Le long des rives du Permesse ,
 La troupe de ses nourrissons
 Médite , pour toi , des chansons
 Dignes de l'ardeur qui les presse ;
 Ils sentent ranimer leurs voix ,
 A l'aspect de tes grands exploits ,
 Et font de ta louange un concert magnifique :
 La gravité s'y mêle avecque les douceurs ;
 Apollon y préside ; & , d'un ton héroïque ,
 Fait soutenir leur chant par celui des neuf Sœurs ;

Ils chantent quel fut ton mérite ;
 Quand , au gré de nos Matelots ,
 Tu vainquis les vents & les flots ,
 Et domptas l'orgueil d'Amphitrite ;
 Quand notre commerce affoibli ,
 Par toi puissamment rétabli ,
 Dans nos hayres déserts ramena l'abondance ;
 Et que , sur cent vaisseaux maîtrisant les dangers ;
 Ton nom seul aux François redonna l'assurance ,
 Et fit naître la crainte aux cœurs des Étrangers ;

Ils chantent les riches trophées
 Des dépouilles de nos mutins,
 Quand, de nos troubles intestins,
 Les flammes furent étouffées ;
 Quand la révolte, dans son fort,
 Par une affreuse & longue mort,
 Paya si chèrement l'usure de ses crimes ;
 Et que ses boulevards, enfin assujétis,
 Contre les appareils des armes légitimes,
 Implorèrent envain le secours de Thétis.

Ils chantent l'unique avantage,
 Par nous, sur l'Aigle remporté,
 Lorsqu'un Prince persécuté
 Fut remis dans son héritage.
 Ils décrivent l'horrible pas,
 Où, par cent visibles trépas,
 On crut de notre camp retarder la vaillance ;
 Et figurent encore, au milieu de nos rangs,
 Thémis, qui te prêta son glaive & sa balance,
 Afin de décider ces fameux différends.

Ils chantent l'effroyable foudre,
 Qui, d'un mouvement si soudain,
 Partit de ta puissante main,
 Pour mettre Pignerol en poudre :
 Ils disent que tes Bataillons,
 Comme autant d'épais tourbillons,
 Ébranlerent ce roc jusques dans ses racines ;

Que même le vaincu t'eut pour libérateur ;
 Et que tu lui bâtis , sur ses propres ruines ,
 Un rempart éternel contre l'usurpateur.

 Ils chantent nos courses guerrières ,
 Qui , plus rapides que le vent ,
 Nous ont acquis , en te suivant ,
 La Meuse & le Rhin pour frontieres :
 Ils disent qu'au bruit de tes faits ,
 Le Danube crut désormais
 N'être pas , en son antre , assuré de nos armes ;
 Qu'il redouta le joug ; frémit dans ses roseaux ;
 Pleura de nos succès ; & , grossi de ses larmes ,
 Plus vite , vers l'Euxin , précipita ses eaux.

 Ils chantent tes conseils utiles ,
 Par qui , malgré l'art des méchans ,
 La Paix refleurit dans nos champs ,
 Et la Justice dans nos villes ;
 Ils disent que les Immortels ,
 De leur culte & de leurs autels ,
 Ne doivent qu'à tes soins la pompe renaissante ;
 Et que ta prévoyance & ton autorité
 Sont les deux forts appuis , dont l'Europe trem-
 blante
 Soutient & raffermir sa foible liberté.

 Ainsi l'illustre renommée
 De tes progrès victorieux ,
 Avec un bruit harmonieux ,
 Par toute la terre est semée.

Mais tu ne sçaurois supporter
 Qu'on fasse ta gloire éclater ;
 Ses moindres ornemens blessent ta modestie :
 De tes propres exploits tes yeux sont éblouis ;
 Tu n'en peux avouer une seule partie ;
 Et veux qu'ils soient tous dûs à l'honneur de LOUIS.

Lorsque , dessus notre hémisphère ,
 Ton feu se montre sans pareil ,
 Tu crois l'emprunter du Soleil ,
 Qui , seul , nos Provinces éclaire :
 De même que sur l'horison ,
 Durant la brûlante saison ,
 Un astre , en plein midi , quelquefois étincelle ;
 Bien que , semblable à ceux dont se pare la nuit ,
 Il emprunte son feu de la flamme éternelle ,
 Qui , seule , dans les cieux , d'elle-même reluit.

Ton esprit humble s'imagine
 Qu'en ta haute félicité ,
 Ton éclat n'est qu'obscurité ,
 Si ton Prince ne t'illumine ;
 Tu consideres ta splendeur ,
 Comme un rayon de sa grandeur ,
 De qui , superbement , ta pourpre est embellie ;
 De sa seule clarté tu la penses tirer ;
 Et , lorsque sa lumière à la tienne s'allie ,
 C'est alors seulement que tu crois éclairer.

Toutefois , en toi , l'on remarque
 Un feu qui luit séparément ;

Et celui dont, si vivement ;
 Resplendit notre grand Monarque ;
 Comme le Pilote égaré
 Voit, de l'Ourse, un feu séparé,
 Qui brille sur sa route, & gouverne ses voiles ;
 Cependant que la Lune, accomplissant son tour ;
 Dessus un char d'argent, environné d'étoiles,
 Dans le sombre Univers représente le jour.

Bien que ton zèle inestimable
 Consacre au Maître, que tu sers ;
 Ce que les terres & les mers
 T'ont vu faire d'inimitable ;
 Il te reste encore des biens,
 Qui ne sçauroient être que tiens ;
 Au partage desquels tu ne reçois personne.
 Ma Muse, avec transport, reconnoît ces trésors ;
 Et, pour les publier, me choisit, & m'ordonne
 Que j'élève ma voix, & suive ses accords.

Je sens que sa fureur m'inspire ;
 Pour rendre hommage à tes vertus ;
 Et que mes esprits abbattus
 S'éveillent au son de sa lyre.
 Par elle, ton sein m'est ouvert ;
 Je vois ton ame à découvert ;
 Je vois que tu languis d'une divine flamme ;
 Que ton cœur est armé de constance & de foi ;
 Que ta sage conduite est au-dessus du blâme ;
 Et que ta renommée est bien moindre que toi.

Je pourrois parler de ta race ;
 Et de ce long ordre d'aïeux ,
 De qui les beaux noms , dans les Cieux ;
 Tiennent une si-belle place ;
 Dire les rares qualités ,
 Par qui ces guerriers indomptés
 Ajoûtent tant de lustre à nos vieilles histoires ;
 Et montrer aux Mortels , de leur gloire étonnés ;
 Quel nombre de combats , d'assauts & de victoires
 Les rend dignes des Rois qui nous les ont donnés.

Mais j'aime mieux les grands exemples
 D'amour & de fidélité ,
 Qui , de notre âge , ont mérité
 Des sacrifices & des temples ;
 J'aime mieux les penfers ardens
 Qui détournent les accidens
 Dont l'aveugle destin menace nos Provinces
 J'aime mieux l'équité des sublimes projets
 Conçus pour réprimer les Peuples & les Princes ;
 Les injustes Voisins , & les mauvais Sujets.

De quelque insupportable injure ;
 Que ton renom soit attaqué ,
 Il ne sçauroit être offusqué ;
 La lumiere en est toujours pure.
 Dans un paisible mouvement ,
 Tu t'éleves au firmament ;
 Et laisses , contre toi , murmurer sur la terre.
 Ainsi le haut Olympe , à son pied sablonneux ;

Laisse fumer la foudre & gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille & lumineux.

Tu vois, dessous toi, l'injustice

Tâcher en vain de t'offenser;

D'un regard tu peux renverser

Et l'insolence & l'artifice :

Ton courage, aux monstres fatal,

Est toujours plus fort que le mal :

Sur le solide honneur, sa base est établie ;

Le droit & la raison l'accompagnent toujours ;

Et, sans que sa vigueur soit jamais affoiblie,

Qu'on cède, où qu'on résiste, il va d'un même cours.

Sur toi-même tu te reposes ;

Et dans le péril apparent,

Tu vois, d'un œil indifférent,

La vicissitude des choses.

D'un ferme esprit tu te résous

A complaire aux vœux des jaloux,

Dont l'agrandissement sur ta perte se fonde ;

Du timon envié, tu retires les mains,

Et presses, pour remettre au premier Roi du Monde,

Le soin qu'il t'a commis du salut des Humains.

Ton propre bonheur t'importune :

Alors qu'il fait des malheureux,

On voit que tu souffres pour eux,

Et que leur peine t'est commune.

Quand leurs efforts sont impuissans

Contre tes actes innocens ;
 Dans leur désastre encor ta bonté les révère ;
 Tu les plains dans les maux dont ils sont affligés ;
 Et demandes au Ciel ; d'un cœur humble & sincère,
 Qu'ils veuillent seulement en être soulagés.

Tu n'es point charmé des richesses ;
 Les dons ne te peuvent tenter ;
 Et tu n'en sçaurois accepter
 Que pour en faire des largesses ;
 Si ton Prince , outre ton souhait ,
 T'honore de quelque bienfait ,
 Soudain tu le répands en des graces diverses ;
 Tu n'en as que la fleur ; nous en avons le fruit :
 Recevant les faveurs , aussi-tôt tu les verses ;
 Et le bien , qui te cherche , en même tems te fuit ;

Au milieu de l'inquiétude ,
 Qui règne dans le champ de Mars ;
 Tu veilles , pour attirer les Arts
 De misere & de servitude ;
 C'est par toi seul que , pour jamais ;
 Du Mont , aux deux sacrés sommets ;
 L'ignorance s'écarte , & l'erreur est bannie ;
 Ta main , qui rend la vie à nos États mourans ;
 Par qui nos Alliés sortent de tyrannie ,
 Affranchit l'Hélicon du joug de ses tyrans.

Mais , ô coupable négligence !
 O Muse ! pourquoi passes-tu

Sa plus mémorable vertu ;
 Sous un injurieux silence ?
 Touche ta lyre encore un peu ;
 Et lui fais chanter le beau feu

Que le bien du public en ses veines allume,
 De son embrasement tu connois la grandeur ;
 Tu fais que, dans ce feu, sa force se consume ;
 Et qu'il n'est plus vivant que par sa seule ardeur.

Par elle son ame est nourrie ;
 C'est d'elle qu'il tient sa vigueur :
 Il vit ; mais il vit en langueur ,
 Lorsqu'il voit languir sa patrie ;
 Comme elle , il sent ses déplaisirs ;
 Il joint ses pleurs à ses soupirs :
 Par ses gémissemens , il répond à ses plaintes ;
 S'il vit , c'est seulement afin de la guérir :
 Il s'offre à recevoir ses mortelles atteintes ;
 Et , pourvu qu'il la sauve , il consent de périr.

Durant la plus fiere tempête ;
 Il abandonne son salut ,
 Et n'a pour véritable but
 Que d'en garantir notre tête :
 Avec quelque noire fureur ,
 Que , pleins de colere & d'horreur ;
 Le Ciel tonne sur nous , & le sort nous poursuiue ,
 A leurs traits inhumains , il s'expose pour nous ;
 Et , parmi les transports d'une amour excessive ,
 Il n'est point de tourment qui ne lui semble doux.

Dans sa conduite juste & sainte ;
 Il demeure en tranquillité ;
 Et son repos n'est agité
 Ni d'espérance ni de crainte ;
 Les menaces , ni le pouvoir ,
 Ne l'ont sçu jamais émouvoir ;
 Et jamais nuls appas n'ont , son ame , surprise :
 L'or , pour lui , cesse d'être un métal précieux ;
 La beauté périssable est un bien qu'il méprise ;
 Pour l'un , il est sans mains ; & pour l'autre , sans yeux.

Ébloui de clartés si grandes ,
 Incomparable RICHELIEU ,
 Ainsi qu'à notre demi-Dieu ,
 Je te viens faire mes offrandes.
 L'équitable siècle à venir
 Adorera ton souvenir ,
 Et , du siècle présent , te nommera l'Alcide ;
 Tu serviras un jour d'objet à l'Univers ;
 Aux Ministres , d'exemple ; aux Monarques de
 guide ;
 De matiere , à l'Histoire ; & de sujet aux Vers.

CHAPELAIN.

A U T R E.

L'ENFANT SAUVÉ DU NAUFRAGE.

ESPRITS , qui portez le tonnerre ,
 Impétueux tyrans des airs ,
 Qui faites le péril des Mers ,
 Et les ravages de la terre ;

Vents, si l'audace des vaisseaux,
Qui vous affrontent sur les eaux,
En rend la perte si fréquente,
Ils ont bien mérité vos coups ;
Ayez, pour celui que je chante,
Plus de pitié que de courroux.

Ce n'est pas au cours des étoiles,
Qu'il prétend régler ses erreurs ;
Ni, pour modérer vos rigueurs,
Vous emprisonner dans ses voiles.
Sa charge n'est pas de ces biens,
Dont les rivages Indiens
Rendent tribut à nos délices :
C'est un fils, que son triste sort
Veut dérober à vos caprices,
Entre les bras d'un pere mort.

Déjà la fureur des orages ;
Les flots, l'un sur l'autre, entassés ;
Les mâts, dans les flots, renversés ;
Couvrent les écueils de naufrages.
Tout, dans l'alarme & dans le bruit,
Des foudres qui percent la nuit,
Cède à la merci des tempêtes ;
Et les Matelots effrayés
Trouvent mille morts sur leurs têtes ;
Et mille tombeaux sous leurs pieds.

C'en est fait, la Mer en furie,
Après tant d'éclats violens,

Tient enfin , dans ses vastes flancs ;
 Toute la flote ensevelie.
 Je ne vois plus qu'un foible enfant ;
 Qu'un reste de vigueur défend
 De la vague qui l'environne ;
 Et , pour mettre à couvert ses jours ;
 Quand tout le monde l'abandonne ,
 La mort vient seule à son secours.

Sur les restes flottans du pere ,
 Elle soutient l'espoir du fils ,
 Et la tendresse de ses cris
 A presque fléchi sa colere.
 Ses petits bras entrelacés
 S'attachent aux membres glacés ;
 Dont l'ame vient d'être ravie ;
 Et ses soupirs mal entendus ,
 Demandent encore la vie.
 A son pere qui ne vit plus.

O vous ! ami de l'innocence !
 Dauphin , qu'un chantre ingénieux ,
 Par ses accords délicieux ,
 Trouva si prompt à sa défense !
 Si la fameuse antiquité
 Se flatte , avecque vérité ,
 Que l'homme a pour vous quelques char-
 mes ,
 Que voulez-vous de plus touchant ?
 Hélas ! soyez tendre à ses larmes ,
 Puisque vous l'êtes à son chant.

On entend ses vœux ; on m'écoute ;
 Les Cieux ne sont plus irrités ;
 Je vois les foudres écartés,
 Et les tempêtes en déroute.
 Les vents & les vagues d'accord
 Conduisent l'enfant dans le port.
 L'air est plus doux , la nuit plus claire ;
 Et les Dieux de l'onde surpris ,
 Dans les funérailles du pere ,
 Chantent le triomphe du fils.

Le P. DE LA RUE.

A U T R E.

A Vénus.

C RUELLE mere des Amours ;
 Toi que j'ai si long-tems servie ;
 Cesse enfin d'agiter ma vie ,
 Et laisse en paix couler mes jours.
 Ta tyrannie & tes caprices
 Font payer trop cher tes délices ;
 C'est trop gémir dans ta prison.
 Brise les fers qui m'y retiennent.
 Et permets que mes vœux obtiennent
 Des fruits tardifs de ma raison.

Déjà m'échappe le bel âge ;
 Qui convient à tes favoris ;
 Et des ans le sensible outrage
 Me va donner des cheveux gris.

L v

Si, pour moi, le dessein de plaire
 Devient un espoir téméraire,
 Que puis-je encore desirer ?
 Quelle erreur de remplir mon ame
 D'une vive & constante flamme
 Que je ne pourrois inspirer !

Lorsqu'on sçait unir & confondre
 En deux cœurs mêmes sentimens,
 Et que les yeux de deux Amans
 Sçavent s'entendre & se répondre ;
 Quand on se livre, tout le jour,
 Aux soins d'un mutuel amour,
 En quels transports l'ame est ravie ?
 Dans ces momens délicieux
 Le Mortel porte-t-il envie
 A la félicité des Dieux ?

Mais l'amorce de tes promesses
 N'a que trop l'art de m'éblouir.
 Réserve toutes tes caresses
 A l'heureux âge d'en jouir.
 Étreins de la plus forte chaîne
 L'ardent Cléon, la jeune Ismène ;
 Vole où t'appelle leur desir ;
 Fais-les mourir ; fais-les revivre ;
 Et que ta faveur les enyvre
 D'un torrent d'amoureux plaisirs.

Pour moi, dans un champêtre asyle ;
 Où l'Arrou, de ses claires eaux,

Baigne le pied de nos côteaux ;
Je cherche un bonheur plus tranquille,
Sur des fleurs mollement couché ,
Avec un esprit détaché
Des biens que le Courtifan brigue ;
Sur moi le pere du repos ,
Le sommeil , d'une main prodigue ,
Répandra fes plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore ,
Dans les prés , mille aimables fleurs ;
Odorantes filles des pleurs ,
Que verfe la naiffante Aurore.
Je verrai tantôt mes guérêts
Dorés par la blonde Cérés ;
Dans leur tems , les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers ;
Et mes vignobles , en automne ,
Empliront mes vastes celliers.

Mais quel trouble ! & quelles allarmes
Viennent me faifir malgré moi ?
Pourquoi , Céphife ? hélas ! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes ?
Dans mon fein je les fens couler ;
Je rougis , je ne puis parler :
Un cruel ennui me dévore.
Ah ! Vénus , ton fils eft vainqueur.
Oui , Céphife , je brûle encore ;
Tu règues toujours fur mon cœur.

Sans cesse mon inquiétude ;
 Malgré les détours que je prends ;
 Par une fatale habitude ,
 Guide , vers toi , mes pas errans.
 Quand le hazard t'offre à ma vue ;
 O ! combien mon ame est émue
 Au moment où je t'apperçois !
 Et quel plaisir à mon oreille ,
 Lorsque , d'une bouche vermeille ;
 Sort le son touchant de ta voix !

Quelquefois la douceur d'un songe ;
 Te rend sensible à mes transports.
 Charmes secrets , divins trésors ,
 N'êtes-vous alors qu'un mensonge ?
 Une autre fois , avec dédain ,
 Tu te dérobes sous ma main ;
 J'embrasse une ombre fugitive ;
 Et , te cherchant à mon réveil ,
 Je hais la clarté qui me prive
 Des vains phantômes du sommeil.

MIMEURES.

A U T R E.

NAISSANCE DU DUC DE BRETAGNE.

DESCENDS de la double colline ;
 Nymphes , dont le fils amoureux ,
 Du sombre époux de Proserpine ,
 Sçut fléchir le cœur rigoureux ,

Viens servir l'ardeur qui m'inspire ;
 Déesse , prête-moi ta lyre ,
 Ou celle de ce Grec vanté ,
 Dont l'impitoyable Alexandre ;
 Au milieu de Thèbes , en cendre ;
 Respecta la postérité.

Quel Dieu propice nous ramène
 L'espoir que nous avions perdu ?
 Un fils de Thétis , ou d'Alcmène ;
 Par le Ciel nous est-il rendu ?
 N'en doutons point ; le Ciel sensible
 Veut réparer le coup terrible
 Qui nous fit verser tant de pleurs.
 Hâtez-vous , ô chaste Lucine !
 Jamais plus illustre origine
 Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples , voici le premier gage
 Des biens qui vous sont préparés.
 Cet enfant est l'heureux présage
 Du repos que vous desirez.
 Les premiers instans de sa vie ;
 De la Discorde & de l'Envie ,
 Verront éteindre le flambeau.
 Il renversera leurs trophées ;
 Et leurs coulevres étouffées
 Seront les jeux de son berceau.

Ainsi , durant la nuit obscure ,
 De Vénus l'étoile nous luit ,

Favorable & brillant augure
 De l'éclat du jour qui la suit.
 Ainsi, dans le fort des tempêtes ;
 Nous voyons briller sur nos têtes
 Ces feux, amis des Matelots,
 Présage de la paix profonde
 Que le Dieu, qui règne sur l'onde,
 Va rendre à l'Empire des flots.

Quel monstre, de carnage avide,
 S'est emparé de l'Univers ?
 Quelle impitoyable Euménide
 De ses feux infecte les airs ?
 Quel Dieu souffle, en tous lieux, la guerre ;
 Et semble, à dépeupler la Terre,
 Exciter nos sanglantes mains ?
 Mégère, des Enfers bannie,
 Est-elle aujourd'hui le Génie
 Qui préside au fort des Humains ?

Arrête, furie implacable ;
 Le Ciel veut calmer ses rigueurs.
 Les feux d'une haine coupable
 N'ont que trop embrasé nos cœurs.
 Aimable paix, vierge sacrée,
 Descends de la voûte azurée ;
 Viens voir tes temples relevés ;
 Et ramene, au sein de nos villes,
 Ces Dieux bienfaisans & tranquilles
 Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon âme
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici , profane vulgaire ,
Apollon m'inspire & m'éclaire ;
C'est lui ; je le vois ; je le sens.
Mon cœur cède à sa violence.
Mortels , respectez sa présence ;
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sybille
A leur terme sont parvenus.
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne , & de Janus.
Voici la saison désirée ,
Où Thémis & sa sœur Astrée ,
Rétablissant leurs saints autels ,
Vont ramener ces jours insignes ,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Où suis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?
Quel vaste , quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau Monde vient d'éclorre.
L'Univers se réforme encore
Dans les abîmes du chaos ;
Et , pour réparer ses ruines ,

Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de Héros.

Les Éléments cessent leur guerre ;
Les Cieux ont repris leur azur.
Un feu sacré purge la Terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur :
On ne craint plus l'herbe mortelle ;
Et le crocodile infidelle
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les lions dépouillent leur rage ;
Et , dans le même pâturage ,
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siècle heureux ,
Qui , du plus sage des Monarques ,
Doit couronner les justes vœux.
Espérons des jours plus paisibles ;
Les Dieux ne sont point inflexibles ,
Puisqu'ils punissent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus austères ;
Souvent leurs fléaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel , dans une nuit profonde ;
Se plaît à nous cacher ses loix.
Les Rois sont les maîtres du monde :
Les Dieux sont les maîtres des Rois.
Valeur , activité , prudence ,
Des décrets de leur Providence

Rien ne change l'ordre arrêté ;
 Et leur règle , constante & sûre ,
 Fait seule ici-bas la mesure
 Des biens & de l'adversité.

Mais , que fais-tu , Muse insensée ?
 Où tend ce vol ambitieux ?
 Oses-tu porter ta pensée
 Jusques dans le Conseil des Dieux ?
 Réprime une ardeur périlleuse :
 Ne vas point , d'une aîle orgueilleuse ;
 Chercher ta perte dans les airs ;
 Et , par des routes inconnuës ,
 Suivant Icare , au haut des nuës ,
 Crains de tomber au fond des Mers.

Si pourtant quelqu'esprit timide ,
 Du Pinde , ignorant les détours ,
 Opposoit les règles d'Euclide
 Au désordre de mes discours ;
 Qu'il sçache qu'autrefois Virgile
 Fit même aux Muses de Sicile
 Approuver de pareils transports ;
 Et qu'enfin cet heureux délire
 Peut seul , des Maîtres de la lyre ,
 Immortaliser les accords.

ROUSSEAU.



A U T R E.

A U N E V E U V E.

Q U E L respect imaginaire
 Pour les cendres d'un époux,
 Vous rend vous-même contraire
 A vos destins les plus doux ?
 Quand sa course fut bornée
 Par la fatale journée
 Qui le mit dans le tombeau,
 Pensez-vous que l'Hymenée
 N'ait pas éteint son flambeau ?

Pourquoi ces sombres ténèbres
 Dans ce lugubre réduit ?
 Pourquoi ces clartés funèbres
 Plus affreuses que la nuit ?
 De ces noirs objets troublée,
 Triste, & fans cesse immolée
 A de frivoles égards,
 Ferez-vous d'un Mausolée
 Le plaisir de vos regards ?

Voyez les Graces fidelles ;
 Malgré vous suivre vos pas ;
 Et voltiger, autour d'elles,
 L'amour qui vous tend les bras.
 Voyez ce Dieu plein de charmes ;
 Qui vous dit, les yeux en larmes :

Pourquoi ces pleurs superflus ?
 Pourquoi ces cris , ces allarmes ?
 Ton époux ne t'entend plus.

A sa triste destinée
 C'est trop donner de regrets :
 Par les larmes d'une année ,
 Ses mânes sont satisfaits.
 De la célèbre Matrone ,
 Que l'Antiquité nous prône ;
 N'imitiez point le dégoût ;
 Ou , pour l'honneur de Pétrone ,
 Imitiez-la jusqu'au bout.

Les Chroniques les plus amples
 Des Veuves du premier tems
 Nous fournissent peu d'exemples
 D'Artémises de vingt ans.
 Plus leur douleur est illustre ,
 Et plus elle sert de lustre
 A leur amoureux effor :
 Andromaque , en moins d'un lustre ,
 Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
 L'histoire vous a fait peur :
 Didon mourut attachée
 Au char d'un Amant trompeur ;
 Mais l'imprudente Mortelle
 N'eut à se plaindre que d'elle :

Ce fut sa faute , en un mot ;
 A quoi songeoit cette Belle ,
 De prendre un Amant dévot ?

Pouvoit-elle mieux attendre
 De ce pieux voyageur ,
 Qui, fuyant sa ville en cendre ,
 Et le fer du Grec vengeur ,
 Chargé des Dieux de Pergame ,
 Ravit son pere à la flamme ,
 Tenant son fils par la main ;
 Sans prendre garde à sa femme ,
 Qui se perdit en chemin ?

Sous un plus heureux auspice ;
 La Déesse des Amours
 Veut qu'un nouveau sacrifice
 Lui consacre vos beaux jours.
 Déjà le bûcher s'allume ;
 L'autel brille ; l'encens fume ;
 La victime s'embellit ;
 L'Amour même le consume ;
 Le mystère s'accomplit.

Tout conspire à l'allégresse
 De cet instant solemnel.
 Une riante jeunesse
 Folâtre autour de l'autel.
 Les Graces , à demi-nues ,
 A ces danses ingénues

Mélangent de tendres accens ;
 Et , sur un thrône de nues ,
 Vénus reçoit votre encens.

ROUSSEAU

A U T R E.

A LA FORTUNE.

FORTUNE , dont la main couronnée
 Les forfaits les plus inouis ,
 Du faux éclat qui t'environne ,
 Serons-nous toujours éblouis ?
 Jusques à quand , trompeuse idole ,
 D'un culte honteux & frivole ,
 Honorerons-nous tes autels ?
 Verra-t-on toujours tes caprices
 Consacrés par les sacrifices ,
 Et par l'hommage des Mortels ?

Le peuple , dans ton moindre ouvrage ;
 Adorant la prospérité ,
 Te nomme grandeur de courage ;
 Valeur , prudence , fermeté ;
 Du titre de vertu suprême
 Il dépouille la vertu même ;
 Pour le vice que tu chéris :
 Et toujours ses fausses maximes
 Érigent en Héros sublimes
 Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
 Que ces Héros soient revêtus,
 Prenons la raison pour arbitre,
 Et cherchons en eux leurs vertus.
 Je n'y trouve qu'extravagance,
 Foiblesse, injustice, arrogance,
 Trahisons, fureurs, cruautés;
 Étrange vertu, qui se forme
 Souvent de l'assemblage énorme
 Des vices les plus détestés !

Apprends que la seule sagesse
 Peut faire les Héros parfaits ;
 Qu'elle voit toute la bassesse
 De ceux que ta faveur a faits :
 Qu'elle n'adopte point la gloire
 Qui naît d'une injuste victoire
 Que le fort remporte pour eux,
 Et que, devant ses yeux stoïques,
 Leurs vertus les plus héroïques
 Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
 Me feront honorer Sylla ?
 J'admirerai dans Alexandre
 Ce que j'abhorre en Attila ?
 J'appellerai vertu guerrière
 Une vaillance meurtrière,
 Qui, dans mon sang, trempe ses mains ?
 Et je pourrai forcer ma bouche

A louer un Héros farouche ;
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos Faïtes ;
Impitoyables Conquérans ?
Des vœux outrés , des projets vastes ;
Des Rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage ;
Des Vainqueurs fumans de carnage ;
Un peuple au fer abandonné ;
Des meres pâles & sanglantes ,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effrené.

Juges insensés que nous sommes ,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands Rois ?
Leur gloire , féconde en ruines ,
Sans le meurtre & sans les rapines ,
Ne sçauroit-elle subsister ?
Images des Dieux sur la terre ,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur ;
Quel Vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes & son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'Histoire

Doit peut-être toute sa gloire
 A la honte de son rival.
 L'inexpérience indocile
 Du compagnon de Paul-Émile
 Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le Héros solide ;
 Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
 C'est un Roi que l'équité guide ,
 Et dont les vertus sont l'appui :
 Qui , prenant Titus pour modèle ;
 Du bonheur d'un Peuple fidèle
 Fait le plus cher de ses souhaits ;
 Qui fuit la basse flatterie ;
 Et qui , pere de sa patrie ,
 Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerriere audace
 Tient lieu de toutes les vertus ,
 Concevez Socrate à la place
 Du fier meurtrier de Clitus.
 Vous verrez un Roi respectable ;
 Humain , généreux , équitable ,
 Un Roi digne de vos autels.
 Mais , à la place de Socrate ,
 Le fameux vainqueur de l'Euphrate
 Sera le dernier des Mortels.

Héros cruels & sanguinaires ;
 Cessez de vous enorgueillir

De ces lauriers imaginaires
 Que Bellone vous fit cueillir.
 En vain le destructeur rapide
 De Marc-Antoine & de Lépide
 Remplissoit l'Univers d'horreurs :
 Il n'eût point eu le nom d'Auguste ;
 Sans cet empire heureux & juste
 Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, Guerriers magnanimes ;
 Votre vertu dans tout son jour.
 Voyons comment vos cœurs sublimes
 Du sort soutiendront le retour.
 Tant que sa faveur vous seconde ;
 Vous êtes les Maîtres du monde ;
 Votre gloire nous éblouit ;
 Mais , au moindre revers funeste ;
 Le masque tombe ; l'homme reste ;
 Et le Héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
 Suffit pour faire un Conquérant.
 Celui qui dompte la Fortune ,
 Mérite seul le nom de Grand.
 Il perd sa volage assistance ,
 Sans rien perdre de la constance
 Dont il vit ses honneurs accrus ;
 Et sa grande ame ne s'altère ,
 Ni des triomphes de Tibere ,
 Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente & legere ;
 Chez lui , ne trouve point d'accès ;
 Et sa crainte active modere
 L'yvresse des heureux succès.
 Si la Fortune le traverse ,
 Sa constante vertu s'exerce
 Dans ses obstacles passagers.
 Le bonheur peut avoir son terme ;
 Mais la sagesse est toujours ferme ,
 Et les destins toujours légers.

En vain une fiere Déesse ,
 D'Énée a resolu la mort ;
 Ton secours , puissante Sageffe ;
 Triomphe des Dieux & du sort.
 Par toi Rome , après son naufrage ,
 Jusques dans les murs de Carthage ,
 Vengea le sang de ses Guerriers ;
 Et , suivant tes divines traces ,
 Vit , au plus fort de ses disgraces ,
 Changer ses cyprès en lauriers.

ROUSSEAU.

A U T R E .

L A F O R T U N E .

F A U T-il qu'esclave de l'exemple ,
 Je rende hommage à tes autels ?
 Fortune , aux portes de ton temple
 J'ai suivi d'aveugles Mortels.

Flatté d'un espoir téméraire ,
Pour entrer dans ton sanctuaire ,
J'ai long-tems en vain combattu ;
La peine a lassé ma constance :
J'ai toujours vu la violence
Y triompher de la vertu.

Libres d'un espoir tyrannique ;
Cédons enfin à mès rivaux.
Eh ! quel est le prix chimérique
Que tu promets à nos travaux ?
En vain , fixant ton inconstance ,
Pour nous tu joins à l'opulence
L'éclat du rang & des honneurs ;
De quelques biens que tu disposes ,
Les maux cruels que tu nous causes
Sont-ils payés par tes faveurs ?

Dans le plus dur des esclavages
Pour toi notre orgueil se dément ;
D'un Grand nous payons les outrages
Par un servile attachement.
Souvent encor l'encens frivole
Que nous offrons à cette idole ,
Ne nous sert qu'à l'importuner :
Trop heureux , si , dans ses caprices
Las enfin de nos sacrifices ,
Il daignoit nous les pardonner !

Cruel tyran de notre vie ,
Lui seul , par des droits souverains ;

En fait, au gré de son envie ,
 Tous les jours sombres ou fereins.
 Combien, honteux de ma faiblesse ,
 Ai-je rougi de la bassesse
 Où je me fuis souvent surpris ;
 Quand, briguant de vains avantages ,
 J'ai fait l'objet de mes hommages
 Du vil objet de mes mepris ?

Biens trop chers à nos cœurs ferviles ;
 Avez-vous des attraits si doux ?
 Et connoît-on les biens tranquilles
 Quand on les peut quitter pour vous ?
 Notre erreur feule a fait vos charmes ;
 Vous cachez les foins , les allarmes
 Sous l'éclat qui nous éblouit ;
 Et, trompés dans la jouiffance ,
 Nous ne trouvons que l'apparence
 D'un bonheur qui s'évanouit.

De notre ambition ftérile
 Où nous conduit la folle ardeur ?
 Les noirs foudis font leur afile
 Dans le féjour de la grandeur.
 Jouet d'une attente importune ,
 Le favori de la Fortune
 Ne connoît point les vrais plaifirs,
 Son espoir n'a rien de folide ;
 Et fon cœur, toujours plus avide,
 Fait fon tourment de fes defirs,

Les Rois , que charme un fort paisible ,
Trouvent-ils l'art de le goûter ?
Leur sceptre est un fardeau pénible
Qu'ils sont souvent las de porter.
Comblés des faveurs de Bellone ,
Que leur sert qu'aux pieds de leur thrône
Tombent les plus fameux Héros ?
Amis constans de la victoire ,
Lorsqu'ils ont tout fait pour leur gloire ,
Ils n'ont rien fait pour leur repos.

Ainsi le pensoit ce Monarque ,
Qui , jaloux de sa liberté ,
Dépouilla l'importune marque
De la suprême autorité ;
Qui , vivant sans inquiétude ,
Oublia dans la solitude
Le fruit de tant d'exploits divers ;
Et , dégoûté du diadème ,
Aima mieux régner sur lui-même ,
Que de régner sur l'Univers.

Heureux ! qui , de soi toujours maître ;
A de faux biens sçait renoncer ;
Et qui n'apprit à les connoître ,
Que pour apprendre à s'en passer !
Du fort il brave les atteintes :
Par ses desirs & par ses craintes
Jamais son cœur n'est combattu :
Il trouve toute sa richesse

Dans les thrésors de la sagesse
Et dans les dons de la vertu.

Vous qui , loin des grandeurs du Louvre ;
Dont vous ignorez les attraits ,
Sous l'humble chaume qui vous couvre ;
Respirez une heureuse paix ;
Exempts de l'erreur qui nous trompe ,
Par l'éclat d'une vaine pompe
Vous n'avez point été surpris.
Vous jouissez dans le silence
Des biens qui suivent l'innocence.
En goutez-vous assez le prix ?

Heureux Mortels ! toutes les heures
Coulent pour vous dans le repos.
Morphée autour de vos demeures
A semé ses plus doux pavots.
Libres des loix de la contrainte ,
Parmi vous l'on goûte sans crainte
Des plaisirs acquis sans effort.
Votre joie est sincère & pure ;
Et vous tenez de la Nature
Plus que ne peut donner le Sort.

Depuis long-tems mon cœur soupire ,
Jaloux des biens que vous goûtez :
Par un faux charme qui m'attire
Pourquoi mes vœux sont-ils tentés ?
Pour jouir d'une paix profonde ,
J'irois , loin du bruit & du monde ,

Vivre sous un ciel étranger.
 Mais , hélas ! j'aime encor mes peines ;
 Et je secoue en vain des chaînes
 Dont je ne puis me dégager.

ASSELIN.

A U T R E.

LA VIEILLESSE D'UN PHILOSOPHE.

N ECTAR qu'on avale à long traits ,
 Baume que répand la Nature
 Sur les maux qu'elle nous a faits ,
 Maîtresse aimable d'Epicure ,
 Volupté , prête ton secours ;
 Et vien défendre ma vieillesse
 Des langueurs & de la tristesse
 Qui noircit la fin de mes jours.

Vien donc , non telle qu'avec bruit ;
 Parmi la débauche égarée ,
 Tu m'accompagnois jour & nuit ,
 De pourpre & de myrte parée :
 Mais , sage & sans emportement ,
 Fais aux fureurs de la jeunesse
 Succéder la délicatesse
 D'un voluptueux sentiment.

Que , sensible au goût des plaisirs ;
 Éloigné de l'intempérance ,
 Je forme encor quelques desirs

Miv

Sans sortir de la bienséance ;
 Que, recherché des jeunes gens ;
 Je leur marque de l'indulgence ,
 Et tolère leur imprudence
 En faveur de leurs agrémens.

Que, toujours cher à mes amis ;
 Mêlant l'utile au délectable ,
 Leur amitié tendre & durable
 Me tienne ce qu'ils m'ont promis :
 Qu'à leurs yeux , toujours agréable ,
 Le sel, que la nature a mis
 Sur ma langue & dans mes écrits ,
 Leur serve de propos de table.

Ainsi puissé-je mollement ,
 Et d'une ame toujours égale ,
 Profitant de chaque moment ,
 Attraper mon heure fatale !
 Ou content de ne plus souffrir
 Cent maux dont elle nous délivre ;
 Je cesse seulement de vivre
 Sans sentir l'horreur de mourir !

LA FARE.

A U T R E.

L'É M U L A T I O N.

DÉPOUILLONS ces respects serviles
 Que l'on rend aux siècles passés ;

Les Homeres & les Virgiles
 Peuvent encor être effacés.
 Croit-on la Nature bizarre ;
 Pour nous aujourd'hui plus avare
 Que pour les Grecs & les Romains ?
 De nos aînés, mere idolâtre,
 N'est-elle plus que la marâtre
 Du reste grossier des humains ?

Non, n'outrageons point la Nature
 Par des reproches indiscrets ;
 Elle qui, pour nous moins obscure,
 Nous a confié ses secrets.
 L'ame, en proie à l'incertitude,
 Autrefois, malgré son étude,
 Vivoit dans un corps ignoré ;
 Mais le sang qu'enferme nos veines
 N'a plus de routes incertaines ;
 Et ce mystere est pénétré.

Combien, en cherchant la fortune,
 Et jaloux d'étendre nos droits,
 Avons-nous au vaste Neptune
 Imposé de nouvelles loix ?
 Jusqu'en quels climats la bouffole,
 Cette aiguille, amante du pole,
 A-t-elle guidé nos vaisseaux ?
 Aux bornes de l'humide plaine
 N'ont-ils pas de l'audace humaine
 Étonné des peuples nouveaux ?

Jusqu'aux régions azurées
 Nous conduisent d'heureux secours ;
 Et des étoiles mesurées
 Nous allons épier le cours :
 A l'aide d'un verre fidèle
 Tout le firmament se décèle
 A nos regards ambitieux :
 Et, mieux que l'art des Zoroastres ,
 Nous semblons contraindre les astres
 A venir jusques sous nos yeux.

N'est-ce donc que dans l'art d'écrire
 Que nous avouons des vainqueurs ?
 N'osons nous disputer l'empire
 Que cet art donne sur les cœurs ?
 Souffrirons-nous que nos ancêtres ,
 A notre honte , en soient les maîtres ?
 Vain respect qu'il faut étouffer !
 Il est encor de nouveaux charmes ;
 C'est même par leurs propres armes ,
 Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré des mines
 L'or que nos mains doivent polir.
 Ils ont attaché les épines
 Des fleurs qui restent à cueillir.
 Disciple assidu , sur leurs traces ,
 De leurs défauts & de leurs graces
 Je tire le même secours.
 Leur chute me ren! plus sévère ;

Et l'assoupissement d'Homere
M'avertit de veiller toujours.

Vous qu'une aveugle estime abuse,
Et qu'elle engage trop avant,
N'espérez pas contre ma Muse
Soulever le peuple sçavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proscrire un Poëme fertile,
Par les Muses même dicté.
Je viens seulement, comme Horace,
Rallumer l'espoir & l'audace
De surpasser l'Antiquité.

LA MOTTE.

A U T R E.

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DIEU des Vers, pourrai-je suffire
A ce que tu viens m'inspirer ?
Dois-tu confier à ma lyre
Tes favoris à célébrer ?
Par eux, les Filles de Mémoire,
Aux Mortels dispensent la gloire :
Que peut, pour eux, tout l'art humain ?
Conduis toi-même mon ouvrage ;
Ils en défavoueroient l'hommage,
S'ils n'y reconnoissoient ta main.

Malgré l'envie & l'ignorance,
C'est toi qui, sous le nom d'ARMAND,

M vj

Pris le soin d'embellir la France
 De son plus durable ornement.
 Tu relevas un sanctuaire,
 Où, loin du profane Vulgaire,
 Tes nourrissons furent admis;
 Et réunis, par cette grace,
 Merveille inouïe au Parnasse!
 Les rivaux devinrent amis.

Les uns, à qui Clio révèle
 Les faits obscurs & reculés [1]
 Nous tracent l'image fidèle
 De tous les siècles écoulés.
 Des États la sombre origine,
 Les progrès, l'éclat, la ruine
 Repassent encor sous nos yeux;
 Et, présents à tous, nous y sommes
 Contemporains de tous les hommes,
 Et citoyens de tous les lieux.

Les autres, du secours des Fables [
 Appuyant leurs instructions,
 Ont orné les faits mémorables
 D'ingénieuses fictions.
 Notre âge retrouve un Homère
 Dans ce Poëme salutaire,
 Par la vertu même inventé [3];

[1] Les Historiens.

[2] Les Poëtes épiques.

[3] Télémaque.

Les Nymphes de la double cime
 Ne l'affranchirent de la rime,
 Qu'en faveur de la vérité.

Des deux Souverains de la scène ;
 L'aspect a frappé mes esprits [4] ;
 C'est sur leurs pas que Melpomène
 Conduit ses plus chers favoris.
 L'un plus pur , l'autre plus sublime ;
 Tous deux partagent notre estime
 Par un mérite différent.
 Tour-à-tour ils nous font entendre
 Ce que le cœur a de plus tendre ,
 Ce que l'esprit a de plus grand.

D'un art encor plus difficile ,
 Mais du peuple moins respecté ,
 Souvent plus d'une main habile
 Nous a fait sentir la beauté [5].
 Peintres de l'humaine folie ,
 C'est vous qui prêtez à Thalie
 Le masque qui couvre son front.
 C'est vous , dont l'heureux artifice ,
 En nous exposant notre vice ,
 Fait nos plaisirs de notre affront.

Un nouveau spectacle m'appelle [6] ,
 Qui , dans l'Italie inventé ,

[4] Corneille & Racine.

[5] Les Comiques.

[6] L'Opéra.

Ici doit servir de modèle
 A ceux dont il fut imité.
 J'y vois quelle gloire mérite
 Cet Auteur, dont le style invite
 La Musique à s'y marier [7]:
 Ses Vers sont riches, mais sans faste;
 Et la matière n'en est vaste
 Que par l'art de la varier.

Mais écoutons: Ce Berger joue
 Les plus amoureuses Chançons [8].
 Du fameux Pasteur de Mantoue
 Il imite les tendres sons.
 Un autre, à des Chançons si belles,
 En oppose de plus nouvelles [9];
 Entr'eux j'aime à me partager.
 Et Pan, inventeur de la flûte,
 Arbitre de cette dispute,
 N'ose lui-même les juger.

Au gré de ce nouvel Ésope [10],
 Les animaux prennent la voix;
 Sous leurs discours il enveloppe
 Des leçons même pour les Rois.
 Une douceur simple, élégante,
 En riant, par-tout y présente

[7] Quinault.

[8] Segrais.

[9] M. de Fontenelle.

[10] La Fontaine.

La nature & la vérité.
De quelle grace il les anime !
Oui, peut-être que le sublime
Cède à cette naïveté.

Ici du Censeur du Parnasse,
Je ne crains point d'être repris [11].
Au poids, dont se servoit Horace,
Il sçait peser tous les écrits.
Il connoît, Critique équitable,
Quel est l'ornement convenable
Que chaque Auteur doit employer ;
Et toi-même, fils de Latone,
Dans les préceptes qu'il nous donne,
Tu ne trouves rien à rayer.

Quel agrément ! quelle harmonie
Dans ces écrits ingénieux,
Où l'hyperbole & l'ironie
Disputent à qui plaira mieux [12] !
Ces discours privés qu'on s'adresse,
Tribut d'estime & de tendresse,
Y brillent des plus heureux traits.
Par une seconde présence,
C'est ainsi qu'en trompant l'absence,
On en suspendoit les regrets.

Les Vers, les éloquens ouvrages
M'envyroient de leur doux poison :

[11] Boileau.

[12] Lettres de Balzac & de Voiture.

J'en oubliois presque les sages
 Amis de l'exacte raison [13].
 Sur mille erreurs, fruits de l'enfance,
 Sur la Nature & sa puissance,
 Ils s'efforcent d'ouvrir nos yeux;
 Et tel d'entr'eux, avec les Graces [14],
 Nous fait parcourir, sur ses traces,
 Tout l'espace effrayant des Cieux.

Long-tems l'Antiquité sçavante
 Nous recéla mille Écrivains;
 Mais des beautés qu'elle nous vante,
 Nous avons lieu d'être aussi vains.
 Les Plines & les Démosthènes,
 Les travaux de Rome & d'Athènes
 Deviennent nos propres travaux;
 Et ceux qui nous les interprètent,
 Sont moins, par l'éclat qu'ils leur prêtent,
 Leurs traducteurs, que leurs rivaux.

Après tant d'œuvres renommées,
 Dont notre siècle est ennobli,
 La langue, qui les a formées,
 Peut-elle redouter l'oubli?
 Non, sur cette langue chérie,
 L'ignorance & la barbarie
 Ne verseront point leur poison;
 Et tous les peuples, d'âge en âge,

[13] Les Philosophes.

[14] Les Mondes de Fontenelle.

Y respecteront l'assemblage
Des Graces & de la Raison.

Vous, que distingue la naissance ;
Ou l'éclat d'un illustre rang ,
Soyez jaloux de la féance
Qu'ici le seul mérite prend.
Venez y protéger Minerve ;
Le prix, qu'elle vous en réserve ;
Est un nom vainqueur du trépas.
Loin les distinctions ferviles :
Il est beau qu'avec les Virgiles
Se confondent les Mécénas.

LA MOTTE.

A U T R E.

LES PASSIONS.

QUEL essain d'ennemis terribles
Nourris-tu dans ton sein, Mortel infortuné ?
Sous quel joug accablant ces tyrans inflexibles
Tiennent-ils ton cœur enchaîné ?
Tantôt de ces liens il sent le poids funeste ;
Il en gémit ; il le déteste ;
Il fait, pour les briser, mille efforts généreux.
Tantôt esclave infâme, & digne de ses peines ;
Plus il sent aggraver ses chaînes,
Plus il ose se croire heureux.

Sous mille formes différentes
Ces monstres furieux s'offrent à mes regards.

L'un , farouche lion aux prunelles ardentes ;
 Seme l'effroi de toutes parts.
 L'autre , serpent perfide , en secret s'insinue :
 Son venin échappe à la vue ;
 De voiles imposteurs , plusieurs sont revêtus ;
 Et , trop sûrs d'inspirer , sous leur forme ordinaire ;
 Une horreur souvent salutaire ,
 Ils se déguisent en vertus.

Fiere du nom de Grandeur d'ame ,
 L'aveugle Ambition enyvre les Guerriers ,
 Éteint l'humanité dans leur cœur qu'elle enflamme
 Du desir de ses vains lauriers.
 Je vois , par ses fureurs , la terre ensanglantée ;
 La licence , au comble portée ;
 Le crime triomphant de la foible équité.
 Je vois des forcenés , de sang humain avides ;
 S'assurer , par des homicides ,
 Une affreuse immortalité.

Sous une forme plus qu'humaine ;
 Le captieux Amour sçait nous tyranniser.
 Un cœur ne sent le poids de sa cruelle chaîne ;
 Que lorsqu'il ne peut la briser.
 Il paroît ; que d'appas ! Mais bientôt que de larmes !
 Quels supplices ! quelles allarmes !
 Quel trouble renaissant ! est-ce assez ? Quels
 forfaits !
 Son feu languit , s'éteint , s'il devient légitime.
 Ciel ! j'en frémis : l'attrait du crime
 Est le plus doux de ses attrait.

Trop digne fille d'un tel pere ;
 La jalousie , en proie aux plus noires fureurs ,
 Voit tout à la lueur du flambeau de Mégere ,
 Source de fatales erreurs.
 A nourrir ses ennuis , toujours industrieuse ;
 Toujours follement curieuse ,
 Elle cherche , en tremblant , une triste clarté.
 La trouve-t-elle enfin ? Quels transports phré-
 nétiques !
 Ciel ! quels événemens tragiques
 Vont signaler sa cruauté !

Ton œil sombre , ton œil avide
 Te trahissent ; en vain tu crois nous imposer ;
 Cupidité fatale , implacable Euménide ,
 Toi seule apprends à tout oser.
 La Fraude , l'Injustice , & le Meurtre barbare ;
 Coupables enfans du Ténare ,
 Te suivent , toujours prêts à t'immoler les loix.
 Tu parles , le Devoir en vain prend leur défense ;
 L'homme , avec toi d'intelligence ,
 Feint de méconnoître sa voix.

Ta sœur * , lâchement enchaînée ;
 Au funeste métal qu'elle croit posséder ,
 Des hommes , d'elle-même , ennemie obstinée ;
 Se consume à le regarder.
 Par un juste supplice , au sein de la richesse ,
 Un besoin éternel la presse.

* L'Avarice.

L'éclat de ses trésors ne sçauroit m'éblouir.
 Ils ne font, quoi qu'en dise une foule imbécille,
 Qu'un amas de boue inutile
 Pour qui n'ose point en jouir.

L'Envie, à nuire toujours prête ;
 Par ses frémissemens, m'inspire la terreur.
 Quels horribles serpens environnent sa tête ?
 Quel vautour déchire son cœur ?
 Sans relâche, elle cherche à noircir le mérite :
 L'aspect de la vertu l'irrite :
 Dans la publique joie, elle verse des pleurs :
 Bientôt le désespoir deviendroit son partage :
 Ses pleurs se changeroient en rage,
 Sans nos fautes & nos malheurs.

Toujours, de noirs soucis troublée ;
 La Haine ne connoît que projets inhumains.
 Quelquefois découverte, & bien souvent voilée,
 Pour porter des coups plus certains.
 La Colere la suit ; & , dans sa prompte yvresse ;
 Menace, tonne, frappe, blesse ;
 De son bras meurtrier rien n'arrête l'effort.
 La victime sanglante, à ses genoux expire ;
 Tout son sang pourra-t-il suffire
 A calmer son cruel transport ?

Tels sont, de votre aveugle rage,
 Cruelles passions, les funestes effets.
 La Terre des Enfers, trop ressemblante image,
 N'offre à mes yeux que vos forfaits.

Quel frein arrêtera votre fougue insensée ?
 Thémis, justement courroucée,
 En vain, pour la dompter, épuisa ses rigueurs.
 Tandis que, sous le poids de ses coups redoutables ;
 On voit expirer les coupables,
 Vous réglez encor dans les cœurs.

LA VISCLEDE.

A U T R E.

LES POETES LYRIQUES.

A-T-ON vu l'aigle, au vol rapide,
 Quitter le vaste champ de l'air,
 Pour raser, d'un aîle timide,
 Les bords arides de la Mer ?
 Non, plus hardi dans sa carrière ;
 Jusqu'au séjour de la lumière,
 Il perce d'un vol assuré ;
 Et là, devenu plus tranquille,
 Il soutient, d'un œil immobile,
 Les feux dont il est entouré.

Ainsi les Poètes célèbres,
 Ainsi les esprits créateurs,
 Laisseront ramper dans les ténèbres
 Le peuple orgueilleux des Auteurs ;
 Ennemis des routes connues,
 Ils volent au-dessus des nuës ;
 Ils s'ouvrent le palais des Dieux ;

Aussi promptes que la pensée,
Leurs Muses, rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les Cieux.

Pindare, ce Peintre sublime,
Marche sans ordre & sans dessein.
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime ;
C'est un Dieu caché dans son sein.
Au champ de Mars, ce fier Tyrthée
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor, le seul Horace
Réunit la force, la grace,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends-je ? Les sons de la lyre
Font taire les Cistres Gaulois :
La raison règle le délire,
Et l'enthousiasme a des loix.
J'apperçois le sage Malherbe
Assis sur le thrône superbe
De Stéfichore & de Linus.
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paroît : Thèbes respire
Aux nouveaux accens d'Amphion ;
Neptune, au fond de son Empire,
S'émeut, à la voix d'Orion,

David renaît ; l'Olympe s'ouvre ;
 Dieu , sur un thrône , se découvre
 Au Peuple dont il est l'appui.
 Que tout s'abaisse & se confonde !
 Les cieux , les âges & le monde
 S'évanouissent devant lui.

Du Maître immortel de la lyre ;
 Tels sont les sublimes portraits :
 Qu'il feroit grand , si la Satyre
 Avoit moins aiguisé ses traits !
 Si , plus souvent , la douce yvresse
 Du fameux vieillard de la Grèce
 Déruidoit son front sérieux ;
 Et si la main de la Nature
 Effaçoit l'empreinte trop dure
 De ses efforts laborieux !

La Motte a peu senti la flamme
 Dont brûloient ces Chantres divers.
 Les vains éclairs de l'Épigramme
 Brillent trop souvent dans ses Vers.
 Plus Philosophe que Poète ,
 Il touche une lyre muette :
 La raison lui parle ; il écrit.
 On trouve en ses strophes sentées
 Moins d'images que de pensées ,
 Et moins de talent que d'esprit.

Foible disciple de Pindare ,
 Rival heureux d'Anacréon ,

Le François chérit la guitarre
 Que Sapho montoit pour Phaon.
 Souvent la charmante Dione ,
 Répète Thétis , Hésione ,
 Tancrède , Iffé , les Élémens ;
 Et le Dieu de la Poësie
 Chante l'hymen de Marthésie
 Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la Folie ,
 La Chançon naquit parmi nous.
 Souple & legere , elle se plie
 Au ton des sages & des foux.
 Amoureux de la bagatelle ,
 Nous quittons la lyre immortelle
 Pour le tambourin d'Erato.
 Homere est moins lu que Chapelles ;
 Et si nous admirons Apelle ,
 Nous aimons Teniere & Vatteau.

Heureux qui peut , comme Voltaire ;
 Chanter les Belles & les Dieux !
 Voler de l'Olympe à Cythère ,
 De Paphos remonter aux Cieux !
 Né pour les Arts , il les éclaire ;
 Et , Maître du talent de plaire ,
 Il règne sur tous les esprits.
 L'oiseau , qui porte le tonnerre ,
 Vient se délasser sur la terre ,
 Avec les cygnes de Cypris.

BERNIS

AUTRE

A U T R E.

L A P A S S I O N D U J E U.

Q U E L S pâles & sombres Ministres ;
 Dans ce temple secret viennent de pénétrer ?
 Autour de ces flambeaux , quels mystères sinistres
 S'empresment-ils de célébrer ?
 A l'aspect des dons qu'ils présentent ;
 Des desirs ardents les tourmentent ;
 D'espérance & d'effroi leur cœur est agité.
 Quel est ce culte impie ? & quel Dieu peut se plaire
 A l'encens toujours mercénaire ,
 Par une main avide , offert & regretté ?

Intérêt , pere des grands crimes ;
 Puis-je te méconnoître à ces traits odieux ?
 Toi , qui des vils Mortels , tes prêtres , tes victimes ;
 Promènes la honte en tous lieux.
 Pour déchirer leur sein avare ,
 Ta voix évoqua , du Ténare ,
 Le jeu , de leur fureur , éternel châtimant :
 Ils accourent , guidés par une main cruelle ;
 Mais , du monstre qui les appelle ,
 Eux-mêmes , sont bientôt la proie & l'aliment :

U N sacrificateur déploie ,
 Du fort , sur un autel , les décrets souverains :
 Quel silence ! quels vœux ! La douleur & la joie
 Tour-à-tour naissent de ses mains ;

La troupe inquiète & tremblante
 Fixe sa vue impatiente
 Sur un livre bizarre, arbitre du combat.
 De ses adorateurs, la Fortune se joue ;
 L'instinct, qui voit tourner sa roue,
 Les élève cent fois ; & cent fois les abbat.

Déesse aveugle, tu décides ;
 Ton caprice, à son gré, décerne enfin le prix ;
 Sur les infortunés frappant des coups rapides,
 Tu couronnes tes favoris.
 Soudain, ô désespoir horrible !
 L'œil étincillant, l'air terrible,
 L'un dévore le livre où son sort est écrit ;
 L'autre brise l'autel ; & dans sa rage extrême ;
 Tournant son bras contre lui-même,
 Se punit d'un penchant qu'il déteste & chérit.

Minos, dans son urne effrayante,
 Roule-t-il parmi nous les arrêts du destin ?
 Quoi ! l'ivoire, échappé de sa prison bruyante ;
 Va fixer le sort incertain !
 Le cube vagabond hésite ;
 Il menace, il flate, il agite
 Tous les yeux, tous les cœurs dans sa route
 entraînés.
 Il s'arrête : les airs de clameurs retentissent ;
 Les proscrits éperdus maudissent
 L'irrévocable loi qui les a condamnés.

Dans le gouffre qui les dévore,
 Un téméraire, en vain, voit périr ses trésors ;

Pour les renouveler, pour les y perdre encore,
Il tente les derniers efforts.

Insensé ! quel démon te guide ?

Connois ta fureur parricide ;

Voiston épouse en pleurs, de ses maux t'accuser ;

Vois tes fils languissans, privés de nourriture ;

Entends les cris de la nature,

Barbare ! c'est leur sang que tu vas épuiser.

A leur sort cruel peu sensible,

Il revole au combat ; & le Ciel l'en punit :

Il fuit ; & pour jamais, par un serment terrible ;

Du cirque affreux il se bannit.

Vain serment ! l'espoir le ramène

A la voix de cette Sirène ;

Plus ardent, il se livre à des périls nouveaux :

Tel le pilote, à peine échappé du naufrage,

Oubliant ses vœux & l'orage,

Au cri de l'intérêt se lance sur les eaux.

La fortune enfin adoucie

A l'avidé joueur prodigue ses présens ;

De son cœur affamé l'ardeur se rassasie ;

Le succès égare ses sens,

Du Bonheur, ô trompeuse image !

O songe enchanteur & volage,

Qu'un réveil désolant va bientôt dissiper !

Déesse, sous des fleurs tu lui caches l'abîme ;

C'est pour mieux parer ta victime,

Que ta fureur secrète est lente à la frapper.

Sans doute , au milieu des richesses
 Il goûte les plaisirs d'un jour pur & serein ;
 Il est heureux : non , non , ces perfides caresses
 Sement le trouble dans son sein ;
 Avec le gain sa soif augmente ;
 Le retour du sort l'épouvante ;
 Il projette , il calcule ; il pousse des soupirs ;
 Un funeste poison se glisse dans ses veines ,
 L'enyvre d'espérances vaines ,
 Et nourrit dans son cœur l'hydre de ses desirs.

Les revers en foule renaissent ;
 Sa moisson est en butte à de fougueux torrens ;
 Il s'obstine , & bientôt ses thrésors disparaissent
 Changés en remords dévorans.
 Enfin l'indigence cruelle ,
 Traînant tous les maux avec elle ,
 Dissipe , mais trop tard , l'erreur qui l'a séduit ;
 Sans asyle , rebut du monde qu'il abhorre ,
 O mort ! il t'appelle , il t'implore ;
 Tu serois un bienfait dans l'horreur qui le fuit.

Du coup rigoureux qui l'opprime ,
 Heureux ! s'il peut , du moins , sauver sa probité ;
 Mais trop souvent alors , dans les sentiers du
 crime ,
 Par l'orage il est emporté.
 Du sort enchaînant les caprices ;
 Sa main féconde en artifices ,
 Dépouille des rivaux dont l'œil est fasciné ;

Fatal excès d'un cœur que l'intérêt surmonte !

Il grave les traits de la honte
Sur un front que l'honneur , peut-être , eût cou-
ronné.

Fuyez. A tant de barbaries ,
O grâces ! gardez-vous de vous associer.
Eh ! quoi ? Meres des Ris , sur l'autel des Furies
Vous avez pu sacrifier !
A d'indignes tourmens livrées ,
De la perte désespérées ,
Vous ne connoissez plus ni repos ni douceurs ;
L'amour , en soupirant , voit les sombres alarmes
Obscurcir l'éclat de vos charmes ,
Et lui ravir un thrône où voloient tous les cœurs.

Mais , ô Ciel ! quelle horreur nouvelle
Parmi ces noirs transports vient de frapper mes
yeux !

La colere , qu'enfante une injure cruelle ,
Arme le bras d'un furieux.
Rien ne peut arrêter sa rage ;
L'orgueil , sous les traits du courage ,
Dans le sang qu'il poursuit p'onge un glaive ven-
geur.
France , bénis ton Roi ; sa bonté , qui l'éclaire ,
Lui dicte une loi salutaire ,
Qui , proscrivant le Jeu , cimente ton bonheur.

LAURÈS.



A U T R E.

L' O M B R E D' E G L É.

Sous les voiles du repos
 La nuit berçoit l'espérance ;
 La douleur dans le silence
 Se calmoit sous les pavots ,
 Quand , la mort , fille du crime ,
 Ouvrant le sein de l'abîme
 Et les portes des Enfers ,
 Des gémissemens funèbres ,
 Sortis du fond des ténèbres ,
 Retentissent dans les airs.

Cette aveugle exécutrice
 Des vengeances du Destin ,
 Dont l'éternelle Justice
 Lui soumit le Genre humain ,
 Franchissant d'un vol rapide
 Des Manes l'Empire avide
 Et les gouffres du néant ,
 D'une Victime nouvelle
 Conduisoit l'ombre fidelle
 Au lit d'un parjure Amant.

C'est en vain qu'un Dieu facile ,
 Appellé du sein des Ris ,
 Dans une alcove tranquille
 Endort l'heureux Sibaris.

Au bruit que l'Enfer excite ;
 Le sommeil a pris la fuite ;
 Sibaris ouvre les yeux :
 Il voit une Ombre éplorée ,
 Une Amante dévorée
 Du souvenir de ses feux.

C'est Eglé ; mais de ses roses
 Où sont les traits éclatans ,
 Et ces fleurs à peine écloses
 Des caresses du Printems ?
 Quel démon les a flétries ?
 L'Amour gémit : les Furies
 Ont dérobé son flambeau ;
 Et leur implacable rage
 Défigure son ouvrage
 Opprimé dans un tombeau.

Ne détourne point la vue ,
 S'écria la tendre Eglé ;
 De ma visite imprévue
 Ton esprit paroît troublé !
 Sibaris à mon approche
 D'un légitime reproche
 Pourroit-il être abbatu ?
 Il craint d'entendre ma plainte ;
 Mais il outragea sans crainte
 Et l'amour & la vertu.

Mes jours couloient sans alarmes
 Dans la candeur & la paix ;

J'avois ignoré mes charmes ;
 Tu me vantais leurs attraits :
 Ingrat, ta perfide adresse
 A l'aveu de ma tendresse
 Paroissoit donner ton cœur ;
 Et ma jeunesse imprudente
 Confia sa fleur naissante
 A la foi de son vainqueur.

Tu formois en ma présence
 Et des vœux & des sermens ;
 Loin de moi, ton inconstance
 Les abandonnoit aux vents.
 Tes yeux plus vifs que la flamme
 Portoient le feu dans mon ame ;
 Hélas ! ils trompoient les miens :
 Je cédois à la nature,
 Quand ta lâcheté parjure
 En brisoit tous les liens,

Ton Eglé n'ouvroit la bouche
 Que pour chanter son bonheur ;
 Pourquoi d'un mépris farouche
 A-t-elle éprouvé l'horreur ?
 Ta fuite entraîna les Graces ;
 Le plaisir quitta mes traces ;
 Mon teint perdit ses couleurs ;
 Et je n'eus pas le courage
 De mépriser un volage
 Qui faisoit couler mes pleurs.

Enfin la Parque inhumaine
Trancha le fil de mes jours :
Doux moment ! si de ma peine
Il eût terminé le cours.
Mais, dans le creux de ma tombe ;
Toujours tendre, je succombe
A l'attrait du sentiment :
Il habite sous ma biere ;
Il s'y mêle à ma poussiere ,
Et prolonge mon tourment.

De cette affreuse existence
Au sein d'une éternité ,
Malgré ton indifférence ,
N'es-tu pas épouvanté ?
Fixe donc tes yeux perfides
Sur mes ossemens livides ;
Confidère ce linceuil ,
Et la longue solitude
Dont ta noire ingratitude
Environne mon cercueil.

Cette étincelle pensante ;
Qui survit à mon trépas ,
Aussi pure qu'agissante ,
Voudroit suivre encor tes pas :
Mais le jour se renouvelle ;
J'entends la Mort qui m'appelle ;
Reçois mes derniers adieux ;
Et souviens-toi, cœur barbare ,

Que l'instant, qui nous sépare ;
Est pour moi le plus affreux.

Cependant la jeune Aurore
Ouvroit les portes du jour ;
Zéphyr chantoit près de Flore
Le plaisir de son retour.
Les fantômes, les mensonges,
Les illusions des songes
Fuyoient l'éclat de ses feux :
Le Dieu des Royaumes sombres
Les enchaîne avec les Ombres
Dans ses antres ténébreux.

Sibaris, le jour te frappe,
Et tu n'es point rassuré.
Quel nouveau soupir t'échappe ?
Ton cœur en est déchiré :
Tu n'es plus cet homme aimable ;
Ce volage redoutable,
Qui régnoit sur les plaisirs ;
La seule Eglé t'intéresse ;
Eglé morte est la maîtresse
Qui va fixer tes desirs.

Dans un antre solitaire,
Environné de cyprès,
Où les enfans de Cythère
Avoient suspendu leurs traits,
Sur un triste mausolée
La Nature désolée

Faisoit entendre ses cris :
 Le remords, saisi d'alarmes ,
 Et l'Amour baigné de larmes ,
 Y conduisent Sibaris.

A ses yeux la tombe s'ouvre ;
 Il appelle Eglé trois fois :
 Trois fois Eglé se découvre ;
 Mais elle est sourde à sa voix.
 Il se prosterne ; il la touche ;
 Trois fois il veut sur sa bouche
 Rallumer un feu nouveau ;
 C'est en vain qu'il le desire :
 La Mort le frappe ; il expire :
 L'Amour ferme le tombeau.

A U T R E.

A LA POLTRONNERIE.

T O I , qui pour sœur as la Prudence ,
 Et pour fille la Sûreté ,
 Aimable Reine de l'enfance ,
 Salutaire Timidité ;
 Si l'on peut sans honte & sans crime
 Rendre un hommage légitime
 A tes vertus , à tes bienfaits ;
 N'ai-je pas droit de l'entreprendre ,
 Moi , que ton pouvoir a sçu rendre
 Le plus poltron de tes sujets ?

Déjà quelle crainte me glace ?
 Déesse, est-ce toi que je sens ?
 Garde-toi de troubler l'audace
 De mes héroïques accens ;
 Laisse respirer un poëte
 Qui , prenant en main la trompette
 Pour chanter tes nobles exploits ,
 Sera moins ton panégyriste ,
 Que le naïf apologiste
 Du respect qu'il a pour tes loix.

C'est par toi , qu'insensible aux charmes
 Dont la Mort tente les Guerriers ,
 Je cherche , loin du bruit des armes ,
 A cueillir de plus doux lauriers.
 Que le jugement du vulgaire
 Éleve un heureux téméraire
 Au rang des Héros ou des Dieux ;
 Sans ambition , fans envie ,
 Couler une tranquille vie
 Est un honneur que j'aime mieux.

Quand le jeune & fier Alexandre
 Vit sur les rives du Cydnus ,
 Qu'à la Mort il lui falloit rendre
 Le plus affligeant des tributs ,
 De cette ennemie intraitable
 Bravant la rage impitoyable ,
 Méprisa-t-il autant ses coups ,
 Que lorsqu'aux campagnes d'Arbelle

Il sembla courir après elle,
Et se rire de son couroux ?

Pourquoi d'une sotte vaillance
Emprunter le masque trompeur ?
L'homme est poltron dès sa naissance ;
Et son orgueil fait sa valeur.
Esclave d'une vaine idole ,
C'est sur ses autels qu'il immole
Son repos aux fureurs de Mars ;
Dépouillez l'affreuse Bellone
Du faux éclat qui l'environne ,
Où trouverez-vous des Césars ?

C'est toi , flateuse Renommée ,
Qui , les conduisant aux combats ,
De ton éclatante fumée
Leur voile l'horreur du trépas.
On te suit : leur folle manie
Néglige le soin de leur vie ,
Et s'en repose sur le fort.
Viens-tu soudain à disparaître ?
L'homme est tel que Dieu le fit naître ;
Et la Mort est toujours la Mort.

Ceux que les Nymphes du Permesse
Comptent parmi leurs nourrissons ,
De la véritable sagesse
Suivent les charmantes leçons.
Leur grand cœur , ennemi des feintes ,
Montre ses desirs & ses craintes ;

Ou s'il prétendoit les cacher ,
 La nature , qu'ils ont pour guide ,
 Du fond de leur ame timide
 Iroit bientôt les arracher.

O Mort , plus douce que la vie !
 O noble & glorieux destin
 De s'immoler pour sa patrie !
 Crioit le lyrique Latin.
 Mais dans les champs de Macédoine ,
 Les vastes cohortes d'Antoine
 Lui firent bien changer de ton ;
 Et son bouclier sur la place
 Resta pour animer l'audace
 Des braves du sacré vallon.

Cet Orateur , qui , dans Athènes ,
 Réveillant les Grecs amollis ,
 Foudroyoit , en phrases hautaines ,
 Le Destructeur d'Amphipolis ,
 Dans le combat de Chéronnée ,
 De la Tribune abandonnée
 Regretta la sûre fierté ,
 Lorsqu'une fuite prompte & vive ,
 De sa valeur spéculative
 Eut découvert la fermeté.

Ainsi sous ce toit pacifique
 Où le destin m'a confiné ,
 Mon courage , plus qu'héroïque ,
 M'a souvent moi-même étonné.

Loin du mousquet & de la bale ,
Mon éloquence martiale
Fait la leçon aux Généraux ;
Entends-je un fusil dans la rue ?
Ma valeur s'enfuit éperdue ,
Et laisse trembler le Héros.

Mais que sert l'exemple des hommes ,
Quand nous avons pour nous les Dieux ?
Plus poltrons que nous ne le sommes ,
Jadis ils quitterent les Cieux ;
Le Nil , devenu leur asyle ,
Reçut sur sa rive tranquille
Leurs paisibles Divinités ;
Et Memphis , par son humble hommage ,
Répara l'insolent outrage
Des Titans contr'eux révoltés.

Toutefois leur orgueil farouche
Contre le Ciel n'employa pas
Ces foudres d'airain , dont la bouche
Vomit la flamme & le trépas :
O ! si leurs cohortes altieres ,
De ces machines meurtrieres
Eussent inventé les ressorts ,
Le pauvre Maître du tonnerre ,
Sans se confier à la terre ,
Auroit fui jusques chez les Morts.

Avoir par une illustre fuite
Déconcerté ces criminels ,

Ce fut pour les Dieux un mérite
 Qui leur fit dresser des autels :
 Leur vertu la plus révéree,
 Et la premiere, consacrée
 Par les vœux de l'Antiquité,
 Ce fut cette noble franchise,
 Que le peuple injuste baptise
 Du triste nom de lâcheté.

Cherchons sous l'écorce des fables
 Au moins quelques réalités :
 Humains, nous naissons tous semblables
 A ces Dieux par nous inventés :
 Si le Dieu même de la Guerre
 Ne fit point un honteux mystere
 De la peur dont il fut surpris,
 Pourquoi le Sage, qui l'imite,
 Se verra-t-il, comme Therfite,
 L'objet public de vos mépris ?

Du soin de lire son Histoire
 Déchargeant le siècle à venir,
 Il se contente de la gloire
 Que l'on possède sans mourir.
 Qu'il soit du peuple nommé lâche,
 Son cœur sublime ne s'attache
 Qu'à ce qui peut remplir ses vœux;
 Plus content de vivre en personne
 Six jours que le Destin lui donne,
 Que six cens ans chez ses neveux.

A U T R E.

L A G U E R R E.

CLIMATS chéris du Ciel, Europe, scène im-
mense

Des Plaisirs, des Talens, des Vertus & des Arts,
Humains trop fortunés, sur qui le soleil lance
Ses plus tendres regards.

Vous avez mesuré les mers & les étoiles ;
Créé le double Empire & des loix & des mœurs ;
La Vérité pour vous déchira tous ses voiles ,
Et vous l'ornez de fleurs.

Qu'ai-je dit ? Quel transport, & quel rayon
m'éclaire ?
Céleste Vérité, je te vois, je t'entends :
Écoutez & tremblez ; la Vérité sévère
Va parler dans mes chants.

Peuples, quel noir poison vient embraser vos
ames ?
Où courez-vous ainsi par la haine animés ?
Pourquoi ce fer cruel, & ces rapides flammes ;
Dont vos bras sont armés ?

L'Europe, abandonnée au Démon des batailles,
Verse des pleurs, soupire & vous implore en
vain.

Enfans dénaturés, vous percez ses entrailles
Et déchirez son sein.

Sous le titre imposteur d'Amour de la Patrie ;
 Le Crime s'arme & vole ; & les pénibles fruits
 De dix ans de travaux , de vertu , d'industrie
 A l'instant sont détruits.

J'entends de toutes parts éclater les orages ;
 Les champs sont inondés de cent mille assassins ,
 Payés pour le massacre, instruits pour les ravages ;
 La foudre est dans leurs mains.

Le Laboureur pleurant, déserte les campagnes ;
 Le citoyen paisible est forcé dans ses murs ;
 Les antres , les forêts, les sommets des monta-
 gnes
 N'ont point d'asyles sûrs.

Gémissant d'avoir vu trop long-tems la lumière,
 Le vieillard chancelant, tombe en son sang plongé :
 Sur le sein profané de sa tremblante mere
 L'enfant est égorgé.

Par-tout le fer poursuit , par-tout le feu dévore :
 Ils laissent à leur suite en ces champs malheureux ,
 La faim , le désespoir , plus terribles encore
 Que le fer & les feux.

Le jour fatal se leve , & la trompette sonne ;
 Je les vois , à l'envi , ces farouches soldats ,
 S'élançant , s'approcher : l'airain éclate, tonne
 Et vomit le trépas.

Un instant voit leur rage & leur vie abrégée ;
 Pour suivis , renversés , le couteau dans le flanc ,

Ils mordent la poussière ; & la terre est vengée ;
La terre boit leur sang.

Dirai-je de leurs maux la source trop féconde ?
Eh ! sans doute , en ces lieux , sous le meilleur
des Rois ,
La fiere Vérité , pour le bonheur du Monde ,
Peut élever sa voix.

C'est vous que j'interroge , Idoles de la terre ;
Vainqueurs des Nations , ou plutôt leurs bour-
reaux ,
Tyrans ambitieux , qui d'une injuste guerre
Allumez les flambeaux.

Néron osa brûler des mazures antiques :
Rome l'appella monstre , en tombant sous ses
coups :
O vous ! du Monde en feu , destructeurs frénéti-
ques ,
Quel nom méritez-vous ?

Voyez ces habitans dans l'horreur des alarmes ;
En cent lieux fugitifs , errans , exterminés ,
Quel laurier peut payer la douleur & les larmes
De tant d'infortunés ?

Si vous êtes pressés de ce desir funeste
De dépeupler la terre en proie à vos transports ,
Ah ! semez les poisons ! faites germer la peste !
Et réglez sur des morts !

D'une goutte de sang vous redemandez compte ;
 Vos loix , aux meurtriers , prodiguent les tourmens ;
 'Assassins de l'Europe ! oferez-vous , sans honte ,
 En verser des torrens ?

Eh ! qui donc êtes-vous ? Quelle fut l'origine
 Des droits que vos égaux vous ont abandonnés ?
 Nés de la même fange , est-ce pour leur ruine
 Qu'ils vous ont couronnés ?

'Ah ! s'ils n'avoient voulu que s'arracher la vie ;
 'Avoient-ils donc besoin de sceptres & de loix ?
 Libres , ne pouvoient-ils assouvir leur envie
 Sans ramper sous des Rois ?

[Comptons les Souverains que l'Europe rassemble :

Douze Chefs vertueux fixeroient son bonheur.
 Tour-à-tour teints de sang , de leur ruine ensemble
 Ils disputent l'honneur.

Humanité , Justice , est-ce pour vous qu'ils règnent ?

Délateurs mutuels , perfides & jaloux ;
 J'atteste leurs écrits ; ils s'accusent , se craignent ,
 Et se méprisent tous.

Cessent-ils de se nuire ? Ils manquent donc de force.

S'ils suspendent leurs fers , c'est pour les aiguïser ;
 Leur repos n'est jamais qu'une perfide amorce
 Pour mieux se déguïser.

Qu'esperent-ils enfin ? Maîtres d'un vaste Empire,
Pour un hameau de plus, combien de sang versé !
Ridicule fureur, méprisabled délire,
Moins cruel qu'insensé !

Génie, activité, soif de gloire, courage ;
Vous me vantez en vain vos illustres travaux ;
Et la seule équité distingue, aux yeux du Sage,
Le Monstre, & le Héros.

O vous, qui, profanant les transports du génie,
Osez diviniser ces fléaux des Mortels,
Que ne puis-je étouffer, de votre voix impie,
Ces accens criminels !

Quoi ! le meurtre d'un peuple honoreroit son
Maître ?
L'homme n'a que son sang ; on l'entraîne au trépas !
Vils flatteurs, arrêtez : la gloire peut-elle être
Où la vertu n'est pas ?

Mais, peut-être, mon zèle, en sa chaleur amère,
Répand, sur ces objets, de trop sombres couleurs ?
La guerre est de tout tems ; & ce mal nécessaire
N'est digne que de pleurs.

Non : ce fléau jamais ne fut inévitable ;
La sagesse toujours peut prévenir ses coups.
Quand les Rois sont armés, il en est un coupable ;
Souvent ils le font tous,

Ose-t-on, si les droits ne sont pas légitimes,
 Aux yeux de l'Univers, combattre en furieux ?
 S'ils sont douteux, le sang de vingt mille victimes
 Les prouvera-t-il mieux ?

Ces Sauvages sanglans, que votre orgueil dé-
 teste,
 Sont de foibles rivaux de tant d'excès honteux ;
 Et je ne vois que l'art de faire un Manifeste
 Qui vous distingue d'eux.

Ils mangent les vaincus dans leur cruelle joie ;
 L'honneur de les tuer, suffit à vos fureurs ;
 Qu'importe à qui n'est plus de devenir la proie
 Des vers ou des vainqueurs ?

Du moins, si tant de sang rendoit à la patrie
 Des jours plus fortunés, un tranquille destin ;
 Mais quel en est le prix ? Le soldat est sans vie ;
 Et le peuple sans pain.

Leurs thrésors prodigués par des mains sangui-
 naires,
 Les fruits de leurs sueurs, tirés avec effort,
 Que sont-ils devenus ? De leur fils, de leurs freres
 Ils achetoient la mort.

Politique éclairée, active, impénétrable,
 Art sublime & profond, autant qu'infructueux ;
 Quel bien avez-vous fait ? L'homme en est plus
 coupable,
 Sans être plus heureux,

Comptez tous les Traités signés par le mensonge,
Ces pièges solennels, avec art, préparés,
Trahis, rompus, refaits, oubliés comme un songe,
Aussi-tôt que jurés.

Et comment espérer un terme favorable ;
Si toujours, aux dépens du Monde gémissant ;
Le plus foible prétend devenir redoutable,
Et le fort tout-puissant.

Si la force du moins donnoit quelque assurance ;
Mais l'État, qui s'étend, a des voisins nouveaux,
Plus irrités sans doute ; & , doubler sa puissance,
C'est doubler ses rivaux.

Persépolis n'est plus qu'une cendre stérile ;
Souvent, à sa grandeur, un État doit sa fin ;
Sa foiblesse le garde ; & Lucque est plus tranquille
Que Dresde, & que Berlin.

Rome soumit la Terre, & se crut éternelle.
Il lui vint des vainqueurs des bords du Tanais ;
Et, dix fois saccagée, à peine régna-t-elle
Sur ses propres débris.

Ainsi le fort confond le courage & l'adresse ;
Tour-à-tour, par le fer, tout Empire est détruit.
Les vainqueurs, les vaincus, la force, la foiblesse,
Tôt ou tard tout périt.

Trente siècles de sang, de meurtre héréditaire ;
Qu'ont-ils produit enfin, après tant de combats ?

O bonheur ! Les Mortels ont-ils dans ta carrière
Avancé d'un seul pas ?

L'Humanité tremblante étend ses mains augustes ;
Elle remplit les airs de ses cris douloureux.
N'est-il donc plus d'espoir ? O vous ! Rois, soyez
justes !
Et le Monde est heureux.

Je ne demande point , d'une vertu nouvelle ;
Le difficile exemple , & les traits inouis ,
L'ame de Stanislas , la sagesse d'Aurèle ,
La bonté de LOUIS.

Cessez de respirer le meurtre & le carnage ;
Respectez vos sermens ; connoissez la pitié.
Croyez que , par le sang , le plus rare avantage
Est toujours trop payé.

Chacun de ces soldats que moissonne la guerre ;
Coûtoit un parricide à vos bras triomphans :
Peres du Genre humain , Citoyens de la terre ,
Epargnez vos enfans.

Voilà votre devoir ; & voilà votre gloire :
Tout autre n'est qu'un crime ; écoutez vos Sujets :
Vous ne leur devez point d'exploits ni de victoire ;
Vous leur devez la paix.

Salomon & Numa , dans leur cité bornée ,
Ont égalé les noms des plus heureux Guerriers :
La paix a ses Héros ; l'olive fortunée
A l'éclat des lauriers,

Un jour il s'éteindra ce préjugé féroce ,
 Qui croit tous les Mortels nés pour s'épouvanter ;
 Leur sang fera sacré ; malheur à l'ame atroce
 Qui voudroit en douter !

Déjà, par les beaux arts, l'Europe est adoucie ;
 Les mœurs pourront enfin ce que n'ont pu les loix ;
 Et les fieres leçons de la Philosophie
 Feront rougir les Rois.

Berne, Rome & Venise ont frayé cette route ;
 De leur douce vertu le bonheur est le prix :
 Un jour le même myrte embellira , sans doute ;
 Londres, Vienne & Paris.

Non, je ne forme point une augure infidelle :
 Je vois fuir aux Enfers le Démon des combats ;
 Paix, tu descends des Cieux ; ta présence éternelle
 Embellit ces climats.

Ma redoutable voix a tonné sur le crime :
 Je n'en ai point assez pour chanter tes attraits.
 Pénètre les Humains de ton charme sublime :
 Peins-toi par tes bienfaits.

A U T R E.

M O I.

Rois, favoris de la Fortune ;
 Princes, Guerriers, Dieux des Mortels ;
 A qui la foiblesse importune
 Élève, en tremblant, des autels ;

Sans votre secours , je puis plaire ;
 Je puis , sans que Phébus m'éclaire ,
 Entrer dans le sacré vallon.
 Je suis moi-même mon Mécène ,
 Mes Rois , mes Dieux , mon Hypocrène ,
 Mes Muses & mon Apollon.

Les feux éclatans du tonnerre
 S'allument ; & , dans un instant ,
 Semant la frayeur sur la terre ,
 Percent de l'aurore au couchant.
 Mais mon esprit , que rien n'arrête ;
 Plus vif encor que la tempête ,
 S'élance avec bien plus d'ardeur ;
 Ce miroir de la Providence ,
 Le globe du Monde est immense ,
 Mais moins immense que mon cœur.

Illusions , aimables songes ,
 Vous donnez la vie à mes Vers ;
 Du sein de vos heureux mensonges ;
 J'ai l'Empire de l'Univers.
 Par votre secours , une fable
 Devient un objet véritable :
 Sous cet ormeau délicieux ,
 Couvert de son ombre divine ;
 Je suis à Paris , à la Chine ,
 Dans les Enfers & dans les Cieux ;
 Dans une retraite profonde ,
 Au milieu de déserts affreux ;

Ignoré du reste du monde ;
 Je sçais rêver ; je suis heureux.
 Sur l'aîle de la Renommée ;
 Au bout de la terre charmée ,
 Volent mes talens & mes vers :
 Les sons ravissans de ma lyre
 Portent la joie au sombre Empire ;
 J'entraîne après moi l'Univers.

Loin des Pédans , & , près d'Horace ;
 Suivant des chemins inconnus ,
 Je joins aux lauriers du Parnasse
 Les myrtes chéris de Vénus.
 Sous l'œil désolé de l'Envie
 Plutus prend soin d'orner ma vie ;
 Les dignités volent vers moi . . .
 J'entre à la Cour ; l'on m'y révère . . .
 Je brille dans le ministère . . .
 Encore un pas ; & je suis Roi.

Oui , je puis m'asseoir sur le thrône ;
 J'y monte sans être étonné.
 Trop souvent le hazard le donne ;
 Mon mérite me l'a donné.
 Peuples , qu'enchantera ma gloire ;
 Quand vous écrirez mon Histoire,
 Vous n'écrirez point des forfaits.
 Je désarmerai la Satyre ;
 Et tous les jours de mon Empire
 Seront comptés par des bienfaits.

Mais, quoi ! je sens trembler la terre ;
 L'épouvante, au loin, se répand ;
 Le Dieu, le monstre de la guerre
 S'avance sur un char sanglant,
 L'Ambition insatiable
 Précède sa marche effroyable ;
 Dans ses mains se change le sort ;
 Et du sein de ce monstre horrible
 Sortent, avec un bruit terrible,
 Les feux, les foudres & la mort.

Suivons le char de la victoire ;
 Tout est dissipé par l'effroi ;
 Surpris de l'éclat de ma gloire,
 Le monde frémit devant moi.
 Pursuivons... Sous mon bras, tout plie...
 L'Europe, l'Afrique & l'Asie,
 Et l'Américain consterné ;
 Oui ; dans l'état où je me trouve,
 L'unique malheur que j'éprouve
 Est de voir l'Univers borné.

La terre, dont je suis le maître ;
 Ne sçauroit plus me contenir :
 Je puis tout ; donnons-nous un être
 Qu'adore, en tremblant, l'avenir.
 Sur votre char faites-moi place,
 Muses, Gloire... De mon audace
 J'étonne l'Olympe & les Dieux.
 Je fends l'air d'une aîle assurée ;

Je perce la voûte azurée ;
Et je pénètre dans les cieux.

Jupiter, tombe de ton thrône ;
Toi, qu'adorerent les Humains ;
Que ton sceptre, que ta couronne
Passent de tes mains en mes mains.
Mais je tiens la foudre invincible...
Essayons sa force terrible...
Je vois s'obscurcir le Soleil...
Sous mes regards tremble la terre ;
Mais, aux éclats de mon tonnerre,
Grands Dieux ! je fors de mon sommeil.

Et que suis-je donc que foiblesse,
Triste, peut-être sans vertu !
Des fantômes de la jeunesse,
Et d'illusions revêtu.
Je sommeille aux bords de l'abîme ;
J'y tombe... Je dors dans le crime...
Dieu ! la mort a fendu les airs ;
J'expire sous sa faux profane.
Je suis jugé, l'on me condamne...
Je ne m'éveille qu'aux enfers.

Des démons voilà donc l'Empire ;
A jamais j'y vais soupirer...
Je souffre ; je brûle ; j'expire,
Sans jamais pouvoir expirer...
Non, non, mon ame criminelle
Vivra dans la mort éternelle...

Dans les horreurs & dans l'effroi,
 Je maudirai mon existence,
 Ma création, ma naissance,
 Ma mort; grand Dieu! peut-être toi.

Dans quelles erreurs je me plonge!
 Sortons d'un délire cruel.
 Grand Dieu! hors vous, tout n'est qu'un
 songe.

Vous êtes le seul bien réel. . . .
 Aux ouvrages de sa puissance,
 Homme, reconnois son essence;
 Et le plus bienfaisant des Dieux.
 En pere, il lance son tonnerre;
 Pour les mortels il fit la terre;
 Il fit les mortels pour les Cieux.

O L. . . . mortel aimable.
 Ornement de l'humanité!
 Mes biens existent dans la fable;
 Mes maux, dans la réalité.
 Mais, sur moi, sur mes rêveries,
 Sur ma muse & sur mes saillies,
 Si vous jetez un œil serein,
 Le vrai chassera le mensonge;
 Mes maux n'existeront qu'en songe;
 Et vous changerez mon destin.

BITORÉ.



A U T R E.

L E T E M S.

Q U I me dévoilera l'instans qui t'a vu naître ?
 O T ems ! quel œil remonte aux sources de ton être ?
 Sans doute, ton berceau touche à l'éternité.
 Quand rien n'étoit encor enseveli dans l'ombre
 De cet abîme sombre,
 Ton germe y reposoit, mais sans activité.

Du chaos tout-à-coup les portes s'ébranlèrent ;
 Des soleils allumés les feux étincellèrent :
 Tu naquis ; l'Éternel te prescrivit sa loi.
 Il dit au Mouvement : Du T ems fois la mesure.
 Il dit à la Nature :
 Le T ems sera pour vous ; l'Éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence ; oui, l'Océan des
 âges
 Roule, au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages ;
 Mais il n'approche pas de ton thrône immortel.
 Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent ;
 Des siècles qui s'entassent,
 Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange & de poussière,
 En vain, contre le tems, je cherche une barrière ;
 Son vol impétueux me presse & me poursuit :
 Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue ;
 Et mon ame éperdue,
 Sous mes pas chancelans, voit ce point qui s'enfuit.

Mais mon ame immortelle , aux fiécles échappée ,
Ne fera point frappée ;
Et des Mondes brifés foulera le tombeau.

Des vastes Mers , grand Dieu , tu fixas les
limites.

C'est ainsi que des Tems les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?

Toi seul , tu le connois : tu lui diras d'éclorre ;
Mais l'Univers l'ignore ;

Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

THOMAS.





O D E S S A C R É E S.

C A N T I Q U E.

LUMINEUSES troupes des Anges,
 Honneur de l'immortelle Cour,
 Ardentes fournaïses d'amour,
 Chantres des divines louanges ;
 Vous à qui, de ses saints arrêts,
 Dieu fait connoître les secrets ;
 Aigles , qui portez son tonnerre ,
 Astres vivans , ames des Cieux ,
 Vengeurs des crimes de la terre ,
 Louez Dieu qui vous donne un rang si glorieux.

Toi, qui d'or, d'azur & de roses
 Semes l'horizon blanchissant ,
 Et vois, avec le jour naissant,
 Renaître tant de belles choses ;
 Lorsqu'en cet appareil pompeux ,
 Au pere des célestes feux ,
 Tu reviens ouvrir la carrière ,
 Bénis la main dont tu reçois
 Les richesses de la lumière ;
 Et demeure fidelle à l'ordre de ses loix.

Flambeau, dont la clarté féconde
 Fait vivre & mouvoir tous les corps ;
 Qui, sans épuiser tes trésors,
 Ne cesses d'enrichir le monde ;
 Doux pere des fruits & des fleurs,
 Qui, par tes fertiles chaleurs,
 Acheves leur vive peinture,
 Éternel arbitre des jours ;
 Brillant époux de la Nature ;
 Soleil, adore Dieu qui gouverne ton cours.

Vous, dont la nuit seme ses voiles,
 Cheres compagnes du sommeil,
 Claires rivales du soleil,
 Yeux du Ciel, puissantes étoiles,
 Toujours d'un feu luisant & pur,
 Éclatez dans le sombre azur
 Où le Seigneur vous a placées ;
 Et foyez chacune un miroir
 Qui représente à nos pensées
 Un Dieu qu'avec raison, on aime sans le voir.

Vous, qui, du sommet des montagnes,
 Roulez d'un cours impétueux ;
 Et, de flots noirs & tortueux,
 Inondez les vertes campagnes ;
 Torrens, dont la prompte fureur
 Emporte, aux yeux du laboureur,
 L'ondoyant espoir de ses peines ;
 Par cet épouvantable bruit,

Dont vous murmurez dans les plaines ;
Célébrez le Seigneur , dont la main vous conduit.

Vapeurs dans la nuë enfermées ,
Ministres du divin courroux ;
Voix terribles du Dieu jaloux ;
Soldats du Seigneur des armées :
Foudres , par vos coups merveilleux ;
Faites , aux hommes orgueilleux ,
Révérer la main qui vous lance ;
Et , sur la tête des Guerriers ,
Qui se moquent de sa puissance ,
Ne respectez jamais ni palmes ni lauriers.

Vous , de qui les eaux fugitives
Serpentent entre les cailloux ,
Et provoquent d'un bruit si doux
Le somme à venir sur nos rives ;
Miroirs de crystal & d'argent ;
Ruisseaux , qui d'un pas diligent
Fuyez vers l'Empire de l'Onde ;
Durant votre cours désormais ,
Louez le Monarque du Monde ;
Qui ne voit point couler ses ans ni ses attraits.

Pere fécond de la verdure ,
Toi , qui viens rendre à l'Univers
L'éclat des ornemens divers
Que lui dérobe la froidure ;
Toi , que les aimables zéphirs
Exhaussent d'amoureux soupirs ;

Printems , jeunesse de l'année ,
Rends graces à Dieu de ces fleurs
De qui ta tête est couronnée ;
Et sçache que sa main en mêle les couleurs.

Été , dont les chaleurs féconde.
Mûrissent les épis dorés ;
Qui , dans les sillons altérés ,
Font ondoyer leurs têtes blondes ;
Et toi , qui rends nos vœux contens :
Automne , qui , du doux Printems ,
Dégages les douces promesses :
Saisons , pleines de tant d'appas ,
Louez l'Auteur de vos richesses ,
Qui daigne vous régler d'un si juste compas.

Vous , de qui la terre se pare ,
Lorsqu'au bel œil du firmament ,
Elle montre pompeusement
Ce qu'elle produit de plus rare :
Beaux miracles d'un peu de jours ;
Chers desirs , fragiles amours
De nos innocentes Bergeres ;
Thrésors des jardins curieux ,
Et leurs étoiles passageres ;
Fleurs , bénissez la main qui vous seme des Cieux.

Courier , qui jamais ne reposes ,
Sage Médecin des ennuis ;
Flambeau , qui , des plus noires nuits ,
Tires la vérité des choses ;

Tems, dont le pouvoir souverain ;
 Sur le fer, le marbre & l'airain
 Laisse de si funestes marques ;
 Fais, par tes coups lents & mortels ;
 Tomber les Palais des Monarques ;
 Mais, du grand Roi des Rois, respecte les Autels.

Vous, qui, dès que le jour redore
 Le Ciel d'Astres étincelant,
 Faites un petit camp volant
 Pour piller les pleurs de l'Aurore ;
 Qui gardez de si justes loix,
 Que pour les peuples & les Rois,
 Elles font de riches exemples :
 Chastes ouvrières du miel,
 Par votre cire, dans nos Temples ;
 Rendez un clair hommage au Monarque du Ciel.

Vous, qui, sous les sombres feuillages,
 Par de si justes tremblemens,
 Et de si doctes roulemens,
 Variez si bien vos ramages ;
 Chantres innocens & jaloux,
 Qui formez des combats si doux
 Pour la gloire de l'harmonie,
 Rossignols, délices des bois,
 Louez la Sagesse infinie
 Qui conduit les accords de votre belle voix.

Toi, qui blanchis ton mors d'écume,
 Et, par un clair hennissement,

Témoignes ton contentement
Alors que le combat s'allume :
Courfier , qui , percé de cent coups ,
Montres , par un noble courroux ,
Que nulle peur ne te travaille ;
Bénis Dieu , dont l'autorité
Régle le sort de la bataille ,
Où paroît ton courage & ta fidélité.

Toi , qui , d'encens & de cannelle ;
Te formes un riche tombeau ,
Qui devient le fameux berceau
Où ta beauté se renouvelle ;
Oiseau , qui n'as point de pareil ;
Phoenix , dont le feu du Soleil
Éteint & rallume la vie ,
Bénis Dieu , de qui la bonté ,
A ses louanges , te convie
Par le sort merveilleux de ton éternité.

Vous , qui , soit en paix , soit en guerre ;
Aux termes d'un juste devoir ,
Réglez le suprême pouvoir
Qui vous rend les Dieux de la terre ;
Princes , dont les fatales mains
Gouvernent le sort des Humains ,
Et de qui le sceptre est un foudre ,
Désormais louez & craignez
Celui qui peut vous mettre en poudre ;
Celui qui vous fait vivre , & par qui vous régnez.

Peuples, lorsque votre souffrance
 Est au comble de sa rigueur,
 Du Dieu qui voit votre langueur,
 Attendez votre délivrance :
 Ne roulez pas dans votre sein
 Un noir & perfide dessein
 Contre vos Maîtres légitimes ;
 Mais d'un repentir généreux,
 Lavant les taches de vos crimes ;
 Devenez innocens, pour être plus heureux.

Sacrés vengeurs des violences,
 Juste terreur des vicieux ;
 Vous qu'on voit, sans mains & sans yeux ;
 Des Loix gouverner les balances ;
 Vous, dont les arrêts solennels
 Font le destin des criminels ;
 Source du repos des Provinces ;
 Ferme appui de la piété ;
 Base du thrône de nos Princes ;
 Juges, louez, de Dieu, la suprême équité.

Innocens Ministres des Temples ;
 Médecins de nos passions,
 De qui les moindres actions
 Doivent être de grands exemples ;
 Gardes vigilans des Autels ;
 Vous, qui, du salut des Mortels,
 Êtes les terrestres arbitres ;
 Portiers du céleste séjour ;

Prêtres, par tant d'illustres titres,
Devez-vous pas à Dieu la louange & l'amour ?

Vous, de qui les pudiques charmes
Ne font point la guerre à nos sens ;
Et qui, de vos yeux innocens,
Versez moins de feux que de larmes ;
Vierges, qui ne demandez pas
Qu'au lustre vain de vos appas,
On donne de vaines louanges ;
Célébrez d'un concert charmant
Celui qui vous tient, comme aux Anges ;
Lieu de pere & d'époux, de monarque & d'amant.

Chastes ennemis des délices,
Qui réglez si bien vos desirs,
Et trouvez vos plus doux plaisirs
Dans les plus rigoureux cilices ;
Vous, qui constamment préférez,
A l'éclat des lambris dorés,
L'horreur de vos grottes secrètes ;
Anges, d'un peu de chair couverts ;
Morts vivans, saints Anachorètes,
Louez Dieu, qui préside à vos combats divers.

Peres de mille doux mensonges,
Vous, dont le pinceau décevant
Donne un si beau corps si souvent
Au plus difforme de vos songes ;
Chantres qui, jusques dans les Cieux ;
Poussez vos airs harmonieux ;

Arbitres de la renommée ;
 Que d'une plus illustre ardeur ;
 Désormais votre ame allumée
 D'un objet sans défaut célèbre la grandeur.

Au captif, dont l'ame est si basse,
 Laissez soupirer ses douleurs ;
 Et n'enseigniez point à ses pleurs
 L'art de couler de bonne grace,
 Pour contenter sa vanité ;
 Cessez de flatter la beauté,
 Dont son esprit est idolâtre ;
 Et sçachez que votre pinceau
 Doit rougir d'animer du plâtre,
 Lui, qui, du Roi des Cieux, peut faire le tableau.

Brillante idole des avarés,
 Corrupteur public des États,
 Qui, dans l'ame des Potentats,
 Versez des desseins si barbares ;
 Fatal ennemi des vertus,
 Par qui les vices abbatus
 Relevent bientôt leurs trophées ;
 Lâche tyran des beaux esprits ;
 Flambeau des guerres étouffées,
 Tu n'es point de mes Vers ni l'objet ni le prix.

Le seul sujet qui me peut plaire,
 C'est mon Dieu, qui seul m'a charmé.
 Pour lui, je me sens enflammé
 D'une ardeur qui n'est point vulgaire :

Pour lui, ma lyre a des accords,
Qui, par d'agréables transports,
Jusqu'au Ciel portent ma pensée,
Et qui font peut-être avouer
Que ma Muse est bien insensée,
Qui craint d'être barbare en le voulant louer;

Sans les loix de sa Providence,
Les Princes les plus redoutés
Verroient bientôt, de tous côtés,
Tomber leur gloire en décadence:
Il sçait confondre leurs projets:
Des plus zélés de leurs Sujets,
Il fait, quand il veut, des rebelles;
Il conduit leurs actes guerriers;
Et, selon ses loix éternelles,
Couvre leur front de honte, ou le ceint de lauriers;

En agissant, il se repose;
Il change tout, sans se changer;
Il peut, sans un bras étranger,
Exécuter ce qu'il propose;
Il donne, & ne s'appauvrit pas;
Il fait tout d'un juste compas;
Tout fléchit sous sa main puissante;
Le néant reconnoît sa voix;
Il soutient la terre pesante;
Et son trône est fondé dessus son propre poids.

La Fortune n'a point de roue;
Et jamais ses tours différens

N'ont fait les Rois & les Tyrans ;
 Les idoles d'or & de boue :
 C'est Dieu , qui , de ses propres mains ;
 Donne aux Peuples des Souverains ,
 Dans sa grace , ou dans sa colere ;
 Et qui , par ses ordres divers ,
 Ou comme Juge , ou comme Pere ,
Mais toujours justement , gouverne l'Univers.

Il est l'éternelle Sagesse ;
 Il est l'unique Vérité ;
 Sans mélange & sans qualité ,
 Son essence fait sa richesse.
 Il est tout ce que nous croyons ;
 Et rien de ce que nous voyons ,
 Encore qu'il soit toutes choses ;
 Dans lui-même il trouve son lieu ;
 Il tient seul la chaîne des causes.
Que dirai-je , Mortels ? En un mot , il est Dieu.

Grand Dieu ! ce n'est qu'à tes merveilles ;
 Ce n'est qu'à ton nom précieux ,
 Que , par un destin glorieux ,
 Ma jeunesse a donné ses veilles.
 Maintenant que , loin des dangers ;
 A l'ombre des verts orangers ,
 J'ai de si douces destinées ,
 Dois-je pas , avec plus d'effort ,
 User mes meilleures années
A louer ta bonté qui m'a conduit au port ?

GODEAU.

LES TROIS ENFANS DANS LA FOURNAISE.

O D E.

ESPOIR de toute ame affligée ;
 Grand Dieu ! notre unique recours
 Par qui la trame de nos jours ,
 Malgré les feux , est prolongée ;
 Seigneur , dont la puissante main ;
 Des fers d'un tyran inhumain ,
 Sauva nos ancêtres fidèles ,
 Que ton nom soit toujours béni ;
 Que par des chansons immortelles
 On célèbre à jamais ton pouvoir infini.

Que , dans le séjour où ces Anges ,
 Qui ne sont que flamme & qu'ardeur ,
 Servent de thrône à ta grandeur ,
 On chante tes saintes louanges ;
 Qu'on te bénisse dans les Cieux ,
 Où ta gloire éblouit les yeux ;
 Où tes beautés n'ont point de voiles ;
 Où l'on voit ce que nous croyons ;
 Où tu marches sur les étoiles ;
 Et d'où , jusqu'aux enfers , tu lances tes rayons ;

Rares & superbes ouvrages ,
 Merveilles , chefs-d'œuvres divers ,
 Qui paroissez dans l'Univers ,
 Venez rendre à Dieu vos hommages

Ce que vous avez de beauté,
 De richesse & de majesté,
 Vous le devez à sa puissance;
 Elle vous a formés de rien;
 Et la loi de sa Providence
 Est, de votre grandeur, l'infailible soutien.

Bénissez Dieu, troupes ailées,
 Anges, qu'embrase son amour,
 Clairs flambeaux, qui, dans ce séjour;
 Guidez nos ames exilées;
 Voûtes d'or, miracles roulans;
 Globes de flamme étincellans;
 Palais d'admirable structure,
 Thrônes d'azur, superbes corps;
 Beaux Cieux, gloire de la Nature;
 Célébrez sa grandeur en vos charmans accords;

Mers, aux Pilotes inconnues,
 Rendez hommage au Souverain,
 Par qui, sur des globes d'airain,
 Vous êtes, en haut, soutenues:
 Et toi, pere de la clarté,
 Miroir de la Divinité,
 Amour de la terre & de l'onde;
 Œil du Ciel, qui nous fait tout voir;
 Roi des astres, ame du monde,
 Bénis Dieu qui t'éclaire, & qui te fait mouvoir;

Louez sa grandeur sans pareille,
 Inconstant Soleil de la nuit,

De qui le char roule fans bruit,
 Lorsque la Nature sommeille :
 Illustre courriere des mois ;
 Lune , dont les secrettes loix
 Gouvernent les plaines salées ;
 Feux errans , célestes flambeaux ;
 Fleurs d'or sur le Ciel étalées ;
 Astres , bénissez Dieu , qui vous a faits si beaux ;

Perles brillantes & liquides ,
 Douce nourriture des fleurs ;
 Céleste miel , fertiles pleurs ,
 Dont l'aube rend les prés humides ;
 Et vous , corps , fans ames , mouvans ;
 Objets trompeurs , jouets des vents ;
 Sources d'agréables orages ;
 Espoir des bleds à demi-morts ;
 Voiles du Ciel , subtils nuages ,
 Louez Dieu , dont la main dispense vos trésors ;

Horribles auteurs des tempêtes ;
 Rois de l'air , terreur des nochers ;
 Vents qui , des plus fermes rochers ,
 Ébranlez les superbes têtes ;
 Foudres qui grondez dans les airs ;
 Ravines , orages , éclairs ;
 Effroi des ames criminelles ;
 Armes , dont le Ciel irrité
 Punit ici-bas ses rebelles ,
 Bénissez , du Seigneur , la haute Majesté ;

Printems , qui fais pousser les herbes ;
 Hiver , couronné de glaçons ;
 Été , dont les riches moissons
 Rendent nos campagnes superbes ;
 Grêle , neige , brouillards épais ,
 Louez le Seigneur à jamais ;
 Célébrez son nom adorable.
 Tout ce qu'il produit est parfait ;
 Et cet Univers admirable ,
 De son divin pouvoir , n'est qu'un léger effet.

Riche & pesante créature ,
 Vieille nourrice des humains ,
 Qui rends , au travail de leurs mains ,
 La récompense avec usure ;
 Tertres , par leurs soins , cultivés ;
 Monts , jusques au Ciel , élevés ,
 Prés fleuris , abondantes plaines ;
 Vallons , de richesses , couverts ,
 Louez les grandeurs souveraines
 De l'adorable Auteur de vos trésors divers.

Fleuves , qui , durant votre course ;
 Vous enfant de mille ruisseaux ,
 Portez de si pesans fardeaux ,
 Bénissez Dieu dès votre source ;
 Et vous , de qui le lieu natal
 Semble une coupe de crystal ;
 Fontaines , ames des prairies ;
 Clairs ruisseaux , d'un paisible bruit ;

Le long de vos rives fleuries ,
Parlez de la beauté qui jamais ne s'enfuit.

Fameux théâtre des naufrages ,
Toi , dont les flots impétueux
Viennent , d'un pas respectueux ,
Baïser le sable des rivages ;
Creux & vaste Empire du vent ,
Dont le calme est si décevant ;
Molle ceinture de la terre ,
Lien des peuples écartés ;
Champ de la paix & de la guerre ;
Mer , fais bénir ton Maître à tes flots redoutés.

Vivans écueils , lourdes baleines ,
Reines de l'humide troupeau ,
Qui trouvez à peine assez d'eau ,
Au milieu des liquides plaines ;
Hôtes de l'air & des forêts ,
Dont les chansons ont des attraits
Qui charment si bien nos oreilles ;
Et vous , où Dieu ne fait pas voir
Moins de beautés & de merveilles ;
Terrestres animaux , bénissez son pouvoir.

Félicité des misérables ,
Dont les charmes délicieux ,
Malgré le fort capricieux ,
Rendent tous les hommes semblables ;
Enchanteurs des fous cuifans ,
Pere des mensonges plaisans ;

Mort , qui nous conservez la vie ;
 Sommeil , qui vois , à tes pavots ,
 Toute la Nature asservie ,
 D'un Dieu toujours veillant , adore le repos.

Rendez-lui vos justes hommages ;
 Redoublez vos saintes ferveurs ,
 O vous , qu'il comble de faveurs !
 Hommes , ses vivantes images ;
 Peuple qu'il a choisi pour sien ,
 Dont il s'est rendu le soutien ,
 Tandis que tu lui fus fidelle ;
 Et vous , qui , près de ses autels ;
 Où votre charge vous appelle ,
 Implorez sa faveur pour les autres Mortels.

Ames , qui , parmi la licence ,
 Et sous cet air contagieux ,
 Qui se répand en tant de lieux ,
 Vous conservez dans l'innocence ;
 Pour qui les sentiers des vertus ,
 Quoique rudes , & peu battus ,
 Sont pleins d'immortelles délices ;
 Louez ce Dieu qui vous conduit ,
 Qui vous fait triompher des vices ,
 Et vous sert de Soleil au milieu de la nuit.

Mais nous , qu'il couronne de gloire ;
 Nous qu'il préserve de ces feux ;
 A qui , dans un combat fameux ,
 Il fait remporter la victoire ,

Nous , dont il a brisé les fers ;
 Nous , qu'il retire des enfers ;
 Nous , dont la cause arme les Anges ,
 Célébrons son nom à jamais ;
 Faisons retentir ses louanges ;
 Et quand nous parlerons , parlons de ses bienfaits :

Les rigueurs de la servitude ,
 Les tourmens , les pertes , l'ennui ,
 Si-tôt qu'on les souffre pour lui ,
 N'ont rien ni d'amer ni de rude ;
 On court aux plus honteux trépas ;
 Le vice , avec tous ses appas ,
 Rencontre des cœurs immobiles ;
 Leurs efforts ne sont plus mortels ;
 Et les roseaux les plus fragiles ,
 En colonnes changés , soutiennent ses autels.

GODEAU.

L A M O R T.

O D E.

N'ESPÉRONS plus , mon ame , aux promesses du
 monde ;
 Sa lumière est un verre , & sa faveur une onde ;
 Que toujours quelque vent empêche de calmer.
 Quittons ces vanités ; lassons-nous de les suivre ;
 C'est Dieu qui nous fait vivre ;
 C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
 Nous passons, près des Rois, tout le tems de nos vies;
 A souffrir des mépris, à ployer les genous.
 Ce qu'ils peuvent, n'est rien; ils sont comme nous
 sommes,
 Véritablement hommes,
 Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit? Ce n'est plus que poussiere
 Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
 Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
 Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hau-
 taines
 Font encore les vaines,
 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de Maîtres de la terre;
 D'Arbitres de la paix, de Foudres de la guerre;
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de
 flatteurs;
 Et tombent, avec eux, d'une chute commune,
 Tous ceux que leur fortune
 Faisoit leurs serviteurs.

MALHERBE.

L A M O R T.

LA Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
 On a beau la prier;
 La cruelle qu'elle est! se bouche les oreilles;
 Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre ,
 Est sujet à ses loix ;
 Et la Garde , qui veille aux barrières du Louvre ,
 N'en défend point nos Rois.

MALHERBE.

ÉLOGE DE MARIE DE MÉDICIS.

O D E.

PAISSEZ , cheres Brebis , jouissez de la joie
 Que le Ciel nous envoie ;
 A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs.
 Allez dans la campagne , allez dans la prairie ;
 N'épargnez point les fleurs ;
 Il en revient assez sous les pas de Marie.

Par elle renaîtra la saison désirée
 De Saturne & de Rhée ,
 Où le bonheur rendoit tous nos desirs contens ;
 Et , par elle , on verra reluire en ce rivage
 Un éternel printems ,
 Tel que nous le voyons paroître en son visage.

Nous ne reverrons plus nos campagnes désertes ;
 Au lieu d'épis , couvertes
 De tant de bataillons l'un à l'autre opposés ;
 L'innocence & la paix régneront sur la terre ;
 Et les Dieux apaisés
 Oublieront , pour jamais , l'usage du tonnerre.

Le soin continuel, dont son puiffant génie
 Nos affaires manie,
 Rend toujours leur succès conforme à son defir;
 La fortune d'Europe est par lui gouvernée,
 Et souffre avec plaisir
 Que de si belles mains la tiennent enchainée.

Son bonheur nous rendra la terre aussi fécond
 Que l'enfance du monde,
 A l'heure que le Ciel en étoit amoureux;
 Nous jouirons d'un âge ourdi d'or & de soie,
 Où les plus malheureux
 Ne verseront jamais que des larmes de joie.

Déjà ce grand Soleil, dissipant les nuages,
 Auteurs de nos orages,
 Épand, de tous côtés, sa lumière si loin,
 Que celui qui, le soir, se va coucher dans l'onde;
 Voit bien que, sans besoin,
 Il en fort au matin pour éclairer le Monde.

En nos tranquillités, aucune violence
 N'interrompt le silence;
 Nos troubles pour jamais sont par elle amortis:
 Depuis les premiers flots de Garonne, & de Loire,
 Jusqu'à ceux de Thétis,
 On n'entend d'autre bruit que celui de sa gloire.

La Nymphé de la Seine incessamment révère
 Cette grande Bergère,
 Qui chasse de ses bords tout sujet de souci;

Et pour jouir long-tems de l'heureuse fortune
 Que l'on possède ici,
 Porte plus lentement son tribut à Neptune.

Paissez donc, mes Brebis; prenez part aux délices,
 Dont les destins propices,
 Par un si beau remede, ont guéri nos douleurs.
 Allez dans la campagne; allez dans la prairie;
 N'épargnez point les fleurs:
 Il en revient assez sous les pas de Marie.

RACAN.

L'AVEUGLEMENT DES HOMMES.

O D E.

QU'AUX accens de ma voix la terre se réveille:
 Rois, foyez attentifs; Peuples, ouvrez l'oreille;
 Que l'Univers se taise, & m'écoute parler.
 Mes chants vont seconder les accords de ma lyre;
 L'Esprit-Saint me pénètre; il m'échauffe, & m'ins-
 pire
 Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance;
 Yvre de sa grandeur & de son opulence,
 L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
 Mais, ô moment terrible! ô jour épouvantable;
 Où la Mort saisira ce fortuné coupable
 Tout chargé des liens de son iniquité!

P iv

Que deviendront alors, répondez, Grands du monde,
 Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
 Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
 Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
 Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
 Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
 Ignorer le tribut que l'on doit à la Mort ?
 Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
 Le Riche & l'Indigent, l'Imprudent & le Sage,
 Sujets à même loi subissent même sort.

D'avidés Étrangers, transportés d'allégresse,
 Engloutissent déjà toute cette richesse,
 Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
 Et que vous reste-t-il en ces momens extrêmes ?
 Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes,
 Dans l'éternelle nuit, ferez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
 Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
 Ont de ces vérités perdu le souvenir.
 Pareils aux animaux farouches & stupides,
 Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides ;
 Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
 Mais toujours leur raison, soumise & complaisante,

Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
 Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
 Où la cruelle Mort les prenant pour victimes,
 Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
 Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
 Dont le Juste autrefois sentit le poids fatal.
 Ce qui fit leur bonheur, deviendra leur torture ;
 Et Dieu, de sa justice appaisant le murmure,
 Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des
 hommes ;
 Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous
 sommes.

Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passageres ;
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses peres :
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

ROUSSEAU.

C O N T R E L E S H Y P O C R I T E S.

O D E.

SI la loi du Seigneur vous touche,
 Si le mensonge vous fait peur,
 Si la justice, en votre cœur,
 Règne aussi-bien qu'en votre bouche ;
 Parlez, fils des hommes ; pourquoi

Faut-il qu'une haine farouche
Préfide aux jugemens que vous lancez sur moi ?

C'est vous, de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piège des impostures.
Lâches, aux cabales vendus,
Artisans de fourbes obscures,
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'Hypocrite en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard.
Il sçait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille ;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë & moins subtile,
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le Sage les conseille ;
Ils sont inflexibles & sourds.
Leur cœur s'affoupit aux discours
De l'équité qui les réveille ;
Plus insensibles & plus froids,
Que l'aspic, qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais, de ces langues diffamantes,
Dieu sçaura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes.

Il vaincra ces lions ardents ;
 Et , dans leurs gueules écumantes ,
 Il plongera sa main & brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
 D'un torrent qui roule à grand bruit ;
 Se dissipe & s'évanouit
 Dans le sein de la terre humide ;
 Ou comme l'airain enflammé
 Fait fondre la cire fluide
 Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé ;

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
 S'anéantiront à nos yeux :
 Ainsi la justice des Cieux
 Confondra leurs lâches pensées :
 Leurs dards deviendront impuissans ;
 Et , de leurs pointes émoussées ,
 Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
 Puissent pousser des rejettons ,
 Eux-mêmes , tristes avortons ,
 Seront cachés dans les ténèbres ;
 Et leur sort deviendra pareil
 Au sort de ces oiseaux funèbres ,
 Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
 Les Justes riront à leur tour ;
 C'est alors que viendra le jour

De punir leur superbe audace ;
 Et que , fans paroître inhumains ,
 Nous pourrons extirper leur race ,
 Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance ,
 Pourront dire , avec vérité ,
 Que l'injustice & l'équité
 Tour-à-tour ont leur récompense ,
 Et qu'il est un Dieu dans les cieus ,
 Dont le bras soutient l'innocence ,
 Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

ROUSSEAU.

LE JUGEMENT DERNIER.

O D E.

QUEL spectacle se découvre
 A mes timides regards ?
 La voûte céleste s'ouvre ;
 Qu'entends je de toutes parts ?
 Les vents sifflent ; les mers grondent ;
 Les élémens se confondent
 Par des mouvemens divers ;
 Et , brisant enfin leur digue ,
 Font une funeste ligue
 Pour détruire l'Univers.

Le pere du jour expire ;
 L'horreur , le trouble & la nuit

Établissent leur Empire ;
 La Lune sanglante fuit ;
 Les feux du Ciel se consomment ;
 Et des feux nouveaux s'allument ,
 Dont la lugubre clarté
 Est le terrible présage
 De cet instant qui partage
 Le tems & l'éternité.

Un son égal au tonnerre ,
 Anime l'airain fatal
 Qui donne à toute la terre
 Le redoutable signal.
 A cette voix menaçante ,
 La Mort même , obéissante ,
 Ouvre son avare sein ;
 Et je vois , par tout le monde ,
 D'une pouffiere féconde ,
 Renaître le genre humain.

Parmi cet immense nombre
 D'hommes tremblans , éperdus ;
 Règne une tristesse sombre ;
 Tous les rangs sont confondus.
 Déchus de leurs avantages ,
 Les Rois , les Héros , les Sages
 Reconnoissent aujourd'hui
 Qu'esclaves d'un même Maître ;
 Au moment qu'il veut paroître ,
 Tout s'éclipse devant lui ,

Pour annoncer sa venuë ,
 Le Ciel s'embrase d'éclairs ;
 Je l'apperçois sur la nuë
 Assis au milieu des airs.
 La fainteté le couronne ;
 Sa Majesté l'environne ;
 La foudre part de ses yeux ;
 Et sur son front la justice
 Menace d'un prompt supplice
 Les Mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes
 Cause ce nouveau Soleil ,
 En dissipant les phantômes
 Produits par un long sommeil !
 Saisi d'une peur soudaine ,
 Le Juste se croit à peine
 A couvert de son courroux ;
 Et l'on entend les coupables
 Pousser ces cris lamentables :
 Montagnes , tombez sur nous.

Un livre affreux se déplie ,
 Où , par des traits éclatans ,
 Le doigt du Seigneur publie
 L'histoire de tous les tems.
 En vain l'heureux artifice
 Auroit sçu peindre le vice
 Des couleurs de la vertu ;
 La Vérité souveraine

Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

Sévère Juge & bon Pere,
Dieu sépare, sans retour,
Les objets de sa colere,
Des objets de son amour.
Son implacable vengeance,
Et sa divine clémence
Rendent, par un juste accord,
L'arrêt de mort & de vie,
Qui, du Saint & de l'Impie,
Fixe pour jamais le sort.

Il commande; & les abîmes,
A sa parole s'ouvrant,
Engloutissent les victimes
Qu'il livre au feu dévorant;
Et du séjour de la joie,
Lui-même traçant la voie,
Les Élus vont triomphans
Jouer du riche héritage
Qu'il a promis pour partage
A ses fideles enfans.

DUCHÉ.



L'IMMORTALITÉ.

O D E.

Vous qui flattez la misère
 De la triste humanité,
 N'êtes-vous qu'une chimere,
 Brillante Immortalité ?
 Du néant j'arrive à l'être ;
 Le Destin, qui m'a fait naître,
 Me rendra-t-il au néant,
 Quand sa voix viendra dissoudre
 Ce feu, cette eau, cette poudre
 Assemblés pour un moment ?

De l'argille & du génie
 Mon œil confond les ressorts :
 L'ame est-elle l'harmonie
 Du mécanisme du corps ;
 Je leur vois la même enfance,
 Les progrès, l'adolescence,
 La foiblesse ou la vigueur ;
 L'un & l'autre enfin décline,
 Et leur vieillesse chagrine
 Va finir dans la langueur.

Souvent la mort prévient l'âge ;
 Le plaisir s'étonne & fuit :
 Une impitoyable rage
 Sans égard frappe & détruit.

Pour nourrir un monstre avide ,
La Nature parricide
Livre-t-elle ses enfans ?
Ou, trop foible, ne fait-elle ;
Contre sa fureur cruelle ,
Que des efforts impuissans ?

C'est en vain qu'un peu de gloire
Paroît suivre les Héros ;
Éblouis d'une mémoire
Qui survit à leurs travaux ,
Quand ils ont quitté la terre
Que subjugoit leur tonnerre ,
Ou l'éclat de leurs vertus ,
Que devient la renommée
Pour une cendre enfermée
Qui ne voit & n'entend plus ?

Cependant, homme superbe ;
Rien ne borne tes projets ;
Le taureau qui broute l'herbe ,
Le lion, dans les forêts ,
Suit l'instinct de la nature ,
Et la pente toujours pure
Des besoins & du plaisir ;
L'homme seul, de l'existence ,
Méconnoît la jouissance ,
Et se perd dans l'avenir.

A ce mot, quelle lumière
Tout-à-coup ouvre mes yeux !

Du séjour de la poussière
 Je m'élançe au sein des Dieux.
 Je mesure les espaces,
 Les degrés, les tems, les masses,
 L'agilité des éclairs ;
 Une Puissance inconnue
 Au foible effort de ma vue
 Vient soumettre l'Univers.

J'interroge le Ciel même,
 Et la pompe qui le suit ;
 Du Soleil l'éclat suprême,
 Les ténèbres de la nuit ;
 Je vois des êtres paisibles,
 Magnifiques, insensibles,
 Sans pouvoir, sans volonté.
 Doué seul d'intelligence,
 Je connois, je peux, je pense,
 Et je sens ma liberté.

Esprit pur, la main divine
 Te couvrit d'un voile épais ;
 Mais ta céleste origine
 A d'ineffaçables traits ;
 Le limon qui t'enveloppe,
 Au plus triste Misanthrope
 Ne cache point ta splendeur :
 Son chagrin te rend hommage ;
 L'abbaissement, qui l'outrage,
 Est l'aveu de ta grandeur.

Il gémit que sa pensée
Soit l'esclave ou l'instrument
D'une boue organisée
Qui lui doit le sentiment :
Il se plaint d'un être double
Qui nécessite, & qui trouble
Des intérêts différens :
L'un à l'autre est infidelle ;
Et la guerre est éternelle
De l'esprit avec les sens.

Cette chair, qui m'environne,
Est sans doute une prison ;
Des soins que mon cœur lui donne,
Je dois compte à la Raison ;
Tribunal juste & sévère,
Je te crains & te révère ;
Souvent même je te hais.
A ta voix le remords vole ;
Et le fruit d'un goût frivole
Sont la honte & les regrets.

Dans le sein de la fortune,
Entre les bras du plaisir,
Quel caprice m'importune ?
Quel dégoût vient me saisir ?
Le bonheur me fuit sans cesse,
Et son ombre enchanteresse
Me tyrannise en tout lieu ;
A la soif qui la dévore,

Se peut-il que l'ame ignore
 Qu'elle est faite pour un Dieu ?

Esprits forts , brisez vos chaînes ;
 Opposez aux préjugés ,
 Qu'il n'est ni crimes ni peines
 Que la terreur n'ait forgés ;
 Que l'orgueil & la folie ,
 Sous l'appas d'un autre vie ,
 Aveuglerent les humains ;
 Et que la prudence habile
 Adopta ce rêve utile
 Au pouvoir des Souverains.

Mais vous , dont l'audace vaine
 Renversant toutes les loix ,
 De l'intelligence humaine
 Veut anéantir les droits ,
 Troupe vile & dangereuse ,
 De mon espérance heureuse
 Qui vous a rendu jaloux ?
 Sans la crainte légitime
 D'un Dieu qui punit le crime ,
 Le méconnoîtrez-vous ?

De l'éclat qui l'environne ,
 Vos regards sont-ils blessés ?
 Dieu puissant ! que ton bras tonne
 Sur ces Mortels insensés !
 Ou plutôt que ta tendresse ,
 Dissipant leur folle yvresse ,

Ils contemplent la vertu ;
Et que , vaincus par ses charmes ;
Ils recouvrent dans les larmes
Le thrésor qu'ils ont perdu !

La sagesse est ton essence ;
Tu fis tout ; & tout est bien ;
L'homme est né ta ressemblance ;
L'Ange même est son soutien.
Mais , comment fut-il coupable ?
Ta justice impénétrable
L'a soumis à la douleur ;
Un passage de misere
A-t-il été nécessaire
Pour le conduire au bonheur ?

L'ignorance & le prestige
Entourerent mon berceau ;
L'inquiétude voltige
Sur les bords de mon tombeau :
L'instant , où je suis , m'échappe ;
Mais un avenir me frappe ,
Malgré son obscurité ;
Au milieu des pleurs funèbres ;
Du sein même des ténèbres ,
Je vois l'Immortalité.



LE CHRISTIANISME.

O D E.

CHEF-D'ŒUVRE de la main propice
 D'un Dieu, dont la puissance égale la bonté ;
 L'homme créé dans la justice
 Fut fait pour la félicité.

Roi de ses passions, épris du bien suprême,
 Il goûtoit des plaisirs avoués du Ciel même ;
 Heureux, sans crime & sans effort,
 Paisible sectateur d'une vertu facile,
 Au sein de l'innocence il trouvoit un asyle
 Contre la douleur & la mort.

Mais que vois-je ? Ingrat, infidelle,
 Quand tu combles ses vœux, il viole ta loi ;
 Grand Dieu ! La poussière rebelle
 Ose s'élever contre toi ?

Cet affreux attentat souleve la nature ;
 La foudre va partir pour venger ton injure ;
 Non, c'est te venger à demi.

L'homme a pu t'offenser. Que l'insensé périsse !
 Mais ce n'est, Dieu puissant, qu'après un long
 supplice
 Que doit périr ton ennemi.

Ses tristes enfans, avec l'être,
 Reçoivent de ses maux le levain dangereux ;
 Coupables avant que de naître,
 En naissant ils sont malheureux.

Le feu dispute à l'eau, l'air dispute à la terre
 L'avantage fatal de leur faire la guerre ;
 Ciel irrité ! suspends tes coups ;
 Livre à leurs passions ces objets de ta haine :
 Leurs fougues sont pour eux la plus cruelle peine
 Que puisse inventer ton courroux.
 Quel spectacle affreux m'épouvante !
 Quels monstres furieux sont sortis des enfers !
 La Vertu fuit pâle & tremblante ;
 Le Crime inonde l'Univers.
 L'Adultere, le Vol, le Meurtre, le Parjure,
 Des forfaits dont le nom fait rougir la Nature. . .
 Leur aspect me glace d'effroi.
 Par-tout de l'Equité, qui gémit enchaînée,
 Triomphe impudemment la Licence effrénée :
 Les Mortels n'ont plus d'autre loi.
 Par des châtimens mémorables
 Tute venges, Grand Dieu ! mais tu frappes en vain ;
 Chaque instant, de nouveaux coupables
 Bravent la foudre dans ta main.
 L'homme, au crime enhardi, ne craint plus ta
 justice ;
 Seigneur, que ta bonté l'arrache à sa malice !
 De tes feux daigne l'enflammer !
 Du céleste séjour hâte-toi de descendre !
 Viens ! parois à ses yeux ! Pourra-t-il se défendre
 De t'obéir & de t'aimer ?
 C'en est fait ; mes vœux s'accomplissent.
 Le Ciel s'ouvre : la terre enfante son Sauveur.

Les Enfers vainement frémissent ;
 Leur proie échappe à leur fureur.
 Je te vois confondue , orgueilleuse sagesse !
 Le Fils du Tout-Puissant , sous l'humaine foiblesse !
 Il naît , il vit dans le mépris.
 Est-ce assez ? Tu vas voir un plus grand sacrifice :
 Le bonheur des Mortels dépend de son supplice :
 Il va l'acheter à ce prix.
 Ce noir attentat t'épouvante ,
 Soleil ! En l'éclairant , tu crains de te fouiller !
 De ta lumière éincellante
 Il t'apprend à te dépouiller.
 Des Cieux , saisis d'horreur , l'harmonie est trou-
 blée ;
 Par d'affreux tremblemens la terre est ébranlée ;
 Les rochers entr'ouvrent leur sein.
 JESUS meurt ! L'homme altier ose le méconnoître ;
 Mais l'Univers en deuil , dédommage son Maître
 Des mépris de l'orgueil humain.
 Il meurt ! Mais la Mort terrassée ,
 Bientôt de ses liens le voit sortir vainqueur ;
 Sa gloire , à nos yeux éclipsee ,
 Reprend sa première splendeur.
 Dans les Cieux , triomphant , il se fraye une voie :
 Mais quels nouveaux transports de terreur & de
 joie !
 Quel bruit ! quels feux mystérieux !
 Ses enfans sont saisis d'une yvresse divine :
 L'Esprit saint les remplit ; l'Esprit saint les domine ;
 En a-t-il fait autant de Dieux ?

Quelle

Quelle doctrine ! quels oracles
Vont être par leur bouche en tous lieux annoncés !

Leurs mains prodiguent les miracles ;

Les peuples courent empressés.

Une foule attentive , autour d'eux , se rassemble ;

Quel respect ! quel silence ! Ils parlent ; l'erreur
tremble ;

Leur voix enfante les Chrétiens.

Tombez , dieux impuissans , vile & frêle matière !

Grand Dieu ! que leurs autels soient réduits en
poussière !

Qu'en tous lieux s'élèvent les tiens !

Tout prend une face nouvelle.

A des hommes impurs , injustes , inhumains ,

Succède une race fidelle ,

Une nation d'hommes saints.

Maîtres de leurs penchans , vainqueurs de tous
les vices ,

Triomphans des tourmens , triomphans des déli-
ces. . .

Mon œil les admire , étonné.

Portique ! ton héros ne fut qu'un vain phantôme ;

C'est dans le Chrétien seul que tu peux trouver
l'homme

Tel que tu l'as imaginé.

Ici , quelles tragiques scènes !

En faveur de ses dieux , je vois armer l'Erreur ;

Par-tout je vois charger de chaînes

Les victimes de sa fureur.

Par-tout, le fer barbare à mes yeux étincelle ;
Des Fideles proscrits , par-tout le sang ruisselle ;
Au glaive ils courent se livrer.

Dieu ! quelle fermeté ! mais quels tourmens horribles !

On croit vous faire grace , Athletes invincibles ,
Lorsqu'on vous permet d'expirer.

Leur sang versé devient fertile ;
Leur cendre reproduit un peuple de Héros.
Un Chrétien meurt ; il en naît mille ;
Leur nombre lasse les bourreaux.

Grand Dieu ! ta main féconde en merveilles subites,
De leurs persécutions leur fait des Profelites.

Le mensonge fuit consterné.

Déjà même , éclairé de ta vive lumière ,
César a , sous ton joug , courbé sa tête altiere :
Je vois un Chrétien couronné.

Enfin , tranquille & triomphante ,
La Vérité se montre aux dociles Mortels :
Des fers , plus pure & plus brillante ;
Elle passe sur les Autels.

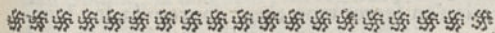
Le Thrône est devenu l'appui du Sanctuaire ;
Et la Religion , en son sein salutaire
Réunit cent Peuples divers.

Ton Oracle est certain , Seigneur ! Le dernier âge
La verra , de l'Enfer brayant la vaine rage ,
Durer autant que l'Univers.





LE
 PORTE-FEUILLE
 D'UN HOMME DE GOUT,
 OU
 L'ESPRIT
 DE NOS MEILLEURS POÈTES.



LIVRE VI.

IDYLLES ET ÉGLOGUES.

LE RENDEZ-VOUS.

ÉGLOGUE.

SUR la fin d'un beau jour, une jeune Bergere,
 Plus tard que de coutume, ayant quitté sa mere,
 Pressoit les pas tardifs de son nombreux troupeau,
 Vers un bocage épais, éloigné du hameau.
 L'heure d'un rendez-vous, malgré ses soins, passée,
 S'offroit incessamment à sa triste pensée.

Elle arrive ; mais , Ciel ! quels furent ses foudris
 De parcourir ces lieux fans y trouver Tircis !
 Dans son impatience , en vain elle l'appelle ;
 Écho feule répond à la voix de la Belle.
 Mille foupçons confus allarment fon courroux :
 Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
 Tircis ne m'aime plus. Le perfide , dit-elle ,
 Ne peut , en même tems , être heureux & fidelle ;
 Une Bergere amante eft , pour lui , fans appas :
 Il m'aimeroit encor , fi je ne l'aimois pas.
 On me l'avoit tant dit , avant de le connoître :
 Traitez bien un Amant , il ceflera de l'être.
 L'amour ne peut durer qu'autant que les defirs ;
 Nourri par l'efpérance , il meurt par les plaifirs.
 Auffi , quand il me tint un amoureux langage ,
 Quoiqu'en fecret mon cœur approuvât fon hom-
 mage ,
 Le Soleil , quatre fois , fit mûrir nos moissons ,
 Avant que je paruffe écouter fes chanfons.
 En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon ame ,
 Que n'ai-je point fouffert pour éprouver fa flamme !
 Par combien de tourmens n'ai-je point acheté
 Le chimérique espoir d'aimer en sûreté !
 Cruelle à mon Berger , plus cruelle à moi-même ;
 Je ne lui laiffois voir qu'une rigueur extrême ;
 Mais un jour , jour fatal au fecret de mon cœur ,
 Tircis trop tendrement me peignit fon ardeur.
 Jufqu'à quand , difoit-il , je m'en fouviens encore ;
 Se- ez-vous infenfible au feu qui me dévore ?
 Malgré votre beauté , craindriez-vous , un jour ,

De me voir à quelqu'autre immoler votre amour ?
 Ah! grands Dieux! si je vis sans aimer ma Bergere,
 Que ma flûte, ma voix, mes vers cessent de plaire!
 Qu'on me voie étouffer les oiseaux que j'instruis!
 Que mes prés soient sans fleurs, & mes vergers
 sans fruits!

Que mes tendres brebis, & mes béliers superbes
 S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes!
 Que je les abandonne à la fureur des loups!

Et que je sois moi-même en butte à tous vos coups!
 J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-même,
 Philis, l'Amour vous rend ma Déesse suprême.

L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais.

Croyez-en mon amour, mes sermens, vos traits.
 Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,
 Tout m'assuroit alors de sa persévérance.

Je ne pus résister à des coups si puissans;
 Un désordre inconnu s'empara de mes sens.

Presque sans le vouloir, éperdue, inquiète,
 A mon perfide Amant j'avouai ma défaite.

Je vous aime, lui dis-je. Heureuse! si mon cœur
 Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur!

A vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage:
 Que de mon tendre amour cet agneau soit le gage:
 Il croîtra. Que nos feux croissent ainsi que lui!

Puissions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui!

Qu'après un tel aveu, notre entretien fut tendre!
 Oiseaux, vous le sçavez, vous seuls pûtes l'entendre;
 Tout ce que sent un cœur, par l'Amour, animé,

Dans cet heureux moment fût par nous exprimé.
 Fugitives douceurs, instans si desirables,
 Ou foyez moins charmans, ou foyez plus durables.
 A peine eus-je livré mon cœur à ses desirs,
 Que la nuit vint troubler nos innocens plaisirs:
 Malgré nous, il fallut nous soustraire à leurs
 charmes;

Tircis fut accablé; je répandis des larmes;
 Et, pour nous séparer, en nous serrant la main,
 Nous ne pûmes tous deux pronner qu'à demain.
 Depuis cet heureux soir, avec exactitude,
 Il me prévient toujours dans cette solitude;
 Mais, hélas! aujourd'hui je l'attends vainement;
 L'ingrat n'a plus pour moi le même empressement.
 Sans doute, le perfide, aux pieds de quelque Belle,
 Se fait de mes chagrins un honneur auprès d'elle;
 Et, pour la flater mieux, méprisant ma beauté,
 Le parjure se rit de ma crédulité.

Dieux! sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence,
 De mon volage Amant daignez tirer vengeance.
 Elle achevoit ces mots, quand Tircis accourut;
 A l'aspect du Berger son courroux disparut.
 Eh! quoi donc, lui dit-elle, avec un regard tendre?
 Depuis quand un Amant se fait-il tant attendre?
 Bergere, reprit-il, calmez votre courroux;
 J'étois sur ces gazons, deux heures avant vous.
 Vous arriviez enfin; mais, disgrâce imprévue!
 Un loup, au même instant, s'est offert à ma vue:
 Il entraînoit, grands Dieux! quelle allarme pour
 moi!

Cet agneau si chéri, gage de notre foi.
 O Ciel ! pour mon amour, quel funeste présage !
 Ai-je dit ; mais, cruel, je méprise ta rage.
 Quoique je sois ici sans houlette & sans chien,
 Tu sentiras bientôt qu'un Amant ne craint rien ;
 Enfin jusqu'en son fort, la bête poursuivie
 A perdu sous mes coups sa proie avec la vie.
 J'ai vengé, par sa mort, nos plaisirs différés :
 Pouvois-je moins punir qui nous a séparés ?
 La Bergere, à ces mots, lui raconte ses craintes ;
 Le fidele Tircis en fit de douces plaintes :
 Philis, d'un air confus, approuvant ses raisons,
 Par de nouveaux sermens expia ses soupçons.

MANGENOT.

L E S O I S E A U X.

I D Y L L E.

L'AIR n'est plus obscurci par des brouillards épais ;
 Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;
 Et, dans leurs humides palais,
 L'hyver ne retient plus les Nayades captives.
 Les Bergers, accordant leur musette à leur voix,
 D'un pied léger, foulent l'herbe naissante ;
 Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques
 toits :
 Mille & mille oiseaux à la fois,
 Raniment leur voix languissante,
 Réveillent les Échos endormis dans ces bois ;

Q iv

Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses;
 Quel Dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces
 lieux ?

Quel Dieu les embellit ? Le plus petit des Dieux
 Fait seul tant de métamorphoses !

Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas :

Si l'Amour ne s'en mêloit pas ,

On verroit périr toutes choses :

Il est l'ame de l'Univers ;

Comme il triomphe des hyvers ,

Qui désolent nos champs , par une rude guerre ,

D'un cœur indifférent il bannit les froideurs :

L'indifférence est pour les cœurs ,

Ce que l'hyver est pour la terre.

Que nous servent , hélas ! de si douces leçons ?

Tous les ans , la Nature en vain les renouvelle.

Loin de la croire , à peine nous naissons ,

Qu'on nous apprend à combattre contr'elle.

Nous aimons mieux , par un bizarre choix ,

Ingrats esclaves que nous sommes !

Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes ,

Que d'obéir à nos premières loix.

Que votre sort est différent du nôtre ,

Petits oiseaux , qui me charmez !

Voulez-vous aimer ? Vous aimez.

Un lieu vous déplaît-il ? Vous passez dans un autre.

On ne connoît chez vous , ni vertus ni défauts :

Vous paroissez toujours sous le même plumage ;

Et jamais , dans les bois , on n'a vu les corbeaux

Des rossignols emprunter le ramage.

Il n'est de sincere langage ,
 Il n'est de liberté que chez les animaux.
 L'usage , le devoir , l'austere bienfiance ;
 Tout exige de nous des droits dont je me plains ;
 Et tout enfin du cœur des perfides humains
 Ne laisse voir que l'apparence.

Contre nos trahisons , la Nature en courroux
 Ne nous donne plus rien sans peine.

Nous cultivons les vergers & la plaine ;
 Tandis , petits oiseaux , qu'elle fait tout pour vous.
 Les filets , qu'on vous tend , sont la seule infortune
 Que vous avez à redouter ;

Cette crainte nous est commune :

Sur notre liberté chacun veut attenter ;
 Par des héros trompeurs on tâche à nous sur-
 prendre.

Hélas ! pauvres petits oiseaux ,
 Des ruses du chasseur songez à vous défendre !
 Vivre dans la contrainte , est le plus grand des
 maux.

M^{de} DESHOULIERES.

L E S F L E U R S .

I D Y L L E .

QUE votre éclat est peu durable ,
 Charmantes fleurs , l'honneur de nos jardins !
 Souvent un jour commence , & finit vos destins ;
 Et le sort le plus favorable
 Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

Ah ! consolez-vous-en , jonquilles , tubéreufes ;
 Vous vivez peu de jours ; mais vous vivez heu-
 reufes.

Les médifans , ni les jaloux
 Ne gênent point l'innocente tendrefse.
 Que le Printems fait naître entre Zéphire & vous.
 Jamais trop de délicateffe
 Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaiſirs.
 Que pour d'autres que vous , il pouffe des ſoupirs ;
 Que loin de vous , il folâtre ſans ceſſe ,
 Vous ne reſſentez point la mortelle triſteſſe
 Qui dévore les tendres cœurs ,
 Lorsque , plein d'une ardeur extrême ,
 On voit l'ingrat objet qu'on aime ,
 Manquer d'emprefſement , ou s'engager ailleurs.
 Pour plaire , vous n'avez ſeulement qu'à paroître.
 Plus heureufes que nous , ce n'eſt que le trépas
 Qui vous fait perdre vos appas.
 Plus heureufes que nous , vous mourez pour re-
 naître :

Triftes réflexions ! inutiles ſouhaits !
 Quand une fois nous ceſſons d'être ,
 Aimables fleurs , c'eſt pour jamais.
 Un redoutable inſtant nous détruit ſans réſerve.
 On ne voit au-delà qu'un obſcur avenir !
 A peine de nos noms un léger ſouvenir
 Parmi les hommes ſe conſerve.
 Nous entrons , pour toujours , dans un profond repos
 D'où nous a tirés la Nature ,
 Dans cette affreufe nuit , qui confond les héros

Avec le lâche & le parjure ,
 Et dont les fiers destins , par de cruelles loix ,
 Ne laissent sortir qu'une fois.
 Mais , hélas ! pour vouloir revivre ,
 La vie est-elle un bien si doux ?
 Quand nous l'aimons tant , songeons-nous
 De combien de chagrins sa perte nous délivre ;
 Elle n'est qu'un amas de craintes , de douleurs ,
 De travaux , de soucis , de peines.
 Pour qui connoît les misères humaines ,
 Mourir , n'est pas le plus grand des malheurs.
 Cependant , agréables fleurs ,
 Par des liens honteux attachés à la vie ,
 Elle fait seule tous nos soins ;
 Et nous ne vous portons envie ,
 Que par où nous devons vous envier le moins.

M^{de} DESHOULIERES.

L'AUTEUR A SES ENFANS.

ÉGLOGUE ALLÉGORIQUE.

DANS ces prés fleuris
 Qu'arrose la Seine ,
 Cherchez qui vous mene ,
 Mes cheres Brebis.
 J'ai fait , pour vous rendre
 Le destin plus doux ,
 Ce qu'on peut attendre
 D'une amitié tendre ;

Q vj.

Mais son long courroux
 Détruit , empoisonne
 Tous mes soins pour vous ,
 Et vous abandonne
 Aux fureurs des loups.
 Seriez-vous leur proie ,
 Aimable troupeau !
 Vous de ce hameau
 L'honneur & la joie.
 Vous , qui , gras & beau ,
 Me donniez , sans cesse ,
 Sur l'herbette épaisse
 Un plaisir nouveau.
 Que je vous regrette !
 Mais il faut céder :
 Sans chien , sans houlette ,
 Puis-je vous garder ?

 L'injuste Fortune
 Me les a ravis.
 En vain j'importune
 Le Ciel par mes cris ;
 Il rit de mes craintes ;
 Et sourd à mes plaintes ,
 Houlette ni chien ,
 Il ne me rend rien.
 Puissiez-vous , contentes ,
 Et sans mon secours ,
 Passer d'heureux jours ,
 Brebis innocentes ,
 Brebis mes amours !

Que Pan vous défende !
Hélas ! il le sçait ;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui , Brebis chéries ,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries ,
Je prends à témoins
Ces bois , ces prairies ,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages ,
Et vous font avoir ,
Du matin au soir ,
De gras pâturages ,
En conserverai ,
Tant que je vivrai ,
La douce mémoire ;
Et que mes Chançons ,
En mille façons ,
Porteront sa gloire ,
Du rivage heureux ,
Où , vif & pompeux ,
L'Astre , qui mesure
Les nuits & les jours ,
Commençant son cours ,
Rend à la Nature
Toute sa parure ,
Jusqu'en ces climats
Où , sans doute , las

D'éclairer le Monde ,
 Il va chez Thétis.
 Rallumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

M^{le} DESHOULIERES.

CÉLIMENE.

ÉGLOGUE.

ASSISE au bord de la Seine ,
 Sur le penchant d'un côteau ,
 La Bergere Célimene
 Laisse paître son troupeau.
 Il descend dans la prairie ,
 Sans qu'elle daigner songer
 Que le loup pourra manger
 Sa brebis la plus chérie.
 Le souvenir d'un Berger ,
 Que la Fortune cruelle
 Force à vivre , éloigné d'elle ,
 Dans un climat étranger ,
 Cause sa douleur mortelle ,
 Qui lui fait tout négliger.
 Tantôt , cédant à la force
 De ses amoureux transports ,
 Elle grave sur l'écorce
 Des arbrisseaux de ces bords :
 Puisse durer ! puisse croître
 L'ardeur de mon jeune Amant ,

Comme feront, sur ce hêtre,
Ces marques de mon tourment !
Tantôt mêlant, sur le sable,
Le nom d'Achante & le sien,
Elle trouve insupportable.
Qu'un Zéphir impitoyable
En passant ne laisse rien.
Quelle cruelle aventure,
Dit-elle, avec un soupir !
Si ce que fait le Zéphir,
M'est un véritable augure.
Que de si tendres amours,
Ne dureront pas toujours,
Je briserois la musette
Que me laissa l'imposteur ;
Et, du fer de ma houlette,
Je me percerois le cœur.
A ces mots, elle repasse
Dans son esprit allarmé.
L'air, les traits, l'esprit, la grace
De ce Berger trop aimé.
Les oiseaux de ce bocage
Se taisent pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau Berger qui l'engage :
Ils voudroient le répéter ;
Mais leur plus tendre ramage
Ne la sçauroit imiter.
Jamais cette triste Amante
Ne voit, sur l'herbe naissante,

Folâtrer d'heureux Amans ,
 Qu'elle ne se représente
 Combien l'absence d'Achante
 Lui vole de doux momens.
 Jamais les Bergers ne viennent
 De ces bords délicieux ,
 Où les Destins les retiennent ,
 Que son amour curieux
 Ne s'informe si ces lieux
 Ont des Nymphes assez belles
 Pour faire des infidelles.
 Enfin , mille fois le jour ,
 Elle veut , elle appréhende
 Tout ce que craint & demande
 Le plus violent amour.
 Qu'on doit plaindre une Bergere
 Si facile à s'allarmer !
 Pourquoi , du plaisir d'aimer
 Faut-il se faire une affaire ?
 Quels Bergers en font autant ,
 Dans l'ingrat siècle où nous sommes ?
 Achante , qu'elle aime tant ,
 Est peut-être un inconstant ,
 Comme tous les autres hommes.

M^{le} DESHOULIERES.



LE RUISSEAU.

IDYLLE.

RUISSEAU, nous paroïssons avoir le même sort :
D'un cours précipité, nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.

Mais hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course & la nôtre !

Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur
A votre pente naturelle ;

Point de loi, parmi vous, ne la rend criminelle ;
La vieillesse, chez vous, n'a rien qui fasse horreur ;

Près de la fin de votre course,

Vous êtes plus fort & plus beau

Que vous n'êtes à votre source.

Vous retrouvez toujours quelque agrément nou-
veau.

Si, de ces paisibles bocages

La fraîcheur de vos eaux augmente les appas ;

Votre bienfait ne se perd pas :

Par de délicieux ombrages

Ils embellissent vos rivages.

Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,

Coule votre onde toujours pure ;

Mille & mille poissons, dans votre sein nourris,

Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.

Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure ?

Hélas ! votre sort est si doux !

Taisez-vous , ruisseau , c'est à nous
A nous plaindre de la Nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur ,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble , la douleur ,
Le repentir , ou l'infortune.
Elles déchirent , nuit & jour ,
Les cœurs dont elles font maîtresses ;
Mais , de ces fatales foibleſſes ,
La plus à craindre c'est l'amour ;
Ses douceurs même font cruelles ;
Elles font cependant l'objet de tous les vœux ;
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le tems use les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille , ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau , que vous êtes heureux !
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidelles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Être indépendant qui gouverne le monde ,
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde ,
Quand vous êtes unis , vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez , jamais il ne s'oppose ;
Dans votre sein il cherche à s'abîmer.
Vous & lui , jusques à la mer ,
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions ,
Que notre vie est éloignée !
De trahisons , d'horreurs , & de dissensions ,
Elle est toujours accompagnée.

Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille & doux,
Pour être mieux traité que nous ?

Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits

Qu'inventa notre orgueil pour marquer nos mi-
seres ;

C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix,

Le Ciel mit, en formant les hommes,

Les autres êtres sous leurs loix.

A ne nous point flatter, nous sommes

Leurs tyrans, plutôt que leurs Rois.

Pourquoi vous mettre à la torture ?

Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?

Et pourquoi renverser l'ordre de la Nature,

En vous forçant de jaillir dans les airs ?

Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,

Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,

Que n'employons-nous mieux ce souverain pou-
voir ?

Que ne régions-nous sur nous-mêmes ?

Mais hélas ! de ses sens esclaves malheureux,

L'homme ose se dire le maître.

Des animaux qui sont peut-être

Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux ;

Et dont la foiblesse a fait naître

Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.

Mais, que fais-je ? où va me conduire

La pitié des rigueurs dont contr'eux nous usons ?

Ai-je quelqu'espoir de détruire

Des erreurs où nous nous plaifons ?

Non. Pour l'orgueil, & pour les injustices,
 Le cœur humain semble être fait.
 Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
 On n'en peut souffrir le portrait.
 Hélas ! on n'a plus rien à craindre ;
 Les vices n'ont plus de censeurs ;
 Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs.
 Sçavoir vivre, c'est sçavoir feindre.
 Ruiffeau, ce n'est plus que chez vous
 Qu'on trouve encor de la franchise :
 On y voit la laideur, ou la beauté qu'en nous
 La bizarre Nature a mise.
 Aucun défaut ne s'y déguise ;
 Aux Rois comme aux Bergers vous les reprochez
 tous :
 Aussi ne consulte-t-on guère
 De vos tranquilles eaux le fidèle crystal.
 On évite de même un ami trop sincère.
 Ce dép'orable goût est le goût général.
 Les leçons font rougir ; personne ne les souffre,
 Le fourbe veut paroître homme de probité ;
 Enfin, dans cet horrible gouffre
 De misere & de vanité,
 Je me perds ; & plus j'envisage
 La foiblesse de l'homme, & sa malignité,
 Et moins de la Divinité
 En lui je reconnois l'image.
 Courez, ruiffeau, courez ; fuyez-nous, reportez
 Vos ondes dans le sein des mers d'où vous sortez.
 Tandis que, pour remplir la dure destinée

Où nous sommes assujétis,
 Nous irons reporter la vie infortunée
 Que le hazard nous a donnée,
 Dans le sein du néant, d'où nous sommes sortis.

M^{le} DESHOULIERES.

LES MOUTONS.

IDYLLE.

HÉLAS ! petits Moutons, que vous êtes heureux !
 Vous païssez dans nos champs sans souci, sans
 allarmes,

Aussi-tôt aimés qu'amoureux.

On ne vous force point à répandre des larmes ;

Vous ne formez jamais d'inutiles desirs ;

Dans vos tranquilles cœurs l'Amour suit la Nature ;

Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.

L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,

Qui font tant de maux parmi nous,

Ne se rencontrent point chez vous.

Cependant nous avons la Raison pour partage ;

Et vous en ignorez l'usage.

Innocens animaux, n'en soyez point jaloux ;

Ce n'est pas un grand avantage.

Cette fiere Raison, dont on fait tant de bruit ;

Contre les passions n'est pas un sûr remede.

Un peu de vin la trouble ; un enfant la séduit ;

Et déchirer un cœur, qui l'appelle à son aide ;

Est tout l'effet qu'elle produit.

Toujours impuissante & sévere ;

Elle s'oppose à tout , & ne surmonte rien.

Sous la garde de votre chien ,

Vous devez beaucoup moins redouter la colère

Des loups cruels & raviffans ,

Que sous l'autorité d'une telle chimere

Nous ne devons craindre nos sens.

Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,

Dans une douce oisiveté ?

Ne vaudroit-il pas mieux être , comme vous êtes,

Dans une heureuse obscurité ,

Que d'avoir , sans tranquillité ,

Des richesses , de la naissance ,

De l'esprit , & de la beauté ?

Ces prétendus trésors , dont on fait vanité ;

Valent moins que votre indolence.

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :

Par eux , plus d'un remords nous ronge.

Nous voulons les rendre éternels ,

Sans songer qu'eux , & nous , passerons comme un
songe.

Il n'est , dans ce vaste Univers ,

Rien d'assuré , rien de solide.

Des choses , ici-bas , la Fortune décide

Selon ses caprices divers :

Tout l'effort de notre prudence

Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.

Païssez, Moutons , païssez, sans règle & sans science.

Malgré la trompeuse apparence ,

Vous êtes plus heureux , & plus sages que nous.

M^{te} DESHOULIERES;

MANIERE DE PRENDRE LES OISEAUX.

É G L O G U E.

SI j'ai jamais le choix d'aimer ;
Je veux une Beauté champêtre ,
Aimable , sans penser à l'être ,
Et qui , sans art , sçache charmer.
Le vrai Plaisir suit la Nature :
J'ai vu l'Amour , plus d'une fois ,
Jouer sur un lit de verdure ;
Il s'endort sur celui des Rois.
Tout parle au cœur , dans les retraites :
Vous , rameaux , qui vous embrassez ;
Vous , oiseaux , qui vous caressez ,
Qui n'entend vos leçons secretes ?
Amince n'avoit que vingt ans ,
Quand , aux champs , il vit Amarille ;
Bergere , en son premier printems ,
Innocente , autant que gentille :
Il l'aima ; qui n'auroit aimé ?
Adieu les arts , adieu la ville ;
Des Maîtres qui l'avoient formé ,
Adieu la cohorte inutile.
L'Amour , qui le mene au hameau ;
Lui fait don d'une pannetiere ,
D'où pend un leger chalurneau ;
Des Bergers il prend la maniere ;
Il se façonne à leurs travaux :

Et bientôt, sous ses doigts habiles,
 Le jonc & l'osier, plus dociles,
 Forment des ouvrages nouveaux.
 Il les présente à sa Bergere;
 Mais, n'osant lui parler d'amour,
 Il peint les objets d'alentour,
 Qu'anime sa flamme légère,
 Et lui rend, ainsi chaque jour,
 Cette langue moins étrangere.
 Vénus a mis leurs entretiens
 Aux archives de son Empire;
 C'est d'elle-même que je tiens
 Celui que je vais vous redire.

Aminte & Amarille.

A M I N T E.

Si les rencontres du matin
 Sont pour nous de quelque présage,
 Quiconque voit un beau visage,
 D'un beau jour doit être certain;
 Et j'ai ce bonheur, Amarille,
 Puisque le sort t'offre à mes yeux
 Que te voilà fraîche & gentille!
 Mais que faisais-tu dans ces lieux?
 Est-ce le soin de ta parure
 Qui t'amene à cette onde pure?
 Le voisinage des ruisseaux
 Est délicieux pour les Belles,
 Pour les fleurs & les arbrisseaux.

AMARILLE.

A M A R I L L E.

Il plaît de même aux tourterelles ;
 Et j'y viens seulement pour elles :
 De filets tissus avec art
 J'ai garni l'une & l'autre rive ;
 Et je vais attendre à l'écart
 Le moment que ma proie arrive.

A M I N T E.

Eh quoi ! c'est avec des réseaux,
 Que tu fais la guerre aux oiseaux ?
 Innocente ! il est, pour les prendre,
 Un secret que je veux t'apprendre.

A M A R I L L E.

Tu rendras mes desirs contens :
 Les filets coûtent bien du tems,
 Quand il faut les tendre & détendre.

A M I N T E.

Écoute ; & les mains suffiront
 Pour réussir dans cette chasse ;
 Observe l'instant & la place
 Où deux oiseaux se baiseraient ;
 Et quand, d'une amoureuse étreinte,
 Leurs petits becs se mêleront,
 Cours aussi-tôt.

A M A R I L L E.

Tu ris, Aminte ;
 Et les oiseaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte
 Montre bien que, jusqu'à ce jour,
 Ton cœur a peu connu l'amour,
 Et le charme de ses caresses !
 Si tu sçavois ce qu'un baiser,
 Aux êtres qu'il daigne embraser,
 Cause de douceurs & d'ivresses !
 Comme, dans ce ravissement,
 La vie est toute suspendue
 Entre la Maîtresse & l'Amant !
 Tantôt prise, tantôt rendue,
 Mais foible, mais sans mouvement ;
 Ou du moins semblable à ces songes
 Qui sollicitent nos ressorts
 Par de doux & rians mensonges,
 Sans pourtant agiter le corps !

AMARILLE.

Ce que tu dis-là, je l'ignore ;
 Mais les oiseaux, comme je croi,
 Ne sont pas plus sçavans que moi,
 Et le ressentent moins encore.

AMINTE.

Les oiseaux aiment comme nous ;
 Et le Dieu, qui lance ses coups
 Sur les Bergers & les Bergeres,
 Perce aussi leurs plumes legeres ;
 Ces chants si variés, si doux,
 Que l'écho se plaît à redire,

C'est l'Amour qui les leur inspire.
 Qu'ils sont charmans dans leurs desirs !
 Eux dont le chant est le langage ,
 Et qui n'ont de voix en partage
 Que la voix même des plaisirs !
 Mais n'as-tu point , dans ces campagnes ,
 Remarqué les tendres apprêts
 D'oiseaux caressans leurs compagnes ?

A M A R I L L E.

J'en ai vu plusieurs d'assez près ;
 Et je n'étois point , ce me semble ,
 Un objet par eux redouté ;
 Comme si le bien d'être ensemble
 Leur tenoit lieu de sûreté.

A M I N T E.

Amarille , as-tu bien pris garde
 De quel œil ce couple amoureux
 Tourne , s'approche , se regarde ,
 Et comme il excite ses feux
 Par les coups de bec qu'il se darde ?
 Qui ne diroit , à leurs efforts ,
 Au trémouffement de leurs aïles ,
 Qu'ils pouffent leur vie au dehors ,
 Et qu'elle doit changer de corps
 Dans ces secouffes mutuelles ?
 L'Amour en est le maître alors ;
 Comme il aime à la reproduire ,
 Sans doute il la fait s'exhaler ;

Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire ;
Ils n'ont plus d'aîles pour voler.

A M A R I L L E.

Tu crois que ces êtres agiles
Sont sans force, sont immobiles ?

A M I N T E.

Dans l'excès de la volupté
Leur force se perd, ou s'égaré ;
C'est l'ivresse qui les sépare ,
Plutôt que la fatiété ;
Mais , aux baisers qui l'ont fait naître ,
Leur trouble survit quelque tems ;
Ils goûtent , pendant des instans ,
La renaissance de leur être ;
On les voit frémir , essayer
Si leurs organes sont flexibles ,
Et mollement les déployer
Par des mouvemens insensibles ;
Comme un papillon ranimé
Par le printems qui le provoque ,
S'essaye , au sortir de la coque ,
Où l'hiver l'avoit renfermé.

A M A R I L L E.

Aminte , ton récit m'enchanté ;
Mais ces objets m'ont échappé.
Que , de leur image touchante ,
Mon cœur est vivement frappé !
Ah ! puisse bientôt leur rencontre...

A M I N T E.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau,
 Il faut que l'Amour te le montre
 A la lueur de son flambeau ;
 Nous ne pouvons rien sans sa flamme ;
 Et le bandeau qu'il porte exprès,
 Nous dit que c'est des yeux de l'ame
 Qu'on doit contempler ses secrets.

A M A R I L L E.

Mais, où s'apprend cette science ?

A M I N T E.

Par-tout où, de son joug charmant
 On fait l'heureuse expérience ;
 Nous nous instruisons en aimant ;
 L'esprit s'ouvre & se développe
 Dans des transports délicieux ;
 Il eût rampé comme l'hysope ;
 Comme un cèdre il s'élève aux cieux.

A M A R I L L E.

Hélas ! que veux-tu que je fasse ?
 Si le goût & l'occasion
 Font en moi quelque impression,
 La contrainte aussi-tôt l'efface :
 Une mere observe mes pas ;
 J'ignore ce qu'elle peut craindre ;
 Mais toujours je l'entends me peindre
 Des dangers que je ne vois pas.
 Mon cœur, à sa voix menaçante,

Est comme une rose naissante,
 Qu'un souffle cruel fait mourir
 Au moment qu'elle alloit s'ouvrir.
 Loin de cette injuste contrainte,
 Vous vous caressez donc sans crainte,
 Oiseaux, que mes mains auroient pris;
 Si, plus au fait de vos délices,
 Je sçavois les instans propices,
 Et qu'Amour me les eût appris!

A M I N T E.

Le choix de l'instant est facile;
 Prête ta bouche seulement;
 Et, par l'usage d'un moment,
 Tu sçaurois profiter de mille.

A M A R I L L E.

Que veux-tu?

A M I N T E.

Te faire goûter
 Tous les plaisirs qu'ils peuvent prendre,
 Et t'enseigner à les surprendre,
 En te faisant les imiter.

A M A R I L L E.

Mais un baiser ternit la bouche:
 On dit qu'en naissant, la pudeur
 Met sur nos levres une fleur
 Qui meurt aussi-tôt qu'on la touche.
 D'un Berger le souffle amoureux,
 Pour elle est plus à craindre encore,

Que l'hyver le plus rigoureux
N'est redoutable aux dons de Flore.

A M I N T E.

Ainsi l'on te trompe à dessein :
Dis-moi , lorsque la fleur nouvelle
A reçu l'abeille en son sein ,
As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?
Après avoir , tout le matin ,
Sucé ses feuilles entr'ouvertes ,
L'abeille est riche de butin ;
La fleur n'a fait aucunes pertes.

A M A R I L L E.

Il est vrai ; mais de ton secret
L'essai me paroît redoutable ,
Puisque l'effort de ton attrait
Rend le péril inévitable.
Si , dans l'ardeur de leurs baisers ,
Les oiseaux , d'ailleurs si légers ,
Perdent le pouvoir de la fuite ,
Sans doute qu'en les imitant ,
Ma force au même état réduite ,
Il m'en arriveroit autant.
Aminte , le plaisir , qui coûte
Le repos & la sûreté ,
N'est point fait pour que je le goûte :
Les oiseaux ont leur liberté ;
La Nature en règle l'usage ;
Et peut-être que , sous ses loix ,
Les sens ont toujours l'avantage ,

Et que la prudence est sans voix.
 Du moins les hôtes de ce bois,
 D'une mere triste & sévere
 N'ont point à craindre la colere.
 Ah ! si, des frayeurs que je sens,
 Ils pouvoient partager l'atteinte,
 Ces êtres que tu peins, Aminte,
 Si tendres & si caressans,
 Verroient mourir, dans leurs alarmes,
 Ces feux pour eux si pleins de charmes !

Déjà le Soleil, dans son tour,
 Va marquer la moitié du jour ;
 Adieu, prévenons la surprise :
 J'aime mieux garder mes filets ;
 Que de tenter quelques secrets
 Où je sois la premiere prise.

BETTENCOURT.



S A T Y R E S.

LES GRANDS SEIGNEURS.
S A T Y R E.

IL faut toujours aux grands Seigneurs
 Rendre toutes sortes d'honneurs ;
 Les aimer , c'est une autre affaire.
 Qui ne les connoît qu'à demi ,
 S'honore d'être leur ami ;
 Qui les connoît bien , ne l'est guère.
 Ils font d'un commerce très-doux ,
 Tant qu'ils ont affaire de vous :
 Hors de-là , c'est tout le contraire.
 Comme si tout leur étoit dû ,
 Chez eux , d'un service rendu ,
 L'ingratitude est le salaire.
 Il ne leur faut , pour serviteurs ,
 Que de fades adulateurs :
 La vérité leur est amère.
 Approchez d'eux comme du feu ;
 Les bien connoître & les voir peu ,
 C'est le mieux que vous puissiez faire.
 Au dehors ils semblent heureux ;
 Et tout semble être fait pour eux ;
 Au dedans ce n'est que misère.

Chaque passion tour-à-tour ,
 Comme une espece de vautour ,
 Les déchire & les désespere.
 D'un fote gloire bouffis ,
 Des Dieux ils s'estiment les fils ;
 Sosie est peut-être leur pere.
 Leur mere en sçait la vérité.
 Quoi qu'il en soit , la vanité
 Fait presque tout leur caractere.
 Ce sont des ballons que le sort
 Pousse en l'air , ou plus ou moins fort ;
 Et dont il joue à sa maniere ;
 Des globes de savon & d'eau ,
 Que forme , au bout d'un chalumeau ,
 D'un enfant l'haleine legere.
 Chaque globe est plus ou moins grand ;
 Mais tous ne sont pleins que de vent :
 Telle est des Grands la troupe entiere.
 Dès l'enfance , à l'erreur livrés ,
 Et de la vérité sevrés ,
 Ils se repaissent de chimere.
 A peine ont-ils le sens commun.
 J'en excepte pourtant quelqu'un
 Que j'estime & que je révere.
 Le reste n'est bon qu'à noyer ;
 Aussi j'opine à l'envoyer ,
 Par le plus court , à la riviere.

REGNIER DES MARAIS.



A U T R E.

L E M A U V V A I S D I N E R.

QUEL sujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre &
sévere ,

Et ce visage enfin plus pâle qu'un Rentier ,
A l'aspect d'un Arrêt qui retranche un quartier ?
Qu'est devenu ce teint , dont la couleur fleurie
Sembloit , d'ortolans seuls , & de bisques , nourrie ;
Où la joie , en son lustre , attiroit les regards ,
Et le vin , en rubis , brilloit de toutes parts ?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on , par quelque Édit , réformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie , inondant vos vallons ,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc enfin , ou bien je me retire.

P. Ah ! de grace , un moment , souffrez que je respire !

Je fors de chez un fat , qui , pour m'empoisonner ,
Je pense , exprès , chez lui , m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année ,
J'éluois , tous les jours , sa poursuite obstinée.
Mais hier , il m'aborde ; & , me ferrant la main :
Ah ! Monsieur , m'a-t-il dit , je vous attends de-
main.

N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux. Boucingo n'en a point de pa-
reilles :

Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priferoit sa sève & sa verdeur.

Moliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle :

Et Lambert, qui, plus est, m'a donné sa parole :

C'est tout dire en un mot ; & vous le connoissez.

Quoi ! Lambert ? Oui, Lambert : à demain. C'est
assez.

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la Messe.
A peine étois-je entré, que, ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu rece-
voir ;

Et, montrant à mes yeux une allégresse entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere ;
Mais puisque je vous vois, je me tiens trop content ;
Vous êtes un brave homme ; entrez : on vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma
faute,

Je le suis, en tremblant, dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité,
Formoit un poële ardent au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaifance ;
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance ;
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de
Romans,

Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs com-
plimens.

P'enrageois. Cependant on apporte un potage.

Un coq y paroissoit en pompeux équipage,

Qui, changeant sur ce plat & d'état & de nom ;

Par tous les conviés, s'est appelé Chapon.

Deux affiettes suivoient , dont l'une étoit ornée
 D'une langue en ragoût , de perfil couronnée ;
 L'autre d'un godiveau , tout brûlé par dehors ,
 Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
 On s'affied ; mais d'abord , notre troupe serrée
 Tenoit à peine au tour d'une table quarrée ,
 Où chacun , malgré foi , l'un sur l'autre porté ,
 Faisoit un tour à gauche , & mangeoit de côté.
 Jugez , en cet état , si je pouvois me plaire ,
 Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère ,
 Si l'on n'est plus au large assis en un festin ,
 Qu'aux sermons de Cassagne , ou de l'abbé Cotin.

Notre Hôte , cependant , s'adressant à la troupe :
 Que vous semble , a-t-il dit , du goût de cette soupe ?
 Sentez-vous le citron , dont on a mis le jus
 Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?
 Ma foi , vive Mignot , & tout ce qu'il apprête !
 Les cheveux , cependant , me dressoient à la tête ;
 Car Mignot , c'est tout dire ; & , dans le monde entier ,
 Jamais empoisonneur ne sçut mieux son métier.
 J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste ;
 Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
 Pour m'en éclaircir donc , j'en demande ; & d'a-
 bord

Un laquais effronté m'apporte un rouge bord
 D'un Auvergnat fumeux , qui , mêlé de Lignage ;
 Se vendoit chez Crenet , pour vin de l'Hermitage ;
 Et qui , rouge & vermeil , mais fade & doucereux ,
 N'avoit rien qu'un goût plat , & qu'un déboire af-
 freux.

A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
 Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
 Toutefois, avec l'eau que j'y mets à foison,
 J'espérois adoucir la force du poison;
 Mais qui l'auroit pensé ? Pour comble de disgrâce,
 Par le chaud qu'il faisoit, nous n'avions point de
 glace :

Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
 Au mois de Juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
 Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
 Et dût-on m'appeller, & fantasque & bourru,
 J'allois fortir enfin, quand le rôl a paru.

Sur un lievre, flanqué de six poulets étiques,
 S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
 Qui, dès leur tendre enfance, élevés dans Paris,
 Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
 Autour de cet amas de viandes entassées,
 Régnoit un long cordon d'alouettes pressées ;
 Et, sur les bords du plat, six pigeons étalés,
 Présentoient, pour renfort, leurs squelettes brûlés.
 A côté de ce plat, paroissoient deux salades,
 L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
 Dont l'huile, de fort loin, faisoit l'odorat,
 Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
 Tous mes sots, à l'instant, changeant de contenance,
 Ont loué du festin la superbe ordonnance ;
 Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
 Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.

Sur-tout certain hableur , à la gueule affamée ,
Qui vint à ce festin , conduit par la fumée ,
Et qui s'est dit profès dans l'Ordre des Côteaux ,
A fait , en bien mangeant , l'éloge des morceaux.

Je riois de le voir , avec sa mine étique ,
Son rabat jadis blanc , & sa perruque antique ,

En lapins de garenne ériger nos clapiers ,
Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiers ;
Et , pour flater notre Hôte , observant son visage ,
Composer sur ses yeux son geste & son lan-
gage ;

Quand notre Hôte charmé , m'avisant sur ce point :
Qu'avez-vous donc , dit-il , que vous ne mangez
point ?

Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiète ,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.

Aimez-vous la muscade ? On en a mis par-tout.

Ah ! Monsieur , ces poulets sont d'un merveilleux
goût :

Ces pigeons sont dodus ; mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche &
molle :

Ma foi ! tout est passable : il le faut confesser ;

Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.

Quand on parle de sauce , il faut qu'on y raffine.

Pour moi j'aime sur-tout que le poivre y domine.

J'en suis fourni , Dieu sçait ! & j'ai tout Pelletier

Roulé dans mon office en cornets de papier.

A tous ces beaux discours , j'étois comme une
pierre ,

Du comme la statue est au Festin de Pierre ;

Et, fans dire un seul mot, j'avalois au hazard
 Quelque aile de poulet dont j'arrachois le lard.

Cependant mon hableur, avec une voix haute,
 Porte à mes campagnards la santé de notre
 Hôte,

Quî, tous deux pleins de joie, en jettant un grand
 cri,

Avec un rouge bord acceptent son défi.

Un si galant exploit réveillant tout le monde,

On a porté par-tout des verres à la ronde,

Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,

Témoignoient par écrit, qu'on les avoit rincés :

Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,

Lamentant tristement une chanson bacchique ;

Tous mes fots, à la fois, ravis de l'écouter,

Détonnant de concert, se mettent à chanter.

La musique, sans doute, étoit rare & charmante :

L'un traîne en longs frédons une voix glapissante ;

Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,

Semble un violon faux, qui jure sous l'archet.

Sur ce point, un jambon, d'assez maigre appa-
 rence,

Arrive, sous le nom de Jambon de Mayence.

Un valet le portoit, marchant à pas comptés,

Comme un Recteur suivi des quatre Facultés.

Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,

Lui servoient de massiers, & portoient deux as-
 fiettes ;

L'une de champignons, avec des ris de veau ;

Et l'autre de pois verts, qui se noyoient dans
 l'eau,

Un spectacle si beau furprenant l'assemblée,
 Chez tous les conviés la joie est redoublée ;
 Et la troupe , à l'instant , cessant de fredonner ,
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
 Le vin , au plus muet fournissant des paroles ,
 Chacun a débité ses maximes frivoles ,
 Régulé les intérêts de chaque Potentat ,
 Corrigé la Police , & réformé l'État ;
 Puis de-là , s'embarquant dans la nouvelle guerre ,
 A vaincu la Hollande , ou battu l'Angleterre.
 Enfin , laissant en paix tous ces peuples divers ,
 De propos en propos , on a parlé de vers.
 Là , tous mes fots , enflés d'une nouvelle audace ,
 Ont jugé des Auteurs en Maîtres du Parnasse.
 Mais notre Hôte sur-tout , pour la justesse & l'art ;
 Élevoit jusqu'au Ciel Théophile & Ronfard ;
 Quand un des Campagnards , relevant sa moustache ,
 Et son feutre à grands poils , ombragé d'un panache ,
 Imposé à tous silence ; & , d'un ton de docteur :
 Morbleu ! dit-il , la Serre est un charmant auteur !
 Ses vers sont d'un beau style , & sa prose est cou-
 lante ;
 La Pucelle est encore un œuvre bien galante ;
 Et je ne sçais pourquoi je bâille en la lisant.
 Le País , sans mentir , est un bouffon plaisant ;
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture :
 Ma foi ! le jugement sert bien dans la lecture.
 A mon gré , le Corneille est joli quelquefois.
 En vérité ! pour moi , j'aime le beau françois.

Je ne sçais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Les Héros, chez Quinault, parlent bien autrement ;
Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satyre ;

Qu'un jeune homme. . . . Ah ! je sçais ce que vous
voulez dire ,

A répondu notre Hôte : *Un Auteur sans défaut !*

La raison dit Virgile , & la rime Quinault !

Justement : à mon gré , la pièce est assez plate ;

Et puis blâmer Quinault ? Avez-vous vu
l'Astrate ?

C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé !

Sur-tout *l'Anneau Royal* me semble bien trouvé.

Son sujet est conduit d'une belle maniere ;

Et chaque Acte , en sa pièce , est une pièce en-
tiere.

Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinault est un esprit profond ;

A repris certain fat , qu'à sa mine discrète ,

Et son maintien jaloux , j'ai reconnu poète ;

Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.

Ma foi ! ce n'est pas vous qui nous le ferez voir ,

A dit mon Campagnard , avec une voix claire ,

Et déjà tout bouillant de vin & de colere.

Peut-être , a dit l'auteur , pâlisant de courroux ;

Mais vous , pour en parler , vous y connoissez-
vous ?

Mieux que vous mille fois ! dit le Noble en furie.

Vous ? Mon Dieu ! mêlez-vous de boire , je vous
prie ,

A l'Auteur, sur le champ, aigrement reparti.
Je suis donc un sot? Moi? Vous en avez menti,
Reprend le Campagnard, & sans plus de langage;
Lui jette, pour défi, son assiette au visage:
L'autre esquive le coup; & l'assiette volant,
S'en va frapper le mur, & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable;
Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant, se prennent aux cheveux.
Aussi-tôt, sous leurs pieds, les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées:
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce; on crie: on les sépare;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon ferment, que si, pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins, pour moi, deviennent vins de
Brie!
Qu'à Paris, le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois
verts!



A U T R E.

LES EMBARRAS DE PARIS.

QUI frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
 Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
 Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
 Rassemble ici les chats de toutes les goutières?
 J'ai beau sauter du lit, plein de trouble & d'effroi,
 Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi!
 L'un miaule en grondant, comme un tigre en furie;
 L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
 Ce n'est pas tout encor : les souris & les rats
 Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les
 chats;
 Plus importuns, pour moi, durant la nuit obscure,
 Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.
 Tout conspire à la fois à troubler mon repos;
 Et je me plains ici du moindre de mes maux;
 Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
 Auront de cris aigus frappé le voisinage,
 Qu'un affreux ferrurier, laborieux Vulcain,
 Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
 Avec un fert maudit, qu'à grand bruit il apprête,
 De cent coups de marteaux me va rompre la tête.
 J'entends déjà par-tout les charrettes courir,
 Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir;
 Tandis que, dans les airs, mille cloches émues,
 D'un funebre concert font retentir les nues,

Et, se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.

Encor je bénirois la Bonté souveraine,
Si le Ciel, à ces maux avoit borné ma peine.

Mais si, seul en mon lit, je peste avec raison,
C'est encor pis, vingt fois, en quittant la maison.

En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la
presse

D'un peuple d'importuns qui fourmillent fans cesse.

L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé.

Je vois, d'un autre coup, mon chapeau renversé.

Là, d'un enterrement, la funebre ordonnance,

D'un pas lugubre & lent vers l'Église s'avance;

Et plus loin, des laquais l'un l'autre s'agaçans,

Font aboyer les chiens, & jurer les passans.

Des paveurs, en ce lieu, me bouchent le passage:

Là, je trouve une croix de funeste présage;

Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison;

En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.

Là, sur une charrette, une poutre branlante,

Vient, menaçant de loin la foule qu'elle augmente.

Six chevaux, attelés à ce fardeau pesant,

Ont peine à la mouvoir sur le pavé glissant.

D'un carosse, en tournant, il accroche une roue;

Et du choc le renverse dans un grand tas de boue;

Quand un autre, à l'instant, s'efforçant de passer,

Dans le même embarras se vient embarrasser.

Vingt carosses, bientôt arrivant à la file,

Y sont, en moins de rien, suivis de plus de mille;

Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux

Conduit, en cet endroit, un grand troupeau de
bœufs.

Chacun prétend passer : l'un mugit ; l'autre jure.
Des mulets, en sonnant, augmentent le murmure.
Aussi-tôt cent chevaux, dans la foule appellés,
De l'embarras qui croit ferment les défilés ;
Et par-tout, des passans enchainant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussés confusément ;
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me
rendre,

Le jour déjà baissant, & qui suis las d'attendre,
Ne sçachant plus tantôt à quel Saint me vouer,
Je me mets au hazard de me faire rouer.
Je faute vingt ruisseaux ; j'esquive : je me pousse ;
Guenaud sur son cheval, en passant, m'éclabouffe ;
Et, n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que, dans un coin, en grondant, je m'effuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :
On diroit que le Ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais, sur deux pavés, forme un étroit passage.
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant ;
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
Et, les nombreux torrens qui tombent des gouttieres,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivieres.
J'y passe, en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,

La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car, si-tôt que du soir les ombres pacifiques,
D'un double cademat font fermer les boutiques;
Que, retiré chez lui, le paisible Marchand,
Va revoir ses billets, & compter son argent;
Que, dans le Marché-neuf, tout est calme & tran-
quille,

Les voleurs, à l'instant, s'emparent de la Ville.

Le Bois le plus funeste, & le moins fréquenté,
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.

Malheur donc à celui qu'un affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue.

Bientôt quatre bandits, lui serrant les côtés,
Labourse: Il faut se rendre, ou bien... non; résistez!

Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.

Pour moi, fermant ma porte, & cédant au som-
meil,

Tous les jours, je me couche avecque le soleil.

Mais, en ma chambre, à peine ai-je éteint la lu-
mière,

Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.

Des filoux effrontés, d'un coup de pistolet,

Ébranlent ma fenêtre, & percent mon volet.

J'entends crier par-tout: Au meurtre! On m'assas-
sine!

Ou, Le feu vient de prendre à la maison voisine!

Tremblant, & demi-mort, je me leve à ce bruit,

Et souvent, sans pourpoint, je cours toute la
nuit;

Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,

Fait, de notre quartier une seconde Troie ;
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
 Au travers des charbons va piller le Troyen.
 Enfin, sous mille crocs, la maison abîmée,
 Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi ;
 Mais le jour est venu, quand je rentre chez moi.
 Je fais, pour reposer, un effort inutile :
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette
 Ville.

Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
 Avoir, loin de la rue, un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne.
 Sans sortir de la Ville, il trouve la Campagne.
 Il peut, dans son jardin tout peuplé d'arbres verts,
 Recéler le printems, au milieu des hyvers,
 Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
 Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grace au Destin ! qui n'ai ni feu ni
 lieu,
 Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.

A U T R E.

L E S F E M M E S.

ENFIN, bornant le cours de tes galanteries,
 Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
 Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord.
 Ton beau-père futur vuide son coffre fort ;

Et

Et déjà le Notaire á, d'un style énérgique,
Griffonné, de ton joug l'instrument authentique.
C'est bien fait. Il est tems de fixer tes desirs.

Ainsi que ses chagrins, l'Hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet! quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime!
De s'entendre appeller petit Cœur, ou mon Bon.
De voir, autour de soi, croître dans sa maison,
Sous les paisibles loix d'une agréable mere,
De petits Citoyens dont on croit être pere!
Quel charme, au moindre mal qui nous vient me-

nacer,

De la voir aussi-tôt accourir, s'empresser,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance.
Car tu ne feras point de ces jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui, tandis qu'une épouse, à leurs yeux se désolé,
Pensent toujours qu'un autre, en secret, la console.

Mais quoi! je vois déjà que ce discours t'aigrit!
Charmé de Juvenal, & plein de son esprit,
Venez-vous, diras-tu, dans une pièce outrée,
Comme lui, nous chanter que, dès le tems de
Rhée,

La Chasteté déjà, la rougeur sur le front,
Avoit, chez les Humains, reçu plus d'un affront:
Qu'on vit, avec le fer, naître les injustices,
L'impiété, l'orgueil, & tous les autres vices,
Mais que la bonne foi, dans l'amour conjugal;
N'alla point jusqu'au tems du troisieme métal.

Ces mots ont, dans sa bouche, une emphase admirable ;

Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la fable,
 Que si, sous Adam même, & loin avant Noé,
 Le vice audacieux, des hommes avoué,
 A la triste innocenée, en tous lieux, fit la guerre,
 Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre ;
 Qu'aux tems les plus féconds en Phrynés, en
 Laïs,

Plus d'une Pénélope honora son pays,
 Et que, même aujourd'hui, sur ce fameux modèle,
 On peut trouver encor quelque femme fidèle.

Sans doute ; & dans Paris, si je sçais bien compter,
 Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Ton épouse, dans peu, fera la quatrième.

Je le veux croire ainsi. Mais la chasteté même,
 Sous ce beau nom d'Épouse, entrât-elle chez toi ;
 Du retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
 Fais toujours, du logis, avertir la maîtresse.

Tel partit, tout baigné des pleurs de sa Lucrèce,
 Qui, faute d'avoir pris ce soin judicieux,

Trouva tu sçais Je sçais que d'un conte
 odieux,

Vous avez, comme moi, sali votre mémoire ;
 Mais laissons-là, dis-tu, Jaconde, & son Histoire.

Du projet d'un Hymen, déjà fort avancé,

Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,

Et mis sur la sellette, aux pieds de la Critique,

Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.

Jeune autrefois, par vous dans le monde conduit,

J'ai trop bien profité, pour n'être pas instruit
A quels discours malins le mariage expose.
Je sçais que c'est un texte où chacun fait sa glose;
Que de maris trompés tout rit dans l'Univers;
Épigrammes, Chançons, Rondeaux, Fables en
vers;

Satyre, Comédie; & sur cette matière,
J'ai vu tout ce qu'ont fait La Fontaine & Moliere;
J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon & Saint-Gelais,
Arioste, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux recueils de Satyres naïves,
Des malices du sexe immortelles archives.

Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu
Que, de ces contes vains le monde entretenu,
N'en a pas de l'Hymen moins vu fleurir l'usage;
Que sous ce joug moqué, tout à la fin s'engage;
Qu'à ce commun filet, les railleurs même pris,
Ont été très-souvent de commodes maris,
Et que, pour être heureux sous ce joug salutaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on
sçait faire.

Enfin il faut ici parler de bonne foi:

Je vieillis, & ne puis regarder sans effroi:
Ces neveux affamés, dont l'importun visage
De mon bien, à mes yeux, fait déjà le partage.
Je crois déjà les voir, au moment annoncé,
Qu'à la fin, sans retour, leur cher oncle est passé;
Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront soin qu'on
voie,

Se faire consoler du sujet de leur joie.

Jeme fais un plaisir, à ne vous rien céler,
 De pouvoir, moi vivant, dans peu les défoler;
 Et trompant un espoir, pour eux si plein de char-
 mes,
 Arracher de leurs yeux de véritables larmes.

Vous dirai-je encor plus? Soit foiblesse ou rai-
 son,

Je suis las de me voir, le soir, en ma maison,
 Seul avec des valets, souvent voleurs & traîtres,
 Et toujours, à coup sûr, ennemis de leurs maîtres.
 Je ne me couche point, qu'aussi-tôt, dans mon lit,
 Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit
 Ces histoires de morts lamentables, tragiques,
 Dont Paris, tous les ans, peut grossir ses Chroni-
 ques.

Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
 Nous naissons, nous vivons pour la société.
 A nous-mêmes livrés dans une solitude,
 Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude;
 Et si, durant un jour, notre premier aïeul,
 Plus riche d'une côte, avoit vécu tout seul,
 Je doute, en sa demeure alors si fortunée,
 S'il n'eût point prié Dieu d'abrégér la journée.
 N'allons donc point ici réformer l'Univers,
 Ni par de vains discours & de frivoles vers,
 Étalant au Public notre misanthropie,
 Censurer le lien le plus doux de la vie.
 Laissons-là, croyez-moi, le monde tel qu'il est:
 L'Hymenée est un joug; & c'est ce qui m'en plaît.
 L'homme, en ses passions, toujours errant sans guide,

A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride ;
Son pouvoir malheureux ne fert qu'à le gêner ;
Et, pour le rendre libre , il le faut enchaîner.
C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.
Ha bon ! voilà parler en docte Janséniste ,
Alcippe ! & sur ce point si sçavamment touché ,
Desmares , dans Saint Roch , n'auroit pas mieux
prêché.

Mais c'est trop t'insulter : quittons la raillerie ;
Parlons sans hyperbole , & sans plaisanterie.
Tu viens de mettre ici l'Hymen en son beau
jour.

Entends donc , & permets que je prêche à mon
tour.

L'épouse que tu prends , sans tache en sa con-
duite ,

Aux vertus , m'a-t-on dit , dans Port-Royal ins-
truite ,

Aux loix de son devoir règle tous ses desirs.

Mais qui peut t'assurer , qu'invincible aux plaisirs ,
Chez toi , dans une vie ouverte à la licence ,
Elle conservera sa première innocence.

Par toi-même bientôt , conduite à l'Opéra ,

De quel air penses-tu que ta Sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse ,
Ces danses , ces héros à voix luxurieuse ?

Entendra ces discours sur l'Amour seul roulans ;

Ces doucereux Renauds , ces insensés Rolands ?

Sçaura d'eux qu'à l'Amour , comme au seul Dieu
suprême ,

On doit immoler tout , jusqu'à la vertu même ;

Qu'on ne sçauroit trop-tôt se laisser enflammer ;
 Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer ;
 Et tous ces lieux communs de morale lubrique ,
 Que Lulli rechauffa des sons de sa musique.
 Mais de quels mouvemens , dans son cœur excités ,
 Sentira-t-elle alors tous ses sens agités ?
 Je ne te réponds pas qu'au retour , moins timide ,
 Digne écolière enfin d'Angélique & d'Armide ,
 Elle n'aille à l'instant , pleine de ces doux sons ,
 Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
 Supposons toutefois , qu'encor fidèle & pure ,
 Sa vertu , de ce choc , revienne sans blessure ;
 Bientôt dans ce grand Monde où tu vas l'entraîner ,
 Au milieu des écueils qui vont l'environner ,
 Crois-tu que , toujours ferme au bord du précipice ,
 Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?
 Que , toujours insensible aux discours enchanteurs
 D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs ,
 Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
 D'abord tu la verras , ainsi que dans Clélie ,
 Recevant ses Amans sous le doux noms d'Amis ,
 S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;
 Puis bientôt , en grande eau , sur le fleuve du
 Tendre ,
 Naviger à souhait , tout dire , & tout entendre.
 Et ne présume pas que Vénus , ou Satan ,
 Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman :
 Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
 Une chute toujours attire une autre chute ;

L'honneur est comme une isle escarpée & sans bords;

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
 Peut-être, avant deux ans, ardente à te déplaire,
 Éprise d'un Cadet, yvre d'un Mousquetaire,
 Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
 Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans;
 De Phédre dédaignant la pudeur enfantine,
 Suivre, à front découvert, Z... & Messaline;
 Compter, pour grands exploits, vingt hommes
 ruinés,

Blessés, battus pour elle, & quatre assassinés;
 Trop heureux! si, toujours femme désordonnée,
 Sans mesure & sans règle, au vice abandonnée,
 Par cent traits d'impudence aisés à ramasser,
 Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser.

Mais que deviendras-tu, si, folle en son caprice,

N'aimant que le scandale, & l'éclat dans le vice,
 Bien moins pour son plaisir, que pour t'inquiéter,
 Au fond, peu vicieuse, elle aime à coqueter?
 Entre-nous, verras-tu, d'un esprit bien tranquille,
 Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville?
 Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux ac-
 cueil.

L'un est payé d'un mot, & l'autre d'un coup
 d'œil.

Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière & cha-
 grine:

Aux autres elle est douce, agréable, badine!

C'est pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard;

Que chez toi se prodigue & le rouge & le fard ;
 Et qu'une main sçavante , avec tant d'artifice ,
 Bâtit de ses cheveux le galant édifice.
 Dans sa chambre , crois-moi , n'entre point tout
 le jour ,
 Si tu veux posséder ta Lucrece à ton tour.
 Attends , discret mari , que la Belle , en cornette ,
 Le soir ait étalé son teint sur la toilette ;
 Et dans quatre mouchoirs , de sa beauté falis ,
 Envoie au blanchisseur ses roses & ses lis.
 Alors tu peux entrer ; mais , sage en sa présence ,
 Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
 D'abord , l'argent en main , paye & vite &
 comptant.
 Mais non : fais mine un peu d'en être mécontent ,
 Pour la voir aussi-tôt , de douleur oppressée ,
 Déplorer sa vertu si mal récompensée.
 Un mari ne veut pas fournir à ses besoins.
 Jamais femme , après tout , a-t-elle coûté moins ,
 A cinq cens louis d'or , tout au plus , chaque année ,
 Sa dépense , en habits , n'est-elle pas bornée ?
 Que répondre ? Je vois , qu'à de si justes cris ,
 Toi-même convaincu , déjà tu t'attendris ,
 Tout prêt à la laisser , pourvu qu'elle s'appaise ;
 Dans ton coffre , à pleins sacs , puiser toute à son aise.
 A quoi bon en effet t'allarmer de si peu ?
 Hé ! que seroit-ce donc , si le démon du jeu ,
 Versant dans son esprit sa ruineuse rage ,
 Tous les jours , mis par elle à deux doigts du nau-
 frage ,

Tu voyois tous tes biens au fort abandonnés ,
Devenir le butin d'un pique , ou d'un sonnez ?
Le doux charme pour toi , de voir , chaque jour-
née ,

De nobles champions ta femme environnée ,
Sur une table longue , & façonnée exprès ,
D'un tournois de bassette ordonner les apprêts !
Ou si , par un Arrêt , la grossiere Police ,
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice ,
Ouvrir sur cette table un champ au lansquenet ,
Ou promener trois dés chassés de son cornet ;
Puis sur une autre table , avec un air plus sombre ,
S'en aller méditer une vole au jeu d'ombre ;
S'écrier sur un as mal-à-propos jetté ;
Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté ;
Ou , querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde ,
A la bête gémir d'un roi venu sans garde ?
Chez elle , en ces emplois , l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.

Alors , pour se coucher , les quittant , non sans
peine ,

Elle plaint le malheur de la nature humaine ,
Qui veut qu'en un sommeil , où tout s'ensevelit ,
Tant d'heures , sans jouer , se consomment au lit.
Toutefois , en partant , la troupe la console ,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme , en doux amusemens :
Sçait du tems , qui s'envole , employer les momens ;
C'est ainsi que souvent , par une forcenée ,
Une triste famille , à l'hôpital trainée ,

Voit ses biens, en décret, sur tous les murs écrits,
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.

Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,
Que si la famélique, & honteuse lézine,
Venant mal-à-propos la saisir au collet,
Elle te réduisoit à vivre sans valet,
Comme ce Magistrat de hideuse mémoire,
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.

Dans la Robe on vantoit son illustre Maison,
Il étoit plein d'esprit, de sens, & de raison;
Seulement, pour l'argent un peu trop de foiblesse,
De ses vertus, en lui, ravaloit la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avoit rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au ratelier laissoit,
De surcroît une mule encor se nourrissoit.
Mais cette soif de l'or, qui le brûloit dans l'ame,
Le fit enfin songer à choisir une femme;
Et l'honneur, dans ce choix, ne fut point regardé.
Vers son triste penchant, son naturel guidé,
Le fit, dans une avare & sordide famille,
Chercher un monstre affreux, sous l'habit d'une
 fille;
Et, sans trop s'enquérir d'où la laide venoit,
Il sçut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta; ni sa vue éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée;
Et trois cens mille francs, avec elle obtenus;

La firent , à ses yeux , plus belle que Vénus.
 Il l'épouse ; & bientôt son hôtesse nouvelle ,
 Le prêchant , lui fit voir qu'il étoit , au prix d'elle ,
 Un vrai dissipateur , un parfait débauché.
 Lui-même le sentit , reconnut son péché ,
 Se confessa prodigue , & , plein de repentance ,
 Offrit , sur ses avis , de régler sa dépense.
 Aussi-tôt de chez eux tout rôti disparut.
 Le pain bis , renfermé , d'une moitié décrut.
 Les deux chevaux , la mule , au marché s'envo-
 lerent.
 Deux grand laquais , à jeun , sur le soir s'en alle-
 rent.
 De ces coquins déjà l'on se trouvoit lassé ;
 Et , pour n'en plus revoir , le reste fut chassé.
 Deux servantes déjà , largement souffletées ,
 Avoient , à coups de pied , descendu les montées ;
 Et se voyant enfin hors de ce triste lieu ,
 Dans la rue en avoient rendu grâces à Dieu.
 Un vieux valet restoit , seul chéri de son maître ,
 Que toujours il servit , & qu'il avoit vu naître ,
 Et qui , de quelque somme amassée au bon tems ,
 Vivoit encor chez eux , partie à ses dépens.
 Sa vue embarrassoit ; il fallut s'en défaire :
 Il fut de la maison chassé comme un Corsaire.
 Voilà nos deux époux sans valets , sans enfans ,
 Tous seuls dans leur logis , libres & triomphans.
 Alors on ne mit plus de borne à la lézine ;
 On condamna la cave ; on ferma la cuisine.
 Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois ,

Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois,
 L'un & l'autre dès-lors vécut à l'aventure
 Des présens, qu'à l'abri de la magistrature,
 Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
 Ou de ce que la femme aux voisins excroquoit.

Mais pour bien mettre ici leur crasse en tout
 son lustre,

Il faut voir du logis sortir ce couple illustre ;
 Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé ;
 Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
 Et de sa robe, en vain, de pièces rajeunie,
 A pied, dans les ruisseaux, traînant l'ignominie.
 Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
 De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
 De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
 Dont la femme, aux bons jours, composoit sa pa-
 rure.

Décrirai-je ses bas, en trente endroits percés ;
 Ses souliers grimaçans, vingt fois rapetassés ;
 Ses coëffes, d'où pendoit, au bout d'une ficelle ;
 Un vieux masque pelé, presque aussi hideux qu'elle ?
 Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
 Qu'ensemble composoient trois thèses de fatin ;
 Présent qu'en un procès, sur certain privilège,
 Firent à son mari les Régens d'un collège,
 Et qui, sur cette juppe, à maint rieur encor
 Derrière elle faisoit lire, *Argumentabor.*

Mais peut-être j'invente une fable frivole ?

Démens donc tout Paris, qui, prenant la parole ;
 Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,

Tout prêt à le prouver , te dira : Je l'ai vu.
Vingt ans j'ai vu ce couple uni d'un même vice ,
A tous mes habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté ,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui , chez eux , pleins d'espérance , en-
trèrent ,
De cette triste vie enfin les délivrèrent ;
Digne & funeste fruit du nœud le plus affreux ,
Dont l'Hymen ait jamais uni deux malheureux.

Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure.

Mais un exemple enfin , si digne de censure ,
Peut-il dans la Satyre occuper moins de mots ?
Chacun sçait son métier ; suivons notre propos.
Nouveau prédicateur aujourd'hui , je l'avoue ,
Écolier , ou plutôt singe de Bourdaloue ,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déjà trois , peints d'assez heureux traits ,
La Femme sans honneur , la Coquette , & l'Avare :
Il faut y joindre encor la Revêche bizarre ,
Qui , sans cesse , d'un ton par la colere aigri ,
Gronde , choque , dément , contredit un mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son époux ?
Ses valets font d'abord l'objet de son courroux ;
Et , sur le ton grondeur , lorsqu'elle les harangue ,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici , traçant ces mots par alphabet ,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet :

Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie :
 En trop bon lieu , dis-tu , ton épouse nourrie ,
 Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
 Mais eût-elle facé la raison dans Saint-Cyr ,
 Crois-tu que , d'une fille humble , honnête , char-
 mante ,
 L'Hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
 Combien n'a-t-on point vu belles aux doux yeux ,
 Avant le mariage , anges si gracieux ,
 Tout-à-coup se changeant en bourgeoises sau-
 vages ,
 Vrais démons , apporter l'enfer dans leurs mé-
 nages ,
 Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits ,
 Sous leur fontange altière asservir leurs maris ?
 Et puis , quelque douceur dont brille ton épouse ,
 Penses-tu , si jamais elle devient jalouse ,
 Que son ame , livrée à ses tristes soupçons ,
 De la raison encore écoute les leçons ?
 Alors , Alcippe , alors tu verras de ses œuvres :
 Résous-toi , pauvre époux , à vivre de couleuvres :
 A la voir , tous les jours , dans ses fougueux accès ,
 A ton geste , à ton rire intenter un procès ;
 Souvent , de ta maison gardant les avenues ,
 Les cheveux hérissés , t'attendre au coin des rues ;
 Te trouver en des lieux de vingt portes fermés ,
 Et par-tout où tu vas , dans ses yeux enflammés ,
 T'offrir , non pas d'Isis la tranquille Euménide ,
 Mais la vraie Alecô , peinte dans l'Énéide ,
 Un tifon à la main , chez le roi Latinus ,

Soufflant sa rage au sein d'Amate, & de Turnus.
Mais quoi ? je chauffe ici le Cothurne tragique ?
Reprenons au plutôt le brodequin comique ;
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
Dis-moi donc, laissant-là cette folle heuler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal toujours
malades,
Se font, des mois entiers, sur un lit effronté,
Traiter d'une visible & parfaite santé,
Et, douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs maris, tombent en défaillance ?
Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment
Mettre ainsi cette Belle aux bords du monument ?
La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?
Non : il est question de réduire un mari
A chasser un valet, dans la maison, chéri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop sçu lui déplaire,
Ou de rompre un voyage utile & nécessaire ;
Mais qui la priveroit, huit jours, de ses plaisirs,
Et qui, loin d'un galant, objet de ses desirs. . . .
O ! que, pour la punir de cette Comédie,
Ne lui vois-je une vraie & triste maladie ?
Mais ne nous fâchons point. Peut-être, avant
deux jours,
Courtois & Denyau, mandés à son secours,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
Lui sçauront bien ôter cette santé d'athlète ;
Pour consumer l'humeur, qui fait son embonpoint.

Lui donner fagement le mal qu'elle n'a point ;
 Et, fuyant de Fagon les maximes énormes ,
 Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
 Dieu veuille avoir son ame, & nous délivrer d'eux !
 Pour moi , grand ennemi de leur art hazardeux ,
 Je ne puis , cette fois , que je ne les excuse.
 Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse ?
 Il faut , sur des sujets plus grands , plus curieux ,
 Attacher de ce pas ton esprit & tes yeux.

Qui s'offrira d'abord ? Bon : c'est cette sçavante,
 Qu'estime Roberval , & que Sauveur fréquente.
 D'où vient qu'elle a l'œil trouble , & le teint si
 terni ?

C'est que , sur le calcul , dit-on , de Cassini ,
 Un astrobale en main , elle a , dans sa gouttiere ;
 A suivre Jupiter passé la nuit entiere.
 Gardons de la troubler. Sa science , je croi ,
 Aura , pour s'occuper , ce jour , plus d'un emploi.
 D'un nouveau microscope on doit , en sa présence ,
 Tantôt , chez Dalancé , faire l'expérience ;
 Puis , d'une femme morte avec son embrion ,
 Il faut chez du Vernay voir la dissection.
 Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.
 Mais qui vient sur ses pas ? C'est une precieuse ,
 Reste de ces esprits jadis si renommés ,
 Que d'un coup de son art Moliere a diffamés.
 De tous leurs sentimens cette noble héritiere
 Maintient encore ici leur secte façonniere.
 C'est chez elle toujours que les fades auteurs
 S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.

Elle y reçoit leur plainte ; & sa docte demeure
Aux Perrins , aux Coras , est ouverte à toute
heure.

Là , du faux bel esprit se tiennent les bureaux.
Là , tous les vers sont bons , pourvu qu'ils soient
nouveaux.

Au mauvais goût public la belle y fait la guerre ;
Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre ;
Rit des vains Amateurs du grec & du latin ;
Dans la balance met Aristote & Cotin ;
Puis , d'une main encor plus fine & plus habile ,
Pese sans passion Chapelain & Virgile ;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés ;
Mais pourtant , confessant qu'il a quelque beautés ,
Ne trouve en Chapelain , quoi qu'ait dit la Satyre ,
Autre défaut , sinon qu'on ne le sçauroit lire ;
Et , pour faire goûter son livre à l'Univers ,
Croit qu'il faudroit en prose y mettre tous les
vers.

A quoi bon m'étaler cette bizarre école
Du mauvais sens , dis-tu , prêché par une folle ?
De Livres & d'Ecrits bourgeois admirateur ,
Vai-je épouser ici quelque apprentie auteur ?
Sçavez-vous que l'épouse avec qui je me lie ,
Compte entre ses parens des Princes d'Italie ?
Sort d'aïeux dont les noms. . . Je t'entends , &
je voi

D'où vient que tu t'es fait Secrétaire du Roi.
Il falloit de ce titre appuyer ta naissance.
Cependant t'avouerais-tu ici mon insolence ?

Si quelque'objet pareil, chez moi, deçà les Monts,
 Pour m'épouser, entroit avec tous ces grands noms,
 Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimeres,
 Je lui dirois bientôt : Je connois tous vos peres ;
 Je sçais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat,
 Où, sous l'un des Valois, Anguien sauva l'État.
 D'Hozier n'en convient pas ; mais, quoi qu'il en
 puisse être,

Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître :
 Ainsi donc, au plutôt délogeant de ces lieux,
 Allez, Princesse, allez, avec tous vos aïeux,
 Sur le pompeux débris des lances Espagnoles,
 Coucher, si vous voulez, aux champs de Céri-
 soles ;

Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous.

J'admire, poursuis-tu, votre noble courroux :
 Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre,
 De l'assistance au sceau ne tire point son lustre ;
 Et que né, dans Paris, de magistrats connus,
 Je ne suis point ici de ces nouveaux-venus,
 De ces Nobles sans nom, que, par plus d'une voie,
 La Province souvent en guêtres nous envoie.
 Mais eussai-je, comme eux, des meûniers pour
 parens ;

Mon épouse vint-elle encor d'aïeux plus grands,
 On ne la verroit point, vantant son origine,
 A son triste mari reprocher la farine.

Son cœur, toujours nourri dans la dévotion,
 De trop bonne heure apprit l'humiliation ;
 Et, pour vous détromper de la pensée étrange,

Que l'Hymen aujourd'hui la corrompe & la
change,

Sçachez qu'en notre accord elle a, pour premier
point,

Exigé qu'un époux ne la contraindrait point

A traîner après elle un pompeux équipage,

Ni sur-tout de souffrir, par un profane usage,

Qu'à l'Église jamais, devant le Dieu jaloux,

Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux.

Telle est l'humble vertu qui dans son ame em-
preinte.....

Je le vois bien, tu vas épouser une Sainte!

Et dans tout ce grand zèle il n'est rien d'affecté.

Sçais-tu bien cependant, sous cette humilité,

L'orgueil que quelquefois nous cache une bigotte;

Alcippe? & connois-tu la nation dévote?

Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,

Et, par ce grand portrait, finir tous mes portraits.

A Paris, à la Cour, on trouve, je l'avoue,

Des femmes dont le zèle est digne qu'on le loue;

Qui s'occupent du bien en tout tems, en tout lieu.

J'en sçais une, chérie & du Monde & de Dieu,

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,

Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,

Que le Vice lui-même est contraint d'estimer,

Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer;

Mais, pour quelques vertus si pures, si sinceres,

Combien y trouve-t-on d'impudentes Faussaires,

Qui, sous un vain dehors d'austere piété,

De leurs crimes secrets cherchent l'impunité,

Et couvrent de Dieu même, empreint sur leur
visage,

De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage ?

N'attends pas qu'à tes yeux j'aie ici l'étaler.

Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.

De leurs galans exploits, les Buffis, les Brantomes

Pourroient, avec plaisir, te compiler des tomes ;

Mais, pour moi, dont le front trop aisément rougit,

Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.

Rien n'égale, en fureur, en monstrueux caprices,

Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.

De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur,

Au moins pour un mari garde quelque douceur.

Je les aime encore mieux qu'une bigote altière,

Qui, dans son fol orgueil, aveugle & sans lumière,

A peine sur le seuil de la dévotion,

Pense atteindre au sommet de la perfection ;

Qui, du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse,

Va, quatre fois par mois, se vanter à confesse ;

Et, les yeux vers le Ciel, pour se le faire ouvrir ;

Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir.

Sur cent pieux devoirs, aux Saints elle est égale,

Elle lit Rodriguez, fait l'Oraison mentale,

Va pour les malheureux quêter dans les maisons,

Hante les hôpitaux, visite les prisons,

Tous les jours, à l'Église, entend jusqu'à six Messes ;

Mais de combattre en elle, & dompter ses foibles,

Sur le fard, sur le jeu, vaincre sa passion ;

Mettre un frein à son luxe, à son ambition,

Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle ,
C'est ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il , dira-t-elle , en effet l'exiger ?
Elle a son directeur ; c'est à lui d'en juger.
Il faut , sans différer , sçavoir ce qu'il en pense.
Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri ! Quel vermillon ! quel
teint !

Le Printems , dans sa fleur , sur son visage est
peint.

Cependant , à l'entendre , il se soutient à peine ;
Il eut encor hier la fièvre & la migraine ;
Et , sans les prompts secours qu'on prit soin d'ap-
porter ,

Il feroit sur son lit peut-être à trembloter.

Mais , de tous les Mortels , grace aux dévotes ames ;
Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de fem-
mes.

Quelque léger dégoût vient-il le travailler ?

Une froide vapeur le fait-elle bâiller ?

Un escadron coëffé d'abord court à son aide.

L'une chauffe un bouillon ; l'autre apprête un re-
mède :

Chez lui syrops exquis , ratafias vantés ,

Confitures sur-tout volent de tous côtés ;

Car de tous mets sucrés , secs , en pâte , ou liqui-
des ,

Les estomacs dévôts toujours furent avides :

Le premier masepain pour eux , je crois , se fit ;

Et le premier citron à Rouen fut confit.

Notre Docteur bientôt va lever tous ses doutes ;

Du Paradis , pour elle , il applanit les routes ;
Et loin , sur ses défauts , de la mortifier ,
Lui-même prend le soin de la justifier.
Pourquoi vous allarmer d'une vaine censure ?
Du rouge qu'on vous voit , on s'étonne , on murmure ;

Mais a-t-on , dira-t-il , fujet de s'étonner ?

Est-ce qu'à faire peur on peut vous condamner ?

Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode.

Une femme sur-tout doit tribut à la mode.

L'orgueil brille , dit-on , sur vos pompeux habits :

L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis.

Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?

Oui , lorsqu'à l'étaler , notre rang nous condamne.

Mais ce grand jeu , chez vous , comment l'autoriser ?

Le jeu fut , de tout tems , permis pour s'amuser.

On ne peut pas toujours travailler , prier , lire ,

Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.

Le plus grand jeu , joué dans cette intention ,

Peut même devenir une bonne action.

Tout est sanctifié par une ame pieuse.

Vous êtes , poursuit-on , avide , ambitieuse ;

Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens

Engloutir à la Cour charges , dignités , rangs.

Votre bon naturel , en cela , pour eux brille.

Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.

D'ailleurs tous vos parens sont sages , vertueux.

Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux

D'être donnés peut-être à des ames mondaines ,

Éprises du néant des vanités humaines,
Laissez-là, croyez-moi, gronder les indévots,
Et sur votre salut demeurez en repos.

Sur tous ces points douteux, c'est ainsi qu'il
prononce.

Alors, croyant d'un Ange entendre la réponse,
Sa Dévote s'incline ; & , calmant son esprit,
A cet ordre d'en-haut, sans répliques, souscrit.
Ainsi, pleine d'erreurs qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes ;
Dans un cœur, tous les jours, nourri du Sacrement ;
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,
Et croit que, devant Dieu, ses fréquens sacrilèges
Sont, pour entrer au Ciel, d'assurés privilèges.
Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme,
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinofisme,
Ne lui fait pas bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter du Paradis les plaisirs en Enfer.

Mais, dans ce doux état, molle, délicieuse ;
La hais-tu plus, dis-moi, que cette Bilieuse,
Qui, follement outrée en sa sévérité,
Baptisant son chagrin du nom de Picté,
Dans sa charité fausse, où l'amour-propre abonde ;
Croit que c'est aimer Dieu, que haïr tout le monde ?
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
Ne présume du crime, & ne trouve un péché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence,
Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance ?

Réputés criminels, les voilà tous chassés ;
 Et chez elle, à l'instant, par d'autres remplacés.
 Son mari, qu'une affaire appelle dans la Ville,
 Et qui chez lui, fortant, a tout laissé tranquille,
 Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
 De voir que le portier lui demande son nom,
 Et que, parmi ses gens changés en son absence,
 Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.

Fort bien ! Le trait est bon. Dans les femmes,
 dis-tu,

Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.
 Voilà le sexe peint d'une noble manière !
 Et Théophraste même, aidé de La Bruyere,
 Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
 C'est assez. Il est tems de quitter le pinceau :
 Vous avez désormais épuisé la Satyre.
 Épuisé, cher Alcippe ! ah ! tu me ferois rire !
 Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer,
 Tu verrois sous ma main des tomes s'amasser.
 Dans le sexe j'ai peint la piété caustique ;
 Et que seroit-ce donc, si, censeur plus tragique,
 J'allois t'y faire voir l'Athéisme établi,
 Et, non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?
 Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
 Pour souveraine loi mettant la destinée,
 Du tonnerre, dans l'air, bravant les vains carreaux,
 Et, nous parlant de Dieu, du ton des Desbarreaux ?
 Mais, sans aller chercher cette femme infernale,
 T'ai-je encor peint, dis-moi, la Fantasque inégale,
 Qui,

Qui, m'aimant le matin, souvent me hait le soir ?
T'ai-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur
noir ?

T'ai-je encor exprimé la Brusque impertinente ?

T'ai-je tracé la Vieille à morgue dominante,

Qui veut, vingt ans encor après le Sacrement,

Exiger d'un mari les respects d'un amant ?

T'ai-je fait voir de joie une Belle animée,

Qui souvent, d'un repas sortant toute enfumée,

Fait même à ses Amans trop foibles d'estomac,

Redouter ses baisers pleins d'ail & de tabac ?

T'ai-je encore décrit la dame Brelandiere,

Qui des joueurs chez soi se fait cabaretiere,

Et souffre dès affronts que ne souffriroit pas

L'hôtesse d'une auberge à dix sous par repas ?

Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tisiphones,

Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les
lionnes,

Qui, prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,

S'irritent sans raison contre leur propre sang ?

Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent ;

Battant, dans leurs enfans, l'époux qu'elles haïssent,

Et font de leur maison, digne de Phalaris,

Un séjour de douleurs, de larmes & de cris :

Enfin t'ai-je dépeint la Superstitieuse ;

La Pédante au ton fier ; la Bourgeoise ennuyeuse ;

Celle qui de son chat fait son seul entretien ;

Celle qui toujours parle, & ne dit jamais rien ?

Il en est des milliers ; mais ma bouche enfin lasse,

Des trois quarts , pour le moins , veut bien te
faire grace.

J'entends. C'est pousser loin la modération.

Ah ! finissez , dis-tu , la déclamation.

Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles ,
J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
Ne font qu'un badinage , un simple jeu d'esprit
D'un Censeur , dans le fond , qui folâtre & qui rit ,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête ,
Quand vous plaçâtes l'homme au-dessous de la
bête ?

Mais enfin , vous & moi , c'est assez badiner.
Il est tems de conclure ; & , pour tout terminer ,
Je ne dirai qu'un mot. La fille , qui m'enchanté ,
Noble , sage , modeste , humble , honnête , tou-
chante ,

N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir :
Si , par un sort pourtant , qu'on ne peut concevoir ,
La Belle , tout-à-coup rendue infociable ,
D'ange , ce font vos mots , se transformoit en
diable ,

Vous me verriez bientôt , sans me désespérer ,
Lui dire : Hé bien ! madame , il faut nous séparer.
Nous ne sommes pas faits , je le vois , l'un pour
l'autre.

Mon bien se monte à tant : tenez , voilà le vôtre.
Partez : délivrons-nous d'un mutuel souci.

Alcippe , tu crois donc qu'on se sépare ainsi ?
Pour sortir de chez toi , sur cette offre offen-
sante ,

As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?

Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
 Le savoureux plaisir de t'y persécuter ?
 Bientôt son Procureur , pour elle usant sa plume ;
 De ses prétentions va t'offrir un volume ;
 Car , grace au droit reçu chez les Parisiens ,
 Gens de douce nature , & maris bons Chrétiens ,
 Dans ses prétentions une femme est sans borne.
 Alcippe , à ce discours , je te trouve un peu morne.
 Des arbitres , dis-tu , pourront nous accorder.
 Des arbitres ? . . . Tu crois l'empêcher de plaider ?
 Sur ton chagrin , déjà contente d'elle-même ,
 Ce n'est point tous ses droits , c'est le procès
 qu'elle aime.

Pour elle un bout d'arpent , qu'il faudra disputer ,
 Vaut mieux qu'un fief entier , acquis sans contester.
 Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse ,
 Point de procès si vieux , qui ne se rajeunisse ;
 Et , sur l'art de former un nouvel embarras ,
 Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
 Crois-moi , pour la fléchir , trouve enfin quelque
 voie ;

Ou je ne réponds pas , dans peu , qu'on ne te voie
 Sous le faix des procès abbatu , conferné ,
 Triste , à pied , sans laquais , maigre , sec , ruiné ;
 Vingt fois , dans ton malheur , résolu de te pen-
 dre ,
 Et , pour comble de maux , réduit à la repren-
 dre.





É L É G I E S.

LA MORT D'UNE ÉPOUSE.

É L É G I E.

O TOI! mon cher amour, fugitive Amarante!
 Toi, qui mènes mon ombre après la tienne errante;
 Toi, dont la cendre froide embrase tous mes sens,
 Écoute le récit des peines que je sens.
 Quand tu voyois le jour, & que ta belle vie
 Remplissoit tous les cœurs ou d'amour ou d'envie;
 Je fus le seul choisi pour être aimé de toi,
 Et seul je méritai les gages de ta foi;
 Mais, pardon! si je dis que je t'ai méritée;
 De ce terme hardi ne fois point irritée.
 Si j'eus quelque mérite, Amour, notre vainqueur,
 Le versa dans mon ame, en régna dans mon cœur.
 Je sçais que ta beauté n'eut rien de comparable;
 Qu'aux plus brillans esprits le tien fut préférable;
 Que les Vertus, les Ris, les Graces, les Amours,
 Pour te faire admirer te suivirent toujours;
 Que ces brillans regards, dont tu nous fis la guerre,
 Attirerent sur toi tous les yeux de la terre;
 Et qu'enfin la Nature épuisa ses trésors,
 Quand, par l'ordre du Ciel, elle forma ton corps.
 Cependant tu m'aimas; & j'eus le bien suprême
 De voir ta flamme égale à mon amour extrême,

Dès que, pour nous unir, le soin des Immortels
Eut épuré nos feux aux pieds de leurs autels.
O fortunés momens ! & flateuses pensées !
O biens évanouis ! ô délices passées !
O doux raviffemens ! ô célestes plaisirs !
Vous calmeriez encor mes violens desirs,
Si quelque Dieu, tenté d'une si belle proie,
Ne m'avoit point ravi la cause de ma joie.
Mais de quoi, malheureux, osé-je discourir ?
Puis-je, mon Amarante, y songer sans mourir ?
Que fais-je de ma vie, après l'avoir perdue ?
Qu'as-tu fait de ta flamme au tombeau descendue ?
Y gardes-tu toujours ta première amitié ?
De l'ennui, qui me ronge, as-tu quelque pitié ?
Dis-moi, si, chez les Dieux, ce beau soin te dévore ?
Et si, de ton Berger il te souvient encore ?
Ah ! tu ne réponds rien ; méconnois-tu ma voix ?
Daphnis ne t'est-il plus ce qu'il fut autrefois ?
Est-ce donc qu'on oublie, au bord des sépultures,
De ses chastes amours les douces aventures ?
Pour moi, s'il est ainsi, je renonce au trépas ;
Je veux vivre & souffrir, pour ne t'oublier pas,
Et que de mes tourmens la suite douloureuse
Fasse vivre à jamais notre histoire amoureuse.

LALANE.

A U T R E.

Sur le même sujet.

VOICI la solitude , où sur l'herbe couchés ,
 D'un invisible trait également touchés ,
 Mon Amarante & moi prenions le frais à l'ombre
 Dans cette forêt sombre.

Nous goûterions encore , en cet heureux séjour ,
 Les tranquilles plaisirs d'une parfaite amour ,
 Si la rigueur du sort ne me l'eût point ravie

Au plus beau de sa vie.

Est-ce donc ici-bas une loi du Destin

Que la plus belle chose y passe en un matin ?

Falloit-il , en un jour , voir Amarante naître ,

Et la voir disparaître ?

Des plus vives couleurs la Nature avoit peint

Et son front , & sa bouche , & ses yeux , & son teint :

De cent charmes divers le mélange admirable

La rendoit adorable.

Les Graces & l'Amour , avec tous leurs appas ,

D'une cadence noble animèrent ses pas :

Elle fut tout ensemble en son port , en son geste ,

Et pompeuse & modeste.

Son esprit étonna les plus rares esprits ;

Sur les plus éclatans , il emporta le prix ,

Et ne démentit point l'origine première ,

D'où sortit sa lumière.

Le Ciel ne fut jamais , en ses plus grands efforts ,

Si prodigue à verser ses plus riches thrésors ,

Que quand, de sa plus pure & plus brillante flâme,
Il forma sa belle ame.

De tant de biens enfin, son corps se vit comblé,
Que, pour en trop avoir, il en fut accablé:
Ainsi tombe une fleur dont la tige est moins forte
Que le faix qu'elle porte.

O Dieux ! injustes Dieux, de mes larmes témoins !
Ou que n'eût-elle plus, ou que n'eût-elle moins,
Plus de force pour vivre, ou moins de dons célestes
A son corps si funestes !

Ah ! j'adresse ma plainte à qui n'écoute pas ;
Et je murmure en vain d'un si cruel trépas :
Quand une fois la Parque arrête notre course,
Nous tombons sans ressource.

Je sçais bien, ma raison, qu'en ce dernier malheur,
Il n'est point de remède à mon âpre douleur :
Sous d'incurables maux, mon ame est abattue ;
Et c'est ce qui me tue.

Mais toi, cruel tyran, mon superbe ennemi,
Destin, poursuis ton coup ; tu n'as fait qu'à demi.
Ne vois-tu pas encore, en ma langueur mourante,
Un reste d'Amarante ?

Si je fus tout en elle, en lui donnant ma foi ;
En me donnant la sienne, elle fut toute en moi.
Lorsque, par ton décret, sa mort fut résolue,
La mienne fut conclue.

Exécute sur moi cet arrêt inhumain.
Amarante m'appelle, elle me tend la main ;
Et, dans mon triste cœur, j'entends le sien qui crie :
Viens, Daphnis, je te prie.

Au nom d'une si tendre & si forte amitié ;
 Destin , sois pitoyable , en manquant de pitié :
 Joins mon ombre à la sienne ; & , dans sa sépulture ;
 Confonds notre aventure.


Ce ténébreux séjour , tout horrible qu'il est ,
 Des biens , dont je me flate , est le seul qui me plaît ;
 Et ce froid monument , où ma flamme repose ,
 Est pour moi toute chose.

Ainsi parloit Daphnis , en irritant le sort ,
 Qui , de son Amarante avoit hâté la mort.
 Heureux si , dès l'instant qu'elle cessa de vivre ,
 Il fût mort pour la suivre !

Mais le Ciel , qui le plonge en un gouffre d'ennui ;
 Pour l'honneur conjugal l'a gardé , malgré lui ,
 Afin que , dans sa bouche , Amarante demeure ,
 Et revivè à toute heure.

LALANE.




 ROMANCES.

DAPHNÉ.

L'AMOUR m'a fait la peinture,
 De Daphné, de ses malheurs ;
 J'en vais tracer l'aventure ;
 Puisse la race future
 L'entendre & verser des pleurs !

Daphné fut sensible & belle,
 Apollon sensible & beau ;
 Sur eux, l'Amour, d'un coup d'aile,
 Fit voler une étincelle
 De son dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
 Rougit, voyant Apollon ;
 Il s'approche, elle l'évite ;
 Mais fuyoit-elle bien vite ?
 Amour assure que non.

Le Dieu, qui vole à sa suite,
 De sa lenteur s'applaudit ;
 Elle balance, elle hésite ;
 La pudeur hâte sa fuite ;
 Le desir la ralentit.

Il la poursuit à la trace ;
 Il est prêt de la saisir ;
 Elle va demander grace ;
 Une Nymphe est bientôt lasse :
 Quand elle fuit le plaisir.

Elle desire , elle n'ose ;
 Son pere voit ses combats ;
 Et , par sa métamorphose ,
 A sa défaite il s'oppose ;
 Daphné ne l'en prioit pas.

C'est Apollon qu'elle implore ;
 Sa vue adoucit ses maux ;
 Et , vers l'Amant qu'elle adore ,
 Ses bras s'étendent encore ,
 En se changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendresse
 De ce malheureux vainqueur !
 C'est un arbre qu'il caresse ;
 Mais , sous l'écorce qu'il presse ,
 Il sent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point sévère ;
 Et son dernier mouvement
 Fut , si l'Amour est sincere ,
 Un reproche pour son pere ;
 Un regret pour son Amant.

MARMONTEL.

A U T R E.

O R P H É E.

Pour r'avoir sa femme Euridice ,
 Orphée aux Enfers s'en alla :
 Est-il si bizarre caprice ,
 Dont on s'étonne après cela ?

Puisqu'une impertinente flamme ,
 Pour nous troubler l'a fait venir ,
 Dit Pluton : Rendez-lui sa femme ;
 On ne sçauroit mieux le punir.

En vertu de mon indulgence ,
 Bientôt , puisqu'il le veut ainsi ,
 Il fera damné , par avance ,
 Et peut-être un peu plus qu'ici.

Rendez-lui donc sa demoiselle ;
 Qui le suivra , sans dire mot ;
 Mais s'il tourne les yeux sur elle ;
 Qu'on me la refourre au cachot.

Ah ! si , des femmes incommodes ,
 Des tours de tête délivroient ,
 Que de maris , comme Pagodes ,
 Incessamment la tourneroient !

L'ordre est suivi ; mais cette fête
 Se termine en tristes regrets ;

Orphée ayant tourné la tête ,
 Redevient veuf sur nouveaux frais.

Vaine & legere comme un songe ;
 Qu'un dormeur prend pour vérité ,
 L'ombre gémit , & se replonge
 Dans l'éternelle obscurité.

L'époux , qui la voit disparaître ;
 Se livre à son mortel ennui ,
 Incapable de reconnoître
 Le bien qu'on lui fait , malgré lui.

L'Enfer , à ses plaintes touchantes ,
 Cessant de se laisser charmer ,
 Dans la Thrace , par les Bacchantes
 Il s'en va se faire assommer.

SENECÉ.

A U T R E.

M Ê M E S U J E T.

DANS un champ , près du Riphée ;
 Caché sous l'herbe & les fleurs ,
 Un serpent rend veuf Orphée ,
 Qui remplit tout de clameurs.
 Des pleurs qu'on lui voit répandre ,
 Chacun veut dire son mot ;
 Ceux-ci disent : Qu'il est tendre !
 Ceux-là disent : Qu'il est sot !

Pour r'avoir son Euridice,
 Aux Enfers il descendit.
 Son chant y trouva propice
 Pluton, qui la lui rendit.
 Les Morts, la lui voyant prendre,
 Pour la conduire ici-haut,
 Dirent d'abord : Qu'il est tendre !
 Et puis dirent : Qu'il est sot !

Il revenoit avec elle,
 Quand Pluton lui parle ainsi :
 Si tu veux garder ta Belle,
 Ne la vois que hors d'ici.
 Mais il ne put s'en défendre ;
 Il la perdit aussi-tôt.
 Depuis il ne fait qu'entendre :
 Qu'il est tendre ! Qu'il est sot !

A U T R E.

SUR LA PERTE D'UN ÉPOUSE.

N'EST-IL, Amour, sous ton empire,
 Que des rigueurs ?
 S'il faut prévoir, quand on soupire,
 Tous les malheurs,
 Tes biens n'offrent qu'un vain délire,
 Aux tendres cœurs.

J'aimois une jeune Bergère ;
 Belle à ravir ;
 Cent Rivaux , jaloux de lui plaire ;
 Vinrent s'offrir ;
 Que d'efforts il me fallut faire
 Pour les bannir !
 J'obtins enfin , par ma constance ;
 Un tendre aveu :
 Ce moment seul , lorsque j'y pense ,
 Combla mon feu ;
 Mais cette douce jouissance
 Dura bien peu.

Un mal , affreux pour une Belle ,
 Un jour la prend :
 Dieux ! m'écriai-je , sauvez celle
 Que j'aime tant !
 Qu'elle vive laide & fidelle !

Je suis content.

Le mal , qui porte son ravage
 Jusques au bout ,
 Changea les traits de son visage ,
 Mais non mon goût :
 Ah ! la beauté n'est qu'une image ;
 Le cœur est tout.

Après tant de maux & de larmes ,
 J'étois en paix ;
 Mais il falloit d'autres alarmes

Sentir les traits.

Cruel Amour ! pour qui tes charmes
Sont-ils donc faits ?

Après dix mois de mariage,
Instans trop courts !
Elle alloit me donner un gage
De nos amours ;
La Parque cruelle & sauvage
Trancha ses jours.

Cette jeune & tendre Bergère ;
Prête à mourir,
Me dit : Ferme-moi la paupière ;
Prends ce soupir :
Garde, de ma flamme sincère,
Le souvenir.

Oui, chaque jour, Dieu que j'atteste ;
Je m'en souvien :
Le souvenir cher & funeste
D'un doux lien
Est le seul trésor qui me reste ;
C'est tout mon bien.

Vous, que jamais l'Amour ne blesse
D'un trait vainqueur,
Le calme & la paix sont sans cesse
Dans votre cœur :
Mais, hélas ! vivre sans tendresse,
Est-ce un bonheur ?

A U T R E .

L U C R È C E .

DANS cette belle contrée,
 Où le Tibre, en ses replis,
 Roule son onde dorée,
 Ma vue, au loin égarée,
 Erroit parmi des débris.

Le Dieu des ombres légères
 M'invitoit au doux repos,
 Quand d'antiques caractères
 Suspendirent mes paupières,
 Qu'alloient fermer ses pavots.

C'étoit la triste aventure
 De Lucrèce & de Tarquin ;
 J'en ai tracé la peinture ;
 Puisse la race future
 Me sçavoir gré du larcin !

Lucrèce eut une ame tendre,
 Avec un cœur vertueux ;
 Tarquin ne put s'en défendre ;
 Et le défaut de s'entendre
 Fit le malheur de tous deux.

Un jour, tout parfumé d'ambre,
 Méditant d'heureux efforts,
 Il la surprit dans sa chambre ;

On n'avoit point d'antichambre ;

On n'annonçoit point alors.

Lucrèce reste muette ;

Mais bientôt, prenant un ton,

Elle court à sa sonnette :

Il en avoit, en cachette,

Exprès coupé le cordon.

A ses pieds, il tombe, il jure

Qu'il sera respectueux ;

Que sa flamme est vive & pure.

On dit qu'en cette posture,

Un homme est bien dangereux.

Tarquin devient téméraire ;

Lucrèce a recours aux cris.

Elle tombe en sa bergère ;

Le pied glisse d'ordinaire

Sur les parquets sans tapis.

Auprès d'une femme aimable ;

Il est des torts à punir.

Je ne sçais s'il fut blâmable ;

Il faut être bien coupable,

Pour l'être au sein du plaisir.

Dans le courroux qui l'enflamme ;

Lucrèce cède au dépit :

On dit qu'elle en rendit l'ame.

Dans notre Siècle, une femme

A plus de force d'esprit.

A U T R E.

LES INFORTUNÉES AMOURS

De GABRIELLE DE VERGI & de RAOUL DE COUCY:

HÉLAS ! qui pourra jamais croire
 L'amour de Raoul de Coucy ?
 Qui, sans pleurer, lira l'histoire
 De Gabrielle de Vergi ?
 Tous deux s'aimèrent dès l'enfance ;
 Mais le sort, injuste & jaloux,
 L'avoit mise sous la puissance
 D'un barbare & cruel époux.

Fayel, époux de Gabrielle ;
 Tourmenté de jaloux soupçons,
 Avoit enfermé cette Belle
 Dans les plus affreuses prisons.
 Tout Amant étoit redoutable :
 Mais sur-tout Coucy l'alarmoit ;
 Et Gabrielle fut coupable,
 Dès qu'il sçut que Coucy l'aimoit.

Elle employoit en vain les larmes,
 Pour parvenir à le calmer ;
 Ni sa jeunesse ni ses charmes,
 Rien ne pouvoit le désarmer.
 Quel est mon crime ? disoit-elle ;
 L'innocence devoit toucher :

Je suis , & je serai fidelle ;
 Qu'avez-vous à me reprocher ?

Partage les maux que j'endure ,
 Répondoit l'inflexible époux.
 J'ais tout appris : Crois-tu , parjure ,
 Éviter un juste courroux ?
 Coucy n'a que trop sçu te plaire ;
 Et bientôt je m'en vengerai :
 Ce nom allume ma colere ;
 Mais , dans son sang , je l'éteindrai.

Cependant , Coucy , le modèle
 Des vrais & des parfaits Amans ,
 Ayant appris que Gabrielle
 Souffroit les plus cruels tourmens ;
 Par un effort , que l'Amour même
 N'approuva pas , sans en frémir ,
 Des lieux qu'habite ce qu'il aime ,
 Il résolut de se bannir.

Je vais , dit-il , par mon absence ;
 Calmer le barbare Fayel ;
 Je quitte , pour jamais , la France ,
 Ah ! que ce départ est cruel !
 N'importe ! je me sacrifie
 Au cher objet de mes amours ;
 Trop heureux , en perdant la vie ,
 Si je conserve ses beaux jours !

Il part , & va joindre l'armée
 Dans les pays les plus lointains ;

Elle étoit alors occupée
 A combattre les Sarrazins :
 Il se met d'abord à la tête
 De deux cent Chevaliers choisis :
 Avec leur secours il arrête
 Tous les efforts des ennemis.

L'amour, le désespoir, la rage,
 Tour-à-tour animant son cœur,
 Redoubloient encor son courage ;
 Enfin il revenoit vainqueur,
 Quand, d'une blessure cruelle
 Il se sent déchirer le flanc :
 Frappé d'une atteinte mortelle,
 Il tombe, baigné dans son sang.

Alors, sentant sa fin prochaine,
 Il demande son Écuyer ;
 D'une main qu'il conduit à peine,
 Il écrit sur son bouclier.
 Moulac arrive, tout en larmes :
 Ne plains point, dit-il, mon destin,
 Mais plutôt celle dont les charmes
 N'ont pu fléchir un inhumain.

Tu connois mon amour extrême ;
 Pour m'obéir, ç'en est assez.
 Porte mon cœur à ce que j'aime,
 Avec ces mots que j'ai tracés.
 Je remets ce soin à ton zèle :
 Il expire, & prononce encor

Le nom chéri de Gabrielle ,
Jusques dans les bras de la Mort.

Victime de l'obéissance ,
Moulac ayant exécuté ,
D'un Maître adoré dès l'enfance ,
La triste & tendre volonté ,
S'embarque , à l'instant , pour la France.
Il arrive près du Château
Du Tyran qui , sous sa puissance ,
Renfermoit l'objet le plus beau.

Seul confident de l'entreprise ,
Il attend un heureux moment ;
Avec grand soin il se déguise ,
Pour réussir plus sûrement ;
Quand Fayel , que l'inquiétude
Ne laissoit jamais en repos ,
Le voit près de sa solitude ,
Le prend pour un de ses Rivaux.

Il l'arrête , & croit le connoître ;
Il le perce de mille coups ;
Craignant tout des projets du Maître ,
Rien n'échappe à ses yeux jaloux.
Quel plaisir enyvra son ame !
Il voit le cœur ; il en jouit :
Quel coup funeste pour sa flamme !
Il lit la Lettre ; il en frémit.

Dès qu'il les eut en sa puissance ,
N'écoutant plus que sa fureur ,

De la plus barbare vengeance
 Il médite , en secret l'horreur.
 La sombre & pâle Jalouſie ,
 Ce monſtre ſuivi des Regrets ;
 Pour venger ſa flamme trahie ,
 Lui ſouffle les plus noirs projets.

Il goûte déjà , par avance ,
 Les douceurs qu'elle lui promet ;
 De cette flateuſe eſpérance
 Il craint de retarder l'effet :
 Je veux , dit-il , que l'impoſture ,
 Cachant l'affreufe vérité ,
 Ce Cœur , aimé de la Parjure ,
 Comme un mets , lui ſoit préſenté.

On obéit ; & l'heure arrive ,
 Où l'on fert ce repas cruel :
 Gabrielle , triſte & craintive ,
 Approche , en tremblant de Fayel.
 Pour hâter l'inſtant qu'il eſpere ,
 Il offre , il preſſe , elle ſe rend :
 Ce mets , dit-il , a dû te plaire ;
 Car c'eſt le cœur de ton Amant.

Elle tombe ſans connoiſſance :
 Fayel , que la fureur conduit ,
 Craignant de perdre ſa vengeance ,
 La rappelle au jour qu'elle fuit.
 Juſte Ciel ! quelle barbarie !
 S'écria-t-elle , avec effroi . . .

Moindre encor que ta perfidie :
Vois cette Lettre ; & juge-toi.

Alors , la forçant de la lire ,
Ses yeux l'observent avec soin ;
Il croit adoucir son martyre ,
Si , de sa honte il est témoin.

Elle prend , d'une main tremblante ;
L'Écrit qui doit combler ses maux ;
Et , d'une voix foible & mourante ,
Prononce , avec peine , ces mots :

Bientôt je vais cesser de vivre ,
Sans cesser de vous adorer ;
Content , si ma mort vous délivre
Des maux qu'on vous fait endurer.
Elle n'a rien qui m'épouvante :
Sans vous , la vie est sans attraits.
Un regret pourtant me tourmente ;
Quoi ! je ne vous verrai jamais !

Recevez mon Cœur , comme un gage
Du plus vif , du plus tendre amour ;
De ce triste & nouvel hommage
J'ose espérer quelque retour.
Daignez l'honorer de vos larmes ;
Qu'il vous rappelle mes malheurs ;
Cet espoir a , pour moi , des charmes ;
Je vous adore : Adieu , je meurs.

Elle veut répéter encore
Des mots si tendres , si touchans ;

En prononçant . . . Je vous adore ;
 Un froid mortel faisit ses sens.
 Par un excès de barbarie ,
 Fayel prend des soins superflus
 Pour la rappeler à la vie ;
 Mais elle n'étoit déjà plus.

Le D. DE LA VALIERE.

A U T R E.

ADIEUX DE HENRI IV A SA MAÎTRESSE.

C H A R M A N T E Gabrielle !

Percé de mille dards ,

Quand la gloire m'appelle

A la fuite de Mars :

Cruelle départie !

Malheureux jour !

Que ne suis-je sans vie ;

Ou sans amour !

L'Amour , sans nulle peine ;

M'a , par vos doux regards ,

Comme un grand Capitaine ,

Mis sous ses étendards.

Cruelle départie ! &c.

Si votre nom célèbre ,

Sur mes drapeaux brilloit ;

Jusqu'au de-là de l'Èbre ,

L'Espagne me craindroit.

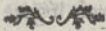
Cruelle départie ! &c.

Je n'ai pu , dans la guerre ;
 Qu'un Royaume gagner ;
 Mais , sur toute la terre ,
 Vos yeux doivent régner.
 Cruelle départie !
 Malheureux jour !
 C'est trop peu d'une vie.
 Pour tant d'amour.

Partagez ma couronne
 Le prix de ma valeur ;
 Je la tiens de Bellone ,
 Tenez-la de mon cœur.
 Cruelle départie ! &c.

Bel Astre que je quitte !
 Ah ! cruel souvenir !
 Ma douleur s'en irrite ;
 Vous revoir , ou mourir.
 Cruelle départie ! &c.

Je veux que mes trompettes ;
 Mes fifres , les échos ,
 A tous momens , répètent
 Ces doux & tristes mots !
 Cruelle départie !
 Malheureux jour !
 Que ne suis-je sans vie ;
 Ou sans amour ?



AUTRE.

LA BERGERE DÉLAISSÉE.

DE mon Berger volage,
 J'entends le flageolet ;
 De ce nouvel hommage,
 Je ne suis point l'objet ;
 Je l'entends qui fredonne
 Pour une autre que moi.
 Hélas ! que j'étois bonne
 De lui donner ma foi !

Ce n'est plus un mystere ;
 Quand tu vois ma douleur ;
 Tu sçais qu'une Bergere
 Ne connoît qu'un malheur ;
 L'ingrat que je préfère,
 Tircis que j'aimois tant,
 A qui je fus si chere ;
 Tircis est inconstant.

Autrefois l'infidelle
 Faisoit dire à l'écho
 Que j'étois la plus belle
 Qui fût dans le hameau ;
 Que j'étois sa Bergere,
 Qu'il étoit mon Berger ;
 Que je serois légère,
 Sans qu'il devint léger.

J'avois sçu me défendre
Pendant près de deux ans ;
On croit pouvoir se rendre
Après mille sermens :
Son art fut de séduire ,
De plaire & d'enflammer :
Il feint cequ'il inspire ;
Mon art fut de l'aimer.

Faut-il que je rappelle
Ces dangereux momens ;
Momens où l'infidèle
Préparoit mes tourmens ?
Que ne sçut-il pas dire ,
Pour vaincre mes refus ?
Devrois-je l'en instruire ?
L'ingrat ne m'aime plus.

Un jour, c'étoit ma fête ;
Il vint de grand matin ;
De fleurs ornant ma tête ,
Il plaignoit son destin ;
Il dit : Veux-tu, cruelle ,
Jouir de mon tourment ?
Je dis : Sois-moi fidèle ,
Et laisse faire au tems.

Tircis , charmé , m'embrasse ;
J'en eûs quelque dépit ;
Ses yeux demandoient grace ;
Mon cœur y consentit.

ROMANCES.

Bientôt, plus téméraire,
 Ce fut nouveau transport;
 Je me mis en colere,
 Et m'appaisai d'abord.

Crainte de lui déplaire;
 Je n'osai le gronder;
 Un charme involontaire
 Me força de céder:
 Je crus son cœur sincere;
 Il vit tout mon plaisir;
 Hélas! qu'avois-je à faire?
 Me taire & puis rougir.

Le Printems, qui vit naître
 De si belles ardeurs,
 Les a vu disparoître
 Aussi-tôt que les fleurs;
 Mais s'il ramene à Flore
 Les inconstans Zéphirs,
 Ne pourroit-il encore
 Ranimer ses desirs?

Dans ma douleur extrême;
 Je voudrois me venger:
 Que ne puis-je de même
 Prendre un autre Berger?
 Mais non, pour l'Amour même;
 Je ne voudrois changer;
 Hélas! lorsque l'on aime,
 Peut-on se dégager?

Qu'il porte à ma Rivale
 Un cœur qui m'appartient ;
 Cette Beauté fatale
 Dans ses nœuds le retient :
 Qu'il soit tendre ou volage ,
 Qu'il soit ce qu'il voudra ;
 Jamais , mon cœur plus sage ,
 Pour lui ne changera.

A U T R E.

M Y S I S E T Z A R A .

ÉCOUTEZ l'histoire
 Du beau Myfis & de Zara :
 Jamais leur mémoire ,
 Chez les Amans ne périra.
 Venez tous m'entendre ,
 Vous que l'Amour daigne inspirer ;
 Quand on est bien tendre ,
 On a du plaisir à pleurer.

L'Amour , dès l'enfance ,
 Venoit badiner avec eux ;
 Il formoit leur danse ,
 Et présidoit à tous leurs jeux :
 Mais ce badinage
 Ne servoit qu'à les enflammer ;
 Au matin de l'âge ,
 Tous deux déjà sçavoient aimer.

L'ardente Jeunesse,
 Est l'âge brillant des Amours ;
 La plus douce yvresse
 Marqua le printems de leurs jours.
 Leur ame ravie
 Se confondoit à tout moment ;
 Et toute leur vie
 N'étoit plus qu'un enchantement.

De rians menfonges
 Les amusoient dans leur sommeil :
 Toujours quelques songes
 Leur faisoient craindre le réveil.
 La naissante Aurore
 Voyoit Zara près de Myfis ;
 Et la nuit encore
 Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine ,
 Où , le matin , Zara chantoit ;
 Voilà la fontaine ,
 Où , le soir , Myfis l'attendoit.
 Ce bocage sombre
 Vit naître leurs premiers soupirs ;
 Ce bois , sous son ombre ,
 Cacha leurs innocens plaisirs.

Qui pouvoit prédire
 Le changement d'un sort si beau ?
 L'Amour , qui soupire ,
 Va donc éteindre son flambeau.

Hélas ! l'Hyménée
Alloit bientôt les couronner :
Heure fortunée ,
Que vous êtes lente à sonner !

C'étoit donc la veille
De ce jour , de cet heureux jour ,
Que Myfis s'éveille :
Avec lui , s'éveille l'Amour.
Le Ciel , sans nuage ,
Étoit mille fois plus ferein ;
Amour , quel présage
Peut désormais être certain !

Au fond du bocage ,
Zara devoit trouver Myfis :
La Belle , peu sage ,
L'avoit dit au Berger Tharfis.
Par une imposture ,
Il surprit ce secret fatal :
Cet ami parjure
De Myfis étoit le Rival.

Pour mieux la surprendre ,
Tharfis , dans le bois se cacha :
La Belle , trop tendre ,
Crut voir Myfis , & s'approcha.
Le Soleil , à peine ,
Répandoit un peu de clarté ;
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'est donc vous, dit-elle ;
 Vous, mon Amant, dès le berceau,
 Ma flamme fidelle
 M'animera jusqu'au tombeau.
 Oui, je veux t'y suivre,
 Rien ne pourra nous séparer :
 Pour toi je veux vivre ;
 Avec toi je veux expirer.

Bergere insensée,
 Myfis t'écoute avec horreur ;
 Son ame offensée
 Se livre entière à la fureur.
 Un trait vole & frappe :
 Quel cri suit ce trait inhumain !
 Dieux ! Tharsis s'échappe ;
 Et Zara sent percer son sein.

C'est toi qui me tue !
 Mais je pardonne à ta fureur.
 Mon ame éperdue
 T'aime jusques dans ton erreur.
 Conserve la vie. . . .
 Hélas ! je la perds sans retour :
 Tu me l'as ravie ;
 Mais c'est la faute de l'Amour.

D'une voix mourante,
 Zara fait ainsi ses adieux ;
 Et son ame errante
 N'anime plus que ses beaux yeux.

O douleur mortelle !
 Myfis se frappe au même instant,
 Et perce, auprès d'elle,
 Un cœur qui fut toujours constant.

Un tombeau s'éleve :
 Les Graces le couvrent de fleurs ;
 L'Amour, qui l'acheve,
 En partant, l'arrose de pleurs.
 Ils sont donc ensemble,
 Ces Bergers, ces Amans parfaits.
 Une urne rassemble
 Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Moralité.

Bergeres fidelles,
 Témoins du sort de ces Bergers,
 Plus vous êtes belles,
 Et plus vous courez de dangers.
 Craignez de vous rendre
 Au charme d'un penchant trop doux :
 L'Amant le plus tendre
 Devient bientôt le plus jaloux,

B. . . .

A U T R E.

LE R E T O U R D' I R I S.

SORTEZ de vos retraites,
 Accourez, Dieux des bois ;
 Au son de nos musettes,
 Accordez vos haut-bois.

Chantez l'objet que j'aime ;
 Secondez mes desirs ;
 Et rendez le Ciel même
 Jaloux de mes plaisirs.

Dans ce lieu solitaire ,
 Iris est de retour.
 Déesse de Cythère ,
 Célébrez ce grand jour :
 Rappelez sur ces rives
 Les Amours envolés ,
 Les Graces fugitives ,
 Et les Ris exilés.

Reprenez , belle Flore ,
 Vos premières couleurs ;
 Couronnez-vous encore
 Des plus brillantes fleurs :
 Joignez-vous à Pomone ,
 Pour embellir nos champs ;
 Et prêtez à l'Automne
 Les beaux jours du Printems.

Sous ces tendres feuillages ,
 Venez , petits Oiseaux ;
 Unissez vos ramages
 Au murmure des eaux ;
 Chantez l'objet que j'aime ,
 Secondez mes desirs ;
 Et rendez le Ciel même
 Jaloux de mes plaisirs.

A U T R E.

LE COMBAT AMOUREUX.

L'AUTRE jour étant assis
Sur le bord d'une fontaine,
Je vis, dans les champs, Tircis,
Qui, de près, suivoit Climéne.
Il voulut l'arrêter :
La Bergere, interdite,
Feignant de l'éviter,
Couroit pourtant moins vite.

Le Berger s'en aperçoit ;
Il devient plus téméraire :
Il la joint près de l'endroit
Où je révois solitaire ;
J'approchai doucement,
Afin de les entendre :
Rien n'est indifférent
Quand on a le cœur tendre.

J'entendis que le Berger
Dit alors à la Bergere :
Quoi ! tu crains de t'engager ?
Que faut-il donc que j'espère ? . . .
Quand on sçait tout charmer,
On ne hazarde guère ;
Ce n'est un mal d'aimer
Que quand on ne peut plaire.

Le Berger ne dit plus rien ;
 La Bergere étoit muette ;
 Mais l'Amour la servoit bien ;
 Il préparoit sa défaite :
 La Pudeur résistoit ;
 Mais un Soupir la chasse ;
 Le seul Desir restoit ;
 Le Plaisir prit la place.

A U T R E.

INFORTUNES DE LA COMTESSE DE SAULX.

SENSIBLES cœurs , je vais vous réciter :
 Mais sans pleurer , las ! comment les conter ;
 Les déplaisirs , les ennuis & les maux ,
 Qu'a tant soufferts la Comtesse de Saulx.

Si de beauté , de grace & de vertu ,
 Bonheur naissoit , comme elle en auroit eu !
 Elle étoit sœur du vaillant Olivier :
 Hélas ! pourquoi ne la mieux marier ?

Non , que l'époux , entre les hants Seigneurs ,
 Puissant ne fût en vassaux & honneurs :
 Mais las ! hélas ! c'est que par trop étoit
 Mari méchant , qui tant mal la traitoit.

Dans son Châtel , entre quatorze tours ,
 Comme en prison , la tint-il pas toujours !
 Dames d'honneurs point , ni de cavaliers ,
 Rages aucuns , & pas plus d'écuyers.

Mais pis encor ! la pauvrete n'avoit
 Servans aucuns ; & son mari servoit.
 Le pain faisoit , pâtissoit , rôtissoit ,
 Faisoit le lit , & volaille engraissoit.

Or si l'époux lui fit tel traitement ,
 C'est qu'il étoit jaloux étrangement.
 Est-on jaloux par trop grande amitié ?
 De ces gens-là faut avoir grand' pitié !

Mais ce mari , qui ne l'aimoit de cœur ,
 Jaloux n'étoit que par fausse frayeur ;
 Croyant , le fol , que si rare beauté
 Onc ne pourroit garder fidélité.

Des yeux , le jour , la couvre constamment ;
 De nuit , à peine il les clot un moment.
 De sa moitié que sert d'être gardien ?
 Sans sa vertu , vous ne garderez rien.

En songe , un jour , il rêva de galant ;
 A son réveil , las ! il la battit tant ! . . .
 Pour passe-tems , qu'est-ce donc qu'elle avoit ?
 Des animaux ; elle les élevoit.

Un sanglier , & deux grands louveteaux ,
 L'alloient suivant comme petits agneaux.
 Un ours des bois , dans leur parc se glissa ;
 En moins de rien , elle l'apprivoisa.

A sa voix douce , ils acouroient soudain ,
 Et ne prenoient vivres que de sa main.

Plus doux cent fois , un chacun d'eux sembloit
Dire à l'époux , qu'aimer il la falloit.

Quelquefois l'ours , comme on voit , s'adoucit ;
Mais le jaloux toujours plus s'endurcit.
Las ! voici bien un autre désarroi !
Comte de Saulx , te faut servir le Roi.

Il t'a mandé : Mon Cousin , vous viendrez
Me joindre en guerre , & bien me défendrez.
Ne plus garder sa femme , oh ! quel malheur !
Il s'y résout , la rage dans le cœur.

Vivres chétifs , pour trois ans lui donna :
Dans la grand' tour on vous l'emprisonna.
Or , bien qu'époux fussent depuis cinq ans ,
Elle n'avoit été grosse d'enfans.

Et , dans la nuit , la veille du départ ,
Enceinte fut : admirez le hazard.
Mais il s'en va , fans en être certain.
Comtesse , hélas ! quel sera ton destin !

Deux ans passés , deux ans & seize jours ,
Elle habita la plus sombre des tours ;
Et loin , bien loin qu'elle en eût du courroux ,
Le Comte , absent , ses jours couloient plus doux.

Mais , un matin , source de plus grands maux !
On ouvre l'huis : c'est le Comte de Saulx ;
Sa moitié voit , tenant sur son giron
Et caressant le plus gentil poupon.

Morne , & tremblant , il reste , avec effroi ;
Il fut absent ; elle a faussé sa foi.
Il va penser qu'en la tour introduit ,
Un verd Galand l'escaladoit la nuit.

Sa dague alors prenant avec fureur ,
A l'innocent l'enfonça dans le cœur :
Puis , sur sa femme , avec un noir regard ,
Il va levant l'enfangledé poignard.

Femme , sans foi , sans vergogne , sans mœurs ,
Recours à Dieu ! tu vas mourir ! tu meurs !
L'infortunée , à ces mots n'entendoit ,
Serrant l'enfant , qui son ame rendoit.

Bouche sur bouche , elle veut recueillir
Le fruit amer de son dernier soupir.
Quel tigre alors n'eût daigné s'attendrir !
Et le cruel sa moitié va meurtrir.

Vers son beau sein , déjà le fer mortel.
Mais quel grand bruit à l'entour du Châtel !
Ah ! Dieu ! vrai Dieu ! c'est le brave Olivier ,
Qui l'escalade avec maint Cavalier.

L'époux se calme , ou se trouble autrement.
Madame , allons au bel appartement.
Les y voilà : Çà , mettez , sans retard ,
Juppe de soie , & le corps de brocard.

Car Olivier vient occir , par courroux ,
Cil qu'en l'Église avez fait votre époux.

Vos Cavaliers , s'il demande , où sont-ils ?
 Au loup chassant , avec chiens & fufils.

S'il vous demande où sont vos Aumôniers ?
 Allant à Rome , avec mes Écuyers.
 S'il vous demande où Damoiselles sont ?
 Pélerinage à Saint Claude elles font.

Si Chambrieres ? Alors répondez : Bon ;
 Au clair ruisseau blanchissent le linon.
 S'il vous demande où est le petit né ?
 Dieu l'a repris comme il l'avoit donné.

Bref , s'il disoit , votre époux je ne voi :
 Mandé , par Lettre , il est au Camp du Roi.
 Mais à la porte Olivier mene bruit ;
 Et jà le Comte est caché sous le lit.

Où est ma sœur ? Que l'emmenes d'ici !
 Mon frere , hélas ! me méconnoît ainsi !
 Ma sœur ! ma sœur ! est-ce bien vous ? hélas !
 Pâleurs avez comme au jour du trépas.

Tout haut répond : J'ai failli de mourir ;
 Et puis , tout bas. Las ! j'ai bien à souffrir.
 Ma sœur , ma sœur , je ne vois d'aumôniers ,
 De clers aucuns , aussi peu d'écuyers.

Tout haut : Pour Rome un chacun est parti :
 Tout bas : Mon frere , hélas ! j'ai bien pâti.
 Ma sœur , ma sœur , n'avez pages aucun.
 Point de héros , de cavaliers pas un.

Elle , tout haut : Ils sont chassant au bois ;
 Et puis tout bas : Par jour , me meurs cent fois.
 Ma sœur ! ma sœur ! où donc est votre époux ,
 Qu'il ne me vient recueillir quand & vous ?

Tout haut : Il est allé le Roi servir ;
 Et puis tout bas , pousse un profond soupir.
 Ma sœur ! ma sœur ! cher objet d'amitié !
 Quoi ! de vos maux me cachez la moitié ?

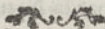
Il est céans , ce tant barbare époux ,
 Qui méconnoît son vrai trésor en vous.
 Lors l'apperçoit ; & du lit l'arrachant ,
 Tire sur lui son coutelas tranchant.

Elle l'arrête , embrassant ses genoux :
 Mon frere , hélas ! c'est toujours mon époux.
 Rancune n'ai de tant de maux que j'eus ;
 Pardonnez-lui ; il ne me tuera plus.

Non , tout cruel éprouve un cruel fort ;
 Et qui vous hait a mérité la mort.
 Lors il le frappe ; & , sa sœur lui montrant ,
 Regrette-la , dit-il , en expirant.

Le Comte expire ; & ce cœur sans pitié ,
 Meurt honoré des pleurs de sa moitié.
 Époux , époux , n'oubliez son destin :
 Onc un jaloux ne fit heureuse fin.

MONCRIF.



A U T R E.

LES AMOURS DE COMINGE.

FUYEZ Mortels, faux & parjures,
 Qui de l'amour faites un art :
 Je veux des oreilles plus pures ;
 A mes Chants vous n'avez point part.
 Et vous, qu'un feu divin anime,
 Qui révérez l'Amour jusques dans ses rigueurs,
 Plaignez sa plus tendre victime ;
 De Cominge, avec moi, déplorez les malheurs.

Quel moment funeste & terrible !
 Ce modèle des vrais Amans,
 Apprend l'événement horrible,
 Qui met le comble à ses tourmens.
 Saïsi de l'horreur la plus forte,
 Il nourrit sa douleur ; il s'en fait un appui ;
 Il croit qu'Adelaïde est morte ;
 Et l'univers entier s'anéantit pour lui.

Il abhorre l'air qu'il respire ;
 Et, le désespoir dans le cœur,
 Suivant la fureur qui l'inspire,
 Il vole en ce séjour d'horreur :
 De la mort funeste peinture,
 Lieux affreux, qu'aux regrets l'Amour a consacrés,
 Séjour formé par la Nature,
 Pour recevoir les pleurs des cœurs désespérés.

Rancé, dont l'ame déchirée
Retraçoit sans cesse à ses yeux,
Son Amante défigurée
Par le trépas le plus hideux ;
Rancé, dans ce lieu solitaire,
Avoit à la douleur dressé ce monument :
C'est-là que Cominge s'enterre ;
Un silence éternel y nourrit son tourment.

Oui, dit-il, ce morne silence
Craindra de troubler ma douleur ;
Le voile de la pénitence
N'en fervira qu'à mon ardeur.
Brûlé, consumé par ma flamme,
Aux traits du désespoir dévoué pour jamais,
J'y vais abandonner mon ame,
Sous le masque trompeur de la plus sainte paix.

Et plus malheureux & plus tendre,
Cette victime de l'Amour,
Sous le cilice & sur la cendre,
Vivoit pour mourir chaque jour ;
Quand il entend les sons fragiles
De la cloche qui doit rassembler les reclus ;
Pour être spectateurs tranquilles,
De la prochaine mort de l'un de ces élus.

Suivant un respectable usage,
Il se prosterne en arrivant ;
Hélas ! que devient son courage,
Qui peut peindre tout ce qu'il sent,

Lorsque son oreille est frappée
 De cette voix si douce , & si chere à son cœur !
 Toute son ame est occupée
 De surprise , d'amour , d'espoir , & de terreur.

Son sang ne circule qu'à peine ;
 La douleur étouffe ses cris ;
 Il retient jusqu'à son haleine ,
 Pour recueillir ces sons chéris.
 Une voix éteinte & tremblante
 Prouve qu'Adelaïde approche de la mort :
 Alors , de sa bouche expirante ,
 Ces mots interrompus sortent avec effort.

O mes peres ! je suis indigne
 De ces soins dont vous m'honorez.
 Que j'ai fait un abus insigne
 De l'habit que vous révérez !
 Vous voyez une pécheresse ,
 Qu'un malheureux amour a conduite en ces lieux,
 Cominge eut toute ma tendresse ;
 Mais nos parens cruels traverserent nos feux.

Pour rompre notre intelligence ,
 On le mit en captivité ;
 Pour prix de mon obéissance ,
 On me promit sa liberté.
 Mon hymen prouva ma constance :
 Le mortel , le plus fait pour être détesté ,
 Obtint de moi la préférence.
 Je rendis cet hommage à la fidélité

Mais de sa liberté rendue ,
Mon Amant ne crut profiter ,
Qu'en se présentant à ma vue.
En vain je voulus l'éviter.

Un jour , jour affreux pour ma vie !

Mon époux le surprit , pleurant à mes genoux.

J'eusse éprouvé sa barbarie :

Cominge , en le blessant , me sauva de ses coups ;

Hélas ! il fut blessé lui-même ;

Et mon tyran revint au jour.

Aussi-tôt , sa fureur extrême

Me renferma dans une tour.

J'étois livrée à sa furie ;

Et , pour se rendre seul arbitre de mon sort ;

Par un excès de jalousie ,

L'inhumain fit courir le faux bruit de ma mort.

A des maux affreux condamnée ;

Le plus accablant pour mon cœur ,

Fut d'ignorer la destinée

Du tendre objet de mon ardeur.

Je crus voir la fin de mes peines ;

Lorsqu'on vint m'annoncer la mort de mon tyran ;

A l'instant on brisa mes chaînes :

Je sentis pour Cominge un bonheur aussi grand.

Mais , hélas ! je ne pus apprendre

Les lieux qu'habitoit mon Amant ;

Les soins de l'amour le plus tendre

Furent employés vainement.

Je voulus le chercher moi-même :
 Je cachai mon dessein , & je ne doutai pas
 Que , pour trouver ce que l'on aime ,
 Le flambeau de l'Amour ne dût guider nos pas.

Par cette espérance abusée ,
 Et ne songeant qu'à mon projet ,
 Sous d'autres habits déguisée ,
 Je pars pour remplir mon objet.
 Tout aigrit ma douleur profonde :
 Cominge , si long-tems en tous lieux adoré ,
 Étoit oublié dans le monde ;
 A peine sçavoit-on s'il avoit respiré.

Ce désert s'offrit à ma vue :
 Et , fans former aucun dessein ,
 L'attrait d'une force inconnue
 M'entraîna dans ce temple saint.
 Qui peut exprimer mes alarmes ,
 Lorsque , parmi les voix qui chantoient le Seigneur ,
 Je connus celle dont les charmes
 Avoit toujours séduit mon esprit & mon cœur ?

Je crus d'abord m'être trompée ;
 Je crus que , par la passion
 L'imagination frappée ,
 Me faisoit cette illusion.
 Mais hélas ! malgré le ravage
 Que les austérités , la douleur & le tems
 Avoient gravé sur son visage ,
 Je reconnus bientôt l'idole de mes sens.

J'osai faire un usage impie
 De mon fatal déguisement ;
 Je vous demandai d'être unie
 Aux habitans de ce Couvent.
 Je fus mise au rang des Novices :
 Mais, loin de ressentir une juste ferveur,
 J'opposois aux saints exercices
 Un cœur que consumoit une profane ardeur.

Cette Solitude effrayante
 Renfermoit ce qui m'étoit cher :
 Quelle volupté consolante
 Que de respirer le même air !
 Cent fois, cédant à ma tendresse,
 Je formai le dessein de m'offrir à ses yeux ;
 Que m'eût servi cette foiblesse !
 Les devoirs les plus saints l'enchaînoient dans ces
 lieux.

Un mouvement involontaire
 A ses pas sembloit m'attacher ;
 Bientôt un mouvement contraire
 Me défendoit d'en approcher.
 Je n'osai m'en faire connoître :
 Il troubloit mon repos ; je respectai le sien ;
 Mais un triste hazard fit naître
 Un instant où mon cœur perdit tout son soutien.

Le jour où, bravant la Nature,
 Pour voir tranquillement la mort,
 Vous creusez votre sépulture,
 Il remplissoit, avec transport,

Cette pieuse barbarie.
 J'approchai, je le vis; il me perça le cœur;
 Et mes larmes m'eussent trahie,
 Si ma fuite aussi-tôt n'eût caché ma douleur.

Je vins, contriste & pénétrée,
 Prier le Seigneur ardemment,
 Que mon ame fût éclairée
 Pour le repos de mon Amant.
 Oui, mon Dieu! mes vœux, mes allarmes
 Desiroient, pour lui seul, fléchir votre courroux;
 Pour lui seul je versois des larmes;
 C'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous.

Vous exauçâtes ma priere,
 Toute profane qu'elle étoit,
 Et je dus à votre lumiere
 La paix que mon cœur ignoroit.
 Pour laver mes fautes immenses;
 Je passai dans les pleurs & les jours & les nuits;
 Je vous demandai des souffrances;
 Et je tombai bientôt dans l'état où je suis.

O! d'une erreur que je déteste,
 Trop cher auteur, trop cher Amant!
 Regarde, en cet état funeste,
 L'objet de ton égarement:
 Pense à ce moment redoutable.
 J'y touche... Du trépas... jereffens les horreurs:
 Hélas!... le tien inévitable
 Bientôt peut-être.... Adieu, Cominge, ... adieu...
 je meurs.

Cominge

Cominge perd ce qu'il adore :
 Il voit ses traits défigurés ;
 Sur sa bouche entr'ouverte encore
 Il fixe des yeux égarés.
 Il vole auprès de son Amante ;
 Il s'arrête ; il s'élançe , & retombe soudain ;
 Son air imprime l'épouvante ;
 Ces mots , avec des cris , s'échappent de son sein ;

Arrête , arrête , Dieu terrible !
 En vain tu réclames tes droits :
 Pour punir un cœur trop sensible ,
 En vain la mort vole à ta voix ;
 Elle va couronner ma flamme . . .
 A ces mots , un effort de rage & de douleur ;
 De ses jours vint couper la trame ,
 Terminant , à la fois , sa vie , & son malheur ;

Ce saint lieu retentit de plaintes :
 On entend des cris , des clameurs ;
 Toutes les ames sont atteintes
 D'effroi , de tendresse & d'horreurs.
 La Piété , cédant aux larmes ,
 Dépôsa ces Amans dans le même tombeau ;
 Et l'Amour , détestant ses armes ,
 Dans ce triste sépulcre éteignit son flambeau :





 ROMANCES BURLESQUES.

MORT DE LA PALISSE.

MONSIEUR la Palisse est mort ;
 Il est mort devant Pavie.
 Hélas ! s'il n'étoit pas mort ;
 Il seroit encore en vie !

Il étoit bien fait & beau ;
 Il étoit affable , honnête ,
 Et n'ôtoit point son chapeau ,
 Qu'il ne découvrit sa tête.

Son Cuisinier , de bon goût ,
 Lui servoit des andouillettes ;
 Et n'oublioit pas sur-tout
 Des œufs dans ses omelettes.

Il buvoit , dans ses repas ,
 De bon vin de l'Hermitage ;
 Et quand il n'en buvoit pas ,
 Son vin duroit davantage.

Lorsqu'en sa maison des champs ;
 Il étoit seul & tranquille ;
 On auroit perdu son tems
 De le chercher à la ville.

En mourant , il écrivit
 Une Lettre au Roi , son maître.

Hélas ! s'il n'eût pas écrit ,
Le Roi n'eût pas lu sa Lettre.

La Palisse eut peu de bien ,
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien ,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Il fut pacifique & doux ,
Comme étoit monsieur son pere ;
Et n'entroit guère en courroux ,
Si ce n'est dans la colere.

Il vouloit , dans ses repas ,
Des mets exquis , & fort tendres ;
Et faisoit le Mardi-gras ,
Toujours la veille des Cendres.

Il consultoit rarement
Hippocrate & sa doctrine ;
Et se purgeoit seulement
Quand il prenoit médecine.

On s'étonne , sans raison ,
D'une chose assez commune ;
C'est qu'il vendit sa maison ;
Il falloit qu'il en eût une.

Regretté de ses Soldats ,
Il mourut digne d'envie ;
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.

AUTRE.

HISTOIRE DE M^{lle} MANON.

QUI veut sçavoir l'Histoire entiere
De man'selle Manon, la Couturiere,
Et de monsieur son cher Amant,
Qui l'aimoit zamicablement.

Ce jeune homm'-ci, t'un beau Dimanche,
Qu'il buvoit son d'mistier à la Croix blanche,
Fut accueilli par des fareaux,
Qui racol' zen magnier' de crocs.

L'un d'eux l'y dit : Voulez-vous boire
A la fanté d'un Roi couvert de gloire ?
A sa fanté, dit-y : zoui-dà ;
Y mérite ben c' t'honneur-là.

Y n'eut pas plutôt dit la chose,
Qu'un Racoleur dix écus l'y propose ;
En lui disant en abrégé,
Qu'avec eux t'il est zengagé.

Oh ! c'nest pas comm'ça qu'on z'engage :
Répond le jeun' garçon, faisant tapage ;
Y au Guet ! y au Guet ! y au Guet ! y au Guet !
Le Guet vient pour sçavoir le fait.

Pour afin d'éclaircir l'affaire,
L'Guet les mène tretous chez l'Commissaire ;
Qui condamne l'jeune Garçon
D'aller faire un tour t'en prison.

Ah ! voyez t'un peu l'injustice
De ces messieux les Gens de la Justice !
Y vous jugeont sans jugement,
Sans sçavoir l'queul qu'est l'innocent.

Sçachant cela , Manon zhabille ,
S'en va tout droit de cheux monsieu' d'Marville ,
Pour lui raconter , zen pleurant ,
Le malheur de son accident.

Mon sieu' l'Lieutenant de Police ,
Soit par raison d'État , soit par malice ;
Dit : Man'fell' , quoiqu'vous parlez bien ,
Vot' serviteur ; vous n'aurez rien.

Là d'ssus , ç'te pauvre chere Amante
Pleure encore un p'tit brin , pour qu' ça le tente ;
Mais voyant qu' ça n'opéroit pas ,
Pour la Cour , all' part de ce pas.

A Fontainebleau , zelle arrive ,
Quasi presque toute aussi mort' que vive ;
S'jette au cou de mon sieu' d'Vill'roi ,
Qu'alle prit d'abord pour le Roi.

Mon sieu , vot' sarvante . . . j'suis l'vôtre ;
C' n'est pas moi qu'est l' Roi , dit il ; c'est un autre ;
Mon enfant , t'nez , l' v'là tout-là bas . . .
Ah ! Mon sieu , je l' vois , n'bougez pas.

SIRE , excusez si j' vous dérange ;
Mais , c'est que je ne dors , ni n' bois , ni n' mange ,
Du depuis que l'Amant que j'ai ,
Sur vot' respect , est engagé.

On z' a forcé sa signature
De signer un papier plein d'écriture ;
Il ne feroit point zenrôlé ,
Si on ne l'avoit pas violé.

Le Roi, qu'est la Justice même ,
Dit : Vous méritez qu' vot' Amant vous aime ;
Puis lui fit donner mill' zécus ,
Et le Congé par là-dessus.

Ah ! dit-elle , Roi trop propice !
S'il y avoit queuqu' chose pour vot' service ;
Je pourrions nous employer , dà. . .
L'Roi dit qu'il n' vouloit rien pour ça.

De Paris regagnant la ville ,
Elle reva de cheux monfieu' d'Marville :
M' faut mon Amant , rendez-le moi ;
T'nez , lisez , v'là l'ordre du Roi.

Il est trop tard , Mademoiselle :
Quand il s'roit encor plus tard , l'y dit-elle ,
M' faut mon Amant , je l' veut avoir ,
Non pas demain , mais drès ce soir.

L' Magiftrat voyant ben que ç' tordre
'Alloit ly donner du fil à retordre ,
Fit venir le jeune Garçon ,
Et puis le remit à Manon.

Vous jugez comme ils s'embrassirent ,
Et puis ensuite comme ils s'épousirent !
Et l'on entend dire , en tout lieu ,
Qu' c'est un p'tit ménage de Dieu.

Moralité.

Filles , qui faites les fringantes ,
 Parmi vous , trouve-t-on de telles Amantes ?
 Profitez de cette leçon ,
 Vous aurez le fort de Manon.

VADÉ.

A U T R E.

HISTOIRE DE MANON GIROUX.

QUEU qui veut sçavoir l'histoire
 De Manon Giroux.
 J' l'ons encor dans la mémoire ,
 Y accoutez tretoux :
 All' n'est pas guère à sa gloire ;
 Mais , dam' , voyez-vous !
 C'est qu' quand on zaim tant à boire ,
 C'est pus fort que nous.

Pour entrer dans la maquiere ,
 Faut sçavoir d'abord ,
 Qu'alle a fait long-tems la fiere ;
 Le soir , sur le port :
 Les messieux de nor' barriere ,
 D' sous l' bras la prenant ;
 Alle en avoit par darriere ,
 Et pis par devant.

Bachot de la Garnouillere ,
 S' croyoit son futur ,
 On l'avoit fait son Compere
 Pour qu' ça fût pus sûr :
 Manon , faifant d'la z'hupée ,
 Comm' quand on za d' quoi ,
 Dit: Il m' faut un homm' d'épée ,
 N' pensez plut à moi.

Bachot , de la parférance
 Piqué comme un chien ;
 Pour afin d'avoir vengeance ,
 Fait semblant de rien :
 Man'zelle , n'y a pas d'réplique ,
 Dit-il , mais demain ,
 Quittons-nous , comm' ça ç' pratique ,
 Le verre à la main.

Ah ! vraiment , monfieur , c'est juſte ;
 Drès demain c'est fait.
 Man'zelle Giroux s'ajufte ,
 Met fon mantelet :
 Bachot y tout s'endimanche ,
 Prenant Cornichon ;
 Tous trois vont caſſer l'éclanche
 Y au premier bouchon.

V'là qu' pendant qu' Manon chopine ;
 Cornichon qui part ,
 Vers les Commis s'achemine ,
 Tout comme un Mouchart :

Gn'a , dit-il , une marchande ,
Messieux , t'ici près ,
All' a de la contrebande
Tout plein des paquets.

Bachot , varfant à sa Belle ,
Toujours queuques coups ,
S'amuse à d' la bagatelle ,
Autour des genoux.
D'abord son œil alle roule ,
Dam' lui qui voit ça ,
Dit : Sur vot' respect , ma poule ,
Faut passer par-là.

Alle en avoit sa cornette
Encor de travers ;
V'là les Commis en cad'nette ,
Et zen habits verts :
Tout un chacun de surprise
Tumbit de son haut ,
De voir Maïnon Giroux grise ;
Ç' qu'est un grand défaut.

Quoi ! c'est vous , Mademoiselle ,
Dit l'un d' ces Messieux ;
Yament vot' partie est belle !
Fi ! qu' ça est zhonteux !
Est-ce ainsi qu'on se coporte ?
C'est bon t'à sçavoir :
Puis tous ifs gagnont la porte ,
Lui fichant l' bon soir.

Vous que cet exemple touche,
Ça vous fait ben voir
Que Fille qu'est sur sa bouche,
Manque à son devoir;
Et, par cette historiette,
On s'est convaincu
Qu'il ne faut pas que l'on pette
Plus haut que le cul.

VADÉ.

Fin du Tome II.



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans le Tome second.

L I V R E I V.

STANCES SUR DIVERS SUJETS.

L' HOMME malheureux. Les Cieux inexorables <i>Bertaut.</i>	Page 1
AUTRES. <i>L'Amant malheureux.</i> Tristes & malheureuses nuits. <i>Desmarets.</i>	2
AUTRES. <i>Tout passe.</i> Le printems vêtu de verdure. <i>Racan.</i>	4
AUTRES. <i>La belle Femme.</i> C'est un grand Temple d'yvoire. <i>Voiture.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRES. <i>Le Chien & l'Amour.</i> Le Chien se met aisément en colere. <i>Fontenelle.</i>	5
AUTRES. <i>Reproches à Apollon.</i> Pere cruel, injuste Dieu.	6
AUTRES. <i>Les Nouvelles du Jour.</i> On dit que la belle Suzon.	7
AUTRES. <i>Le Pere rival de son Fils.</i> Phillis, mes beaux jours sont passés. <i>Ranchin.</i>	8
AUTRES. <i>Sur l'Inconstance.</i> La constance & la foi ne sont que de vains noms. <i>Pavillon.</i>	10

AUTRES. <i>Les quatre Ages de la Femme.</i> Phillis, plus avare que tendre. <i>Ferrand.</i>	12
AUTRES. <i>Les quatre Ages de l'Homme.</i> Que l'homme est bien durant sa vie. <i>Roussseau.</i>	13
AUTRES. <i>Les Malheurs de l'Amour.</i> Que l'homme est foible & ridicule. <i>Piron.</i>	14
AUTRES. <i>Sur la Vieillesse.</i> Je ne le sçais que trop, dans le cours du bel âge.	15
AUTRES. <i>La Crainte d'aimer.</i> Je voudrois aimer à mon tour.	16
AUTRES. <i>L'Amour du Tems passé.</i> Dans les siècles passés, quand l'amoureuse flamme. <i>La Fare.</i>	17
AUTRES. <i>La Solitude.</i> Dans le fond d'un vallon rustique. <i>Villiers.</i>	19
AUTRES. <i>La Campagne.</i> Plus on observe ces retraites. <i>La Fare.</i>	23
AUTRES. <i>Les Desirs.</i> Du bien que nous cherchons, la longue jouissance. <i>Le Derel.</i>	27
AUTRES. <i>Avis aux Ambitieux.</i> L'Astre, qui partage les jours. <i>Roussseau.</i>	29
AUTRES. <i>Avis aux Peres de Famille.</i> Pour bien élever vos enfans.	31
AUTRES. <i>Le Savetier heureux.</i> Ce Savetier matineux. <i>Vanessen.</i>	34
AUTRES. <i>L'heureux Berger.</i> Tous les Bergers chantent leur flamme. <i>Porée.</i>	35
AUTRES. <i>L'Amitié.</i> L'Amitié voyant le Monde. <i>La Sante.</i>	37
AUTRES. <i>Contre la Jalousie.</i> De la sombre jalousie.	38
AUTRES. <i>Les Poëtes Épiques.</i> Plein de beautés & de défauts. <i>Voltaire.</i>	40

CHANSONS ET VAUDEVILLES.

- CHANSON. *Le Mois d'Avril.* Avril, l'honneur & des mois. *Belleau.* 41
- CHANSON. *Le Buveur.* Un sot qui veut faire l'habile. 42
- VAUDEVILLE. *Les Étonnemens.* Que les Mortels redoutent le trépas. *Panard.* 46
- REFRAIN. *Le sérieux Badinage.* Un jour dans une grotte obscure. *L'Abbé des Marais.* 49
- CHANSON. *Les Raretés.* On dit qu'il arrive ici. *La Motte.* 52
- COUPLETS. *Les deux Temps.* Dans ma jeunesse. *Panard.* 54
- La Tentation de S. Antoine.* Ciel! l'Univers va-t-il donc se dissoudre? *Sedaine.* 58
- Saint Roch.* Chantons d'un cœur & d'une ame dévote. *Gallet.* 63
- CHANSON. *Les Reproches.* Une faveur, *Lifette.* 65
- CHANSON. *Éloge de Babet.* Babet m'a sçu charmer. *Sedaine.* 67
- CHANSON. *Différence des Amans & des Époux.* Chantons les amours de Jeanne. *La Motte.* 69
- L'Iroquois à la Foire.* A la Foire me voici. 71
- CHANSON. *Les Devises.* Je ne trouve rien de charmant. 77
- CHANSON. *La Dormeuse.* Réveillez-vous, belle Dormeuse. *Dufresny.* 79
- CHANSON. *Les Villageois.* Nous autres bons Villageois. *D'Haguenier.* 80
- CHANSON. *Le Philosophe.* Nous vivons ici. *Le même.* 81

CHANSON. <i>Le Voluptueux. Loïn d'ici. D'Haguenier.</i>	83
CHANSON. <i>Le Débat. Charlotte, avec ses amis. Grécourt.</i>	84
CHANSON. <i>L'Age d'Or. Pourquoi regretter ces beaux jours. Hainault.</i>	86
CHANSON. <i>Courte durée du Plaisir. Contre un engagement. Moncrif.</i>	87
CHANSON. <i>L'Amant Grenadier. Malgré la bataille. Mangenot.</i>	88
CHANSON. <i>Conseils aux Amans. Écoutez ma leçon. L'Abbé Mangenot.</i>	90
CHANSON. <i>Les Possibilités. Damon, calmez votre colere. Riboutet.</i>	92
CHANSON. <i>Conseils aux Maris. De la sombre jalousie. Panard.</i>	93
CHANSON. <i>Le Moine, heureux Rival. Gens de bien, prêtez silence. Pont-de-Veyle.</i>	95
CHANSON. <i>La Bergere délaissée. Je n'entends plus, dessous l'ormeau. Bonneval.</i>	96
CHANSON. <i>Le sot Amant. J'avois cru que Colinet. Fleury.</i>	97
CHANSON. <i>Aventure de Bal. Quoi! j'aurois pu vous amuser. Lamarre.</i>	98
CHANSON. <i>Description de l'Opéra. J'ai vu le Soleil & la Lune. Panard.</i>	99
CHANSON. <i>La Chasse. C'est ici, des bois de Cythere. L'Attaignant.</i>	102
CHANSON. <i>Les Pantins. L'autre jour, un Philosophe. Le même.</i>	103
CHANSON. <i>Le Danger évité. Ah! Maman, que je l'échappe belle. Vadé.</i>	105
CHANSON. <i>Les parfaits Amans. A notre bonheur l'Amour préside. Le même.</i>	106
CHANSON. <i>L'Amant Petit-Maitre. Quel mystere! Le même.</i>	108

- CHANSON. *Le Vainqueur de Berg-op-Zoom.*
C'tila qu'a pincé Berg op-Zoom. *Vadé.* 109
- CHANSON. *L'Amant sans Ambition.* J'ai
vu de notre Roi. *Marmontel.* 110
- CHANSON. *Les Désagrémens du Mariage.*
On se marie. *Gallet.* 111
- CHANSON. *Les Si en Amour.* Si l'Amour
est un doux servage. *Marigny.* 115
- CHANSON. *Les Quand en Amour.* Quand
un Amant fidele & tendre. *Madame de
Saintonge.* 116
- CHANSON. *Avis aux Chanfonniers.* Chan-
fonniers, mes Confreres. *Collé.* 117
- CHANSON. *L'Esprit à la mode.* Dans un
solide & juste Écrit. 119
- CHANSON. *Les Fleurettes.* On voit encor
des Belles. *Favart.* 122
- CHANSON. *Les Dangers de l'Eau.* Pour
détruire le genre humain. 123
- CHANSON. *L'Éloge de Marotte.* J'ai la
marotte. 125
- CHANSON. *Le Petit Maître.* Ainsi doit
être. 129
- CHANSON. *La Fille amoureuse.* Toutes
les meres. *Favart.* 132
- CHANSON. *Le Clerc de Procureur.* Non,
non, ma Femme, il n'en est rien. *Le
même.* 135
- CHANSON. *L'Amour surpris & Trompeur.*
Dans un détour. *Le même.* 137
- CHANSON. *Le Pouvoir de l'Or.* N'attendez
pas qu'ici l'on vous révère. *Panard.* 139
- CHANSON. *Les Filets de Cythere.* Point de
bruit. *Laugeoy.* 140

- CHANSON. *Le Pouvoir d'une Maîtresse.*
Le connois-tu , ma chere Éléonore.
Bernis. 142
- CHANSON. *La Discretion.* Le papillon
coquet. *Favart.* *ibid.*
- CHANSON. *La Nature amoureuse.* Dans
l'Univers, tout aime, tout desire. *Favart.* 143
- CHANSON. *L'Amour inconstant.* On dé-
peint l'Amour dans l'enfance. *Le même.* *ibid.*
- CHANSON. *La Critique.* Sans humeur.
Le même. 144
- CHANSON. *Le nouveau Pere Abbé.* Vive
notre vénérable Abbé. *Piron.* 145
- CHANSON. *Le Frere Quêteur.* Prends ton
froc. *Le même.* 146
- CHANSON. *L'Horoscope.* Écoutez, jeune
fillette. 148
- CHANSON. *L'Amour naissant.* Depuis
long-tems je raisonne. 153
- CHANSON. *Les Souhaits d'un Amant.* Le
plaisir de la vie. *Danchet.* 155
- CHANSON. *Le Confiteor.* Mon Pere, je
viens devant vous. 156
- CHANSON. *La bonne Amie.* Qui, par
fortune, trouvera. *Moncrif.* 157
- CHANSON. *Première leçon d'amour.* Colin,
à peine à seize ans. 159

CHANSONS BACCHIQUES.

- CHANSON. *Le Culte du Buveur.* De tous
les Dieux que la Fable. *Maître Adam.* 161
- AUTRE. *Le Pèlerin dérouté.* J'allois en
pèlerinage. 163
- AUTRE. *Ronde de Table.* Que chacun boive
à ce qu'il aime. *La Motte.* 164

- AUTRE. *L'Amour défarmé.* J'ai défarmé
l'Amour; &, de tout son bagage. 165
- AUTRE. *Bacchus trompé.* Un jour dans un
charmant repas. 166
- AUTRE. *L'heureux Songe.* L'autre jour,
en dormant à l'ombre d'une treille. *ibid.*
- AUTRE. *Les deux Plaisirs.* Entre le Vin &
ma Maîtresse. *ibid.*
- AUTRE. *La Vérité dans le Vin.* Non, ce
n'est point une étoile funeste. 167
- AUTRE. *Les Sacrifices à Bacchus.* Char-
mant Bacchus, pour toi je renonce à
l'amour. *ibid.*
- AUTRE. *Les Buveurs toujours d'accord.*
D'où vient, disoit Lucas, qu'on voit,
entre les Rois. 168
- AUTRE. *Les Effets du Vin de Champagne.*
La Fable, entre mille plaisirs. *Lainex. ibid.*
- AUTRE. *À la Bouteille.* Aimable fille de
la treille. *Nivernois. ibid.*
- AUTRE. *Le Nouveau Narcisse.* Je suis un
Narcisse nouveau. 170
- AUTRE. *Le Tonnerre.* Quel effroyable
bruit! quels feux étincellans! *Le Brun. ibid.*
- AUTRE. *Le Soleil.* Le Dieu, qui répand
la lumière. *Sanadon, Jésuite. 171*
- AUTRE. *Le Secours de Bacchus.* Quand le
Dieu des Amans. *M^{lle} de Louvencourt. ibid.*
- AUTRE. *Recours à Bacchus.* Venge-moi
d'une ingrate Maîtresse. *Hainault. 172*
- AUTRE. *Le Meunier.* Quel état doulou-
reux! ami, peux-tu le croire? *ibid.*

PIÈCES ANACRÉONTIQUES.

- La Rose.* Mignone, allons voir si la rose.
Ronsard. 173

AUTRE. <i>L'Amour mouillé. J'étois couché mollement. La Fontaine.</i>	173
AUTRE. <i>L'Indifférente. Las ! on voit trop, ô charmante Amasie ! Charleval.</i>	175
AUTRE. <i>Leçon d'Amour. Arrêtez, jeune Bergere. Rousseau.</i>	176
AUTRE. <i>L'Amour endormi. Dans un bois solitaire & sombre. La Motte.</i>	178
AUTRE. <i>La Cruelle. Je l'aimois d'un amour si tendre. La Bruere.</i>	179
AUTRE. <i>Retraite d'un Amant. Si vous voulez que j'aime encore. Voltaire.</i>	180
AUTRE. <i>La Fantaisie. Elle m'aima cette belle Aspasie. Moncrifi.</i>	181
AUTRE. <i>La Rose. Tendre fruit des pleurs de l'Aurore. Bernard.</i>	182
AUTRE. <i>La Discrétion. Sur une écorce légère. Le même.</i>	184
AUTRE. <i>Les Souhaits. Que ne suis-je la fougere. Riboulté.</i>	185
AUTRE. <i>Même sujet que le précédent. De la fille de Tantale. Poinfinet.</i>	187
AUTRE. <i>L'Amour piqué par une Abeille. Amour seul en un bosquet. Le même.</i>	188
AUTRE. <i>Portrait d'une Maîtresse. Accours, Peintre ingénieux. Le même.</i>	ibid.
AUTRE. <i>Le Choix raisonnable. C'est l'Amour qui me fait écrire. D'Arnaud.</i>	190
AUTRE. <i>Les différens Traits de l'Amour. D'un ruisseau qui coupoit la plaine.</i>	191
AUTRE. <i>Conseil d'aimer. Au bord d'un clair ruisseau.</i>	192
AUTRE. <i>L'Amant constant. Iris, Thémire & Danaé. Bernis.</i>	194
AUTRE. <i>Le Cabinet du Plaisir. Thémire, dont je suis la loi. L'Attaignant.</i>	195

- AUTRE. *La belle Main.* Que j'aime cette main charmante ! *L'Attaignant.* 197
- AUTRE. *L'Amant simple & sincere.* Il est donc vrai, Lucille. *Plumeteau.* 198
- AUTRE. *La Raison & la Folie.* J'avois juré d'être sage. *Saint-Peravi.* 199
- AUTRE. *A une Belle affligée.* D'où peut venir votre tristesse ? *Pavillon.* 200
- AUTRE. *L'Épicurëisme.* Vous, qui du vulgaire stupide. *Saurin.* 201
- AUTRE. *Le Philosophe amoureux.* L'Amour de la Philosophie. *Tressan.* 203
- AUTRE. *Le véritable Philosophe.* Vous qui cherchez le délectable. 204
- AUTRE. *L'Ingrate.* J'aime une ingrate Beauté. *Favart.* 206
- AUTRE. *Le plus grand des Dieux.* C'est Cupidon qui m'inspire. 208
- AUTRE. *La Liberté rendue.* Grace à tant de tromperies. *Rousseau de Geneve.* 211
- AUTRE. *L'Amant raisonnable.* Qu'importe à mes tendres desirs. *La Garde.* 213
- AUTRE. *La Fille simple.* Amour, ne me trompes-tu pas ? 215
- AUTRE. *L'inconstante.* Un Berger tendre constant. 216
- AUTRE. *L'Heureux.* Je ne suis né ni Roi ni Prince. 217
- AUTRE. *A une Infidèle.* Que de chagrins, de tourmens & d'alarmes. *Chaulieu.* 218
- AUTRE. *Le Songe.* Je reposois sur la fougère. *Sauvigny.* 219
- AUTRE. *Ruse d'Amour.* Songez bien que l'Amour sçait feindre. *Moncrif.* *ibid.*
- AUTRE. *Sermon de l'Amour.* Bergeres qui, sur vos traces. 221

AUTRE. <i>L'Amour fouetté.</i> Jupiter, prête-moi ta foudre. <i>Bernard.</i>	223
AUTRE. <i>L'Amant timide.</i> Pour foumettre mon ame. <i>La Garde.</i>	224
AUTRE. <i>Le Ruiffeau.</i> Ruiffeau, qui baignes cette plaine. <i>Panard.</i>	226
AUTRE. <i>Les Sens.</i> Quand je vois une fleur nouvelle.	227
AUTRE. <i>Qu'il faut jouir de la vie.</i> A peine le Printems nous rit.	<i>ibid.</i>
AUTRE. <i>L'Absence de Thémire.</i> Thémire fuit : un vaste espace. <i>Marmontel.</i>	229
AUTRE. <i>Le Voluptueux.</i> Je suis né pour le plaisir.	230
AUTRE. <i>L'Amant renvoyé.</i> De quel poids on est soulagé. <i>Dorat.</i>	231
AUTRE. <i>Portrait d'une Maîtresse.</i> Amour, commence le tableau. <i>Le même.</i>	232
AUTRE. <i>L'heureuse Union.</i> Fais-nous brûler de tes flammes. <i>Saurin.</i>	234

L I V R E V.

O D E S.

<i>Au Cardinal de Richelieu.</i> Grand Richelieu, de qui la gloire. <i>Chapelain.</i>	235
AUTRE. <i>L'Enfant sauvé du Naufrage.</i> Esprits, qui portez le tonnerre. <i>Le P. de la Rue.</i>	246
AUTRE. <i>A Vénus.</i> Cruelle mere des Amours. <i>Mimeures.</i>	249
AUTRE. <i>Naissance du Duc de Bretagne.</i> Descends de la double colline. <i>Rouffeau.</i>	252

DES PIÈCES. 501

- AUTRE. *A une Veuve.* Quel respect imaginaire. *Roussseau.* 258
- AUTRE. *A la Fortune.* Fortune, dont la main couronne. *Le même.* 261
- AUTRE. *La Fortune.* Faut-il qu'esclave de de l'exemple. *Affelin.* 266
- AUTRE. *La Vieillesse d'un Philosophe.* Nectar qu'on avale à long traits. *La Fare.* 271
- AUTRE. *L'Émulation.* Dépouillons ces respects serviles. *La Motte.* 272
- AUTRE. *L'Académie Française.* Dieu des Vers, pourrai-je suffire. *Le même.* 275
- AUTRE. *Les Passions.* Quel essain d'ennemis terribles. *La Visclède.* 281
- AUTRE. *Les Poètes lyriques.* A-t-on vu l'aigle, au vol rapide. *Bernis.* 285
- AUTRE. *La Passion du Jeu.* Quels pâles & sombres Ministres. *Laurès.* 289
- AUTRE. *L'ombre d'Eglé.* Sous les voiles du repos. 294
- AUTRE. *A la Poltronnerie.* Toi, qui pour sœur as la Prudence. 299
- AUTRE. *La Guerre.* Climats chéris du Ciel, Europe, scène immense. 305
- AUTRE. *Moi, Rois, favoris de la Fortune.* *Bitobé.* 313
- AUTRE. *Le Temps.* Qui me dévoilera l'infant qui t'a vu naître? *Thomas.* 319

ODES SACRÉES:

- CANTIQUE. Lumineuses troupes des Anges. *Godeau.* 322
- ODE. *Les trois Enfans dans la Fournaise.* Espoir de toute ame affligée. *Le même.* 333

ODE. <i>La Mort</i> . N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde. <i>Malherbe</i> .	339
<i>La Mort</i> . La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles. <i>Le même</i> .	340
ODE. <i>Éloge de Marie de Médicis</i> . Paissez, cheres Brebis, jouissez de la joie. <i>Racan</i> .	341
ODE. <i>L'Aveuglement des Hommes</i> . Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille. <i>Rouffseau</i> .	343
ODE. <i>Contre les Hypocrites</i> . Si la loi du Seigneur vous touche. <i>Le même</i> .	345
ODE. <i>Le Jugement dernier</i> . Quel spectacle se découvre. <i>Duché</i> .	348
ODE. <i>L'Immortalité</i> . Vous qui flattez la misere.	352
ODE. <i>Le Christianisme</i> . Chef-d'œuvre de la main propice.	358

L I V R E V I.

IDYLLES ET ÉGLOGUES.

ÉGLOGUE. <i>Le Rendez-vous</i> . Sur la fin d'un beau jour, une jeune Bergere. <i>Mangenot</i> .	363
IDYLLE. <i>Les Oiseaux</i> . L'air n'est plus ob- scurci par des brouillards épais. <i>Madame</i> <i>Deshoulières</i> .	367
IDYLLE. <i>Les Fleurs</i> . Que votre éclat est peu durable. <i>Le même</i> .	369
ÉGLOGUE ALLÉGORIQUE. <i>L'Auteur à ses</i> <i>Enfans</i> . Dans ces prés fleuris. <i>Le même</i> .	371
ÉGLOGUE. <i>Célimene</i> . Assise au bord de la Seine. <i>Le même</i> .	374

DES PIÈCES. 503

- IDYLLE. *Le Ruiffeau.* Ruiffeau, nous paroiffons avoir le même fort. *Madame Deshoulieres.* 377
 IDYLLE. *Les Moutons.* Hélas! petits Moutons, que vous êtes heureux! *La même.* 381
 ÉGLOGUE. *Maniere de prendre les Oifeaux.* Si j'ai jamais le choix d'aimer. *Bettencourt.* 383

S A T Y R E S.

- Les Grands Seigneurs.* Il faut toujours aux grands Seigneurs. *Regnier des Marais.* 393
 AUTRE. *Le mauvais Dîner.* Quel fujet inconnu vous trouble & vous altere? 395
 AUTRE. *Les Embarras de Paris.* Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris? 404
 AUTRE. *Les Femmes.* Enfin, bornant le cours de tes galanteries. 408

É L É G I E S.

- ÉLÉGIE. *La Mort d'une Époufe.* O toi! mon cher amour, fugitive Amarante! *Lalane.* 436
 AUTRE. *Sur le même fujet.* Voici la folitude, où fur l'herbe couchés. *Le même.* 438

R O M A N C E S.

- Daphné.* L'Amour m'a fait la peinture. *Marmontel.* 441
 AUTRE. *Orphée.* Pour r'avoir fa femme Euridice. *Senecé.* 443
 AUTRE. *Même fujet.* Dans un champ, près du Riphée. 444
 AUTRE. *Sur la Perte d'une Époufe.* N'est-il, Amour, sous ton empire. 445

504 TABLE DES PIECES.

AUTRE. <i>Lucrece</i> . Dans cette belle contrée. <i>Saint-Peravi</i> .	448
AUTRE. <i>Les infortunées Amours de Gabrielle de Vergi & de Raoul de Coucy</i> . Hélas! qui pourra jamais croire. <i>Le D. de la Valiere</i> .	450
AUTRE. <i>Adieux de Henri IV à sa Maîtresse</i> . Charmante Gabrielle!	456
AUTRE. <i>La Bergere délaissée</i> . De mon Berger volage.	458
AUTRE. <i>Mysis & Zara</i> . Écoutez l'histoire. <i>B. . . .</i>	461
AUTRE. <i>Le Retour d'Iris</i> . Sortez de vos retraites. <i>Rouffseau</i> .	465
AUTRE. <i>Le Combat amoureux</i> . L'autre jour étant assis.	467
AUTRE. <i>Infortunes de la Comtesse de Saulx</i> . Sensibles cœurs, je vais vous réciter. <i>Moncrif</i> .	468
AUTRE. <i>Les Amours de Cominge</i> . Fuyez, Mortels, faux & parjures.	474
AUTRE. <i>Mort de la Palisse</i> . Monsieur la Palisse est mort.	482
AUTRE. <i>Histoire de M^{le} Manon</i> . Qui veut sçavoir l'histoire entière. <i>Vadé</i> .	484
AUTRE. <i>Histoire de Manon Giroux</i> . Queu qui veut sçavoir l'histoire. <i>Le même</i> .	487

Fin de la Table du Tome II.









